

Éditions MobileRead

Les débutantes

Richard O'Monroy

Les débutantes

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1899

ÉMOTIONS D'ARTISTE



ON M'APPORTA UNE CARTE sur un plateau et je lus : JEANNE CHÂTEAU. Immédiatement, cherchant dans mes souvenirs, j'entrevis la silhouette d'une toute jeune fille, très jolie, grande, svelte, avec des cheveux châtain, des yeux pailletés d'or, un sourire éveillé éclairant une physionomie charmante, et surtout un timbre de voix très spécial, harmonieux, velouté... Où donc l'avais-je entendue, cette voix-là ? J'y suis, au dernier examen du Conservatoire, où la pauvre enfant avait échoué d'une manière lamentable. Une fois de plus, je crus qu'il y avait peut-être quelque espérance à ranimer, quelque gros chagrin à consoler, et peut-être un coup d'épaule à donner pour un engagement éventuel quelque part.,.

— Faites entrer, dis-je.

Immédiatement, mon cabinet de travail s'emplit d'un bon parfum de verveine, et je vis entrer Jeanne Château, très élégante dans son costume en cheviotte drapée, avec collet de loutre et, sur la tête une toque de velours mauve. Je m'attendais à la voir dé-

solée, et déjà je lui offrais un fauteuil, tout en prenant une mine de compassion ; mais, à ma grande surprise, je vis que sa physionomie était toute rayonnante d'une joie intérieure. Elle était ce que les Anglais appellent *glorious*.

— Monsieur, me dit-elle, je n'ai pas oublié que vous avez été indulgent pour moi lors de mon échec, et j'ai tenu à venir vous apporter la nouvelle d'un grand bonheur qui m'arrive.

— Je vous écoute, mademoiselle, et avec un vif intérêt, vous pouvez en être certaine.

— Eh bien, monsieur, vous savez dans quelles conditions j'étais entrée au Conservatoire à quinze ans. Passionnée pour le théâtre, élevée dans un milieu artistique, fille d'un compositeur grand prix de Rome dont vous entendrez un opéra-comique l'hiver prochain, *Florisel el Perdita*, j'avais été admise dans la classe de M. Worms, qui, tout de suite, s'intéressa vivement à moi, trouvant sans doute qu'il y avait quelque chose là ; au bout de deux ans, je décrochai mon premier accessit ; dans le courant de l'année suivante, après l'examen semestriel, j'obtins la pension de deux cents francs et le prix Ponsin de trois cents.

Comment, dans ces conditions, ne pas être pleine d'espoir ? M. Sardou m'encourageait, et tout le monde me prédisait, – excusez ma vanité, monsieur –, que j'aurais certainement le premier prix. M. Worms lui-même, qui ne s'emballa pas facilement et qui est plutôt flegmatique, m'affirmait encore, la veille du concours, que je n'avais rien à craindre, qu'il était sûr de moi, que j'étais prête, archi-prête. J'entrevois déjà le fruit de mes efforts, un court stage à l'Odéon, puis l'engagement à la Comédie-Française comme pensionnaire, puis le sociétariat, la gloire, la fortune... Vous savez, toujours l'histoire de Perrette et du pot au lait.

Le grand jour arriva. Que se passa-t-il ? La tension des nerfs surexcités fut-elle trop forte ? Ma coiffure 1830 ne me plaisait pas ; de plus, j'avais attendu jusqu'au dernier moment une robe rose qui arrivait en retard. Petits riens sans doute, mais qui suffirent à influencer une pauvre petite cervelle féminine déjà très surmenée. Toujours est-il qu'à peine entrée en scène, ma voix s'enroue, devient saccadée, je joue fébrilement, nerveusement, perdant complètement pied, tandis que, dans la loge du jury, les lorgnettes me faisaient l'effet de petits canons braqués sur moi.

Vous étiez là, monsieur, et vous savez que j'ai été une Francillon exécration ; bref, je n'obtins aucune récompense, et c'était justice. Le beau rêve tant caressé, auquel j'avais sacrifié tant d'heures de jeunesse, tant de plaisirs, s'évanouissait brusquement pour faire place à une amère déception.

Je puis bien le dire maintenant, le coup fut rude. C'était mon premier chagrin, car jusque-là, la vie n'avait eu pour moi que des sourires. Cependant, après un premier abattement, je me relève, je me remets au travail avec acharnement, comptant bien réparer mon échec. En somme, je n'avais encore que dix-huit ans, il n'y avait donc pas trop de temps perdu, et je pouvais encore rattraper mon premier prix à la fin de l'année courante.

Mais voici que le nouveau directeur, M. Théodore Dubois, met en vigueur une loi, dont il était question depuis longtemps, mais qu'on n'appliquait jamais, c'est-à-dire l'interdiction de rester plus de trois années consécutives au Conservatoire. C'était la fin de tout, n'est-ce pas ? Que faire ? Quitter Paris, courir la province, m'exposer à la férocité des spectateurs de certaines villes, aux soirées tumultueuses des débuts ! Pour le coup, j'étais littéralement navrée, n'espérant plus rien, n'ayant plus goût à rien,

et passant mes journées et une partie de mes nuits à pleurer, ce qui ne sert à rien qu'à abîmer les yeux.

Il y a huit jours, vers les dix heures du soir, je me préparais à me coucher, lorsque tout à coup, on sonne à notre porte, là-bas, là-bas, au bout du monde, rue Servandoni où nous habitons en famille. C'était un petit chasseur, en veste verte, et portant la livrée de la Porte-Saint-Martin, venant me prier de me rendre le lendemain au théâtre à midi pour une audition devant M. Coquelin. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Je me rhabille en hâte, et je pars avec maman pour la Porte-Saint-Martin où l'on jouait *Cyrano*. Je m'assois au foyer du théâtre, et au dernier entr'acte nous voyons arriver M. Coquelin, tout grimé, poudré à blanc, avec une barbe grisonnante ; et le voilà qui commence rondement :

— Mademoiselle, deux mots seulement. J'ai si peu de temps. Sardou et Lemaître vous recommandent très chaudement pour un rôle. Je ne dis pas oui ; je ne dis pas non. Ça dépend de vous. Qu'est-ce que vous pensez nous dire demain ?

— Je sais Francillon, mon morceau de concours.

— Non, non, pas de Francillon. Je préférerais vous voir dans une scène de l'*Étrangère*. C'est entendu. Bonsoir, mademoiselle.

Et il s'en va, me laissant toute abasourdie. L'*Étrangère* ! mais je n'en savais pas un traître mot. Je ne l'avais jamais étudiée. Je cours à la Librairie nouvelle, encore ouverte heureusement, je me procure la pièce, et je me mets à piocher pendant toute la nuit le rôle de la duchesse de Septmonts. Dieu sait avec quelles angoisses ! Mon père et ma mère me donnaient la réplique ; nous étions tous les trois l'esprit tendu vers un même effort, dans une même pensée, à la lueur de la lampe, tandis que l'aube blanchissait. Ah, monsieur, quelle nuit ! Mais j'aurais surtout voulu quelques conseils de mon professeur M. Worms, afin d'avoir la retouche finale avant l'épreuve décisive. À la première heure, je me précipite avenue Gabriel, afin de pouvoir répéter le rôle au moins une fois.

Hélas ! M. Worms est sorti ! il est allé promener son petit garçon. Madame Worms-Barretta, assez souffrante, ne peut se lever. Que faire ? Peut-être M. Worms ne tardera-t-il pas à rentrer. J'attends. Et l'heure s'écoule, longue, longue ; mon professeur ne revient toujours pas et je sens que la fièvre

m'envahit, car l'audition est à midi ; de temps en temps je vais jusqu'au balcon, je jette un coup d'œil aux Champs-Élysées, tout désolés avec les arbres dépouillés, sous un ciel de pluie, dans une mélancolie automnale. Onze heures trente-cinq. Personne. Al-lons, il me faut partir sans avoir vu M. Worms. À la grâce de Dieu !

Et le cœur battant à tout rompre, je remonte dans mon fiacre, et j'arrive à la Porte-Saint-Martin. Je trouve là tout un aréopage, M. Coquelin avec son fils Jean, quelques vieux messieurs décorés, des actionnaires. Et voilà M. Coquelin qui avance, se campe les deux mains dans ses poches, bien devant moi, face à face, et me dévisage avec ses petits yeux qui me percent comme une vrille.

— Ça ne vous gêne pas, mademoiselle, que je vous regarde ainsi ?

— Mais non, monsieur, faites donc, faites donc. Ça ne me gêne nullement.

— C'est que, vous comprenez, il faut que je me rende compte de l'effet que votre physionomie peut produire sur le public. Et maintenant, allez, nous vous écoutons. Jean vous donnera la réplique.

Alors, que vous dirai-je ? J'ai senti tout à coup que ma fièvre tombait et qu'un grand calme se faisait

en moi. J'ai repris tous mes moyens. J'ai joué de mon mieux la grande scène du II de l'*Étrangère*, et quand ça été fini, M. Coquelin m'a dit :

— Ça suffit. Je vois ce que vous pouvez faire. C'est très bien. Nous vous engageons pour trois ans.

Pensez donc, monsieur Richard, c'était Paris reconquis, l'occasion inespérée de continuer ma carrière, de pouvoir me faire une place sur un grand théâtre, encadrée d'artistes de premier ordre. C'était l'ivresse de la joie après la désespérance... Ça ne vous ennue pas que je sois venue vous conter tout cela?...

Et la petite Jeanne Château – tristesses et sourires – toute heureuse du présent, mais toute émue encore au souvenir des inquiétudes passées, essuya gentiment une larme qui perlait dans le coin de ses grands yeux pailletés d'or.

ELLE ET LUI



ON A REPRIS, il y a quelque temps, la *Biche au bois*, et dans mes évocations lointaines j'ai retrouvé la vision d'une photographie qui s'étala longtemps, majestueuse et superbe, à la vitrine de tous les papetiers de l'époque et qui représentait la princesse Aïka se profilant sur un grand manteau royal à dessins égyptiens. Nous ne nommerons pas celle qui personnifiait le rôle, bien que son nom soit dans la mémoire de tous les Parisiens de ma génération, mais nous savons qu'elle fut le grand amour, peut-être l'unique amour, de notre regretté maître et excellent ami Marcelin, le directeur de la *Vie parisienne*, de celui qui nous mit la plume à la main, qui nous apprit le peu que nous savons, et auquel nous ne pensons jamais sans un souvenir attendri.

Taine a dit de lui : « Celui qui a disparu était supérieur à son œuvre ; il n'a pas donné sa mesure, et le public se le figure autre et moindre qu'il n'était. » Au premier coup d'œil, c'était l'homme de son journal, des dehors irréprochables, des habits coupés à la dernière mode, une barbe et des cheveux arrangés

avec un soin savant, une figure régulière, la scrupuleuse correction de détails et de l'ensemble ; au second regard, on remarquait la physionomie sérieuse et même sombre, le teint pâli, le front pensif, les yeux ardents profondément enfoncés dans l'orbite battu, le regard intense. Ses émotions étaient persistantes et fortes, il avait la sensibilité profonde et l'inspiration véhémence ; pour employer une phrase de Stendhal, ce n'était pas une âme à la française ; il ne savait pas oublier ses chagrins ; quand il avait une épine à son chevet, il était obligé de l'user à force d'y piquer ses membres palpitants.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'empire immense que prit sur lui cette... Aïka qui, pour l'écrivain sorti d'un milieu modeste, fut toute une révélation de luxe, toute une initiation à une existence d'amour dans un cadre qui plaisait à ses instincts d'artiste. Cette *Biche au bois*, qui n'était en somme qu'une fastueuse féerie, prit dans son imagination une importance magistrale, et la femme qui jouait le rôle de la princesse devint pour lui une grande comédienne digne de tous les enthousiasmes. Dans les quelques notes qu'il a laissées, je trouve cette première impression :

« Sur la scène, un cortège et un décor étincelants ; quelques secondes après, une sombre forêt de sycomores semée de rouges lueurs derrière les troncs noirs ; un va-et-vient de génies ; puis, à travers les grands arbres, entourée de ses nègres, appuyée sur l'épaule d'un magicien noir à haute coiffure tartare, apparaissait une reine africaine, demi-nue, splendide sous ses lambrequins de drap d'or et son harnachement de corail ; d'un geste altier, elle commandait à l'orage immobile, et, magnifique statue, surgissait de flammes de Bengale. C'était *Elle*. »

C'est ainsi qu'elle lui apparut, et tout de suite ce fut un amour insensé, éperdu, fou, dont nous retrouvons les traces dans les dessins et les articles de la *Vie parisienne* d'alors. C'est elle qui revient à chaque page, immense, hiératique, divinisée, tantôt en horse-guard pour je ne sais quel bal costumé, tantôt dans les divers costumes de la *Biche au bois*, costumes qu'il avait dessinés lui-même avec un soin jaloux. Il passait la plus grande partie de ses soirées dans la loge de la Porte-Saint-Martin, une cabine de dix pieds carrés ; un plafond bas à toucher de la main, une fenêtre étranglée derrière un auvent en bois, une glace étroite flanquée de deux réflecteurs, au-dessus d'une planchette encombrée de flacons, de boîtes

à poudre, de pattes de lièvre, etc. Les minces cloisons en bois laissaient arriver les moindres bruits des loges voisines ; criailleries intimes, chansons triviales, lazzis obscènes, une piaulée de petits génies, garçons et fillettes, se déshabillant près de là ; vagues odeurs de pommades et de plombs, milieu fantasque, équivoque ; et cependant, pendant près d'une année que fut jouée la pièce, les heures passées dans cette loge laissèrent à Marcelin des souvenirs de paradis.

Tous les soirs, il arrivait, maussade, le cœur torturé par la jalousie, jetant un regard inquiet aux bouquets, offres de souper ou d'argent, laissées sur la table, en évidence ; Aïka le recevait, à cheval sur une chaise, les jambes raides pour éviter les faux plis, enveloppée d'un grand peignoir à petit collet qui la couvrait de la tête aux pieds. Pendant qu'on la coiffait et qu'on lui laçait ses bottines, elle passait simplement sur son visage un nuage de la poudre brune qui porte son nom. Une seule touche juste d'estompé sur les cils et l'œil avivé brillait sur le beau teint naturellement mat et chaud. Son teint fait, coiffée avec le chignon haut, retombant en boucles, ses bijoux mis au cou et aux bras, elle se levait, rejetait son peignoir, et pendant quelques instants restait quasi nue

dans le maillot nacré. Voici le souvenir que Marcelin nous a laissé de cette impression :

« Vous figurez-vous cette reine, vêtue de sa seule couronne et de ses bottines de satin rouge. Et quel corps ondulant sous ce réseau de soie ! Grande, le cou long, les épaules larges, la taille fine, haut placée au-dessus des hanches volumineuses, la cuisse charnue, la jambe mince et bien arquée en avant, le pied petit, cambré outre mesure par le haut talon des bottines. Le maillot du haut du corps étroitement adapté au corset et rattaché au bas des reins sans arrêt disgracieux à la ceinture moulait d'un seul jet ce beau corps : la moindre incertitude dans l'aplomb de ces hauts talons, sur lesquels elle semblait piaffer, faisait alternativement saillir une hanche ou l'autre, et le ton rose du maillot de soie semblait un épiderme nacré, poli, luisant, à la fois chair et marbre. »

Alors soulevant son manteau royal, en avant son sceptre porté par le gardien des accessoires, elle descendait sur la scène, vraiment reine et victorieuse. Marcelin la suivait jalousement jusqu'à ce qu'il l'eut vue couchée sur le lit royal où la trouvait le lever du rideau, puis il allait se cacher dans une avant-scène pour déguster une centième fois l'acte du couronne-

ment, muet, haletant, n'ayant plus assez d'yeux pour voir.

... Sous les hauts portiques mauresques, le bas des escaliers de marbre, le cortège de la reine défilait. Derrière les amazones, la reine, puis sa cour, ses prisonniers, encore des esclaves, des aimées, tout un peuple. Marcelin la suivait dans tous ses mouvements qu'il savait par cœur, impatienté quand les palmes et les écharpes la dérobaient à sa vue, ne pouvant assez admirer la noblesse, l'aisance, la grâce de toutes les poses de l'admirable créature divinisée par le feu de la rampe, l'éclat du costume, les chants, les danses dont elle était le centre naturel de par son enivrante beauté :

«... Pour s'asseoir, elle étendait sous elle son grand manteau royal, dont la doublure égyptienne, à raies concentriques, lui faisait comme une gloire de rayons. Rien d'éhonté, rien d'impudique, tant ces formes impeccables ne laissaient à l'esprit satisfait et reposé que des idées de noblesse et de perfection, tant surtout cette tête hautaine, indifférente à tout, semblait se complaire au seul sentiment de son indiscutable supériorité. »

Et lorsque, détournant la tête, elle souriait à quelque invisible interlocuteur placé dans les cou-

lisses, Marcelin sentait sa tête se perdre, partagé entre la rage d'intervenir et la fascination qui le clouait, lorgnette en main, pour ne pas perdre une seconde de l'admirable tableau qu'il avait sous les yeux. Voulez-vous voir à quel point il était épris ? Voici les jolies lignes qu'il écrivait au lendemain de ces heures délirantes :

«... Je me sentais pris d'un attendrissement religieux sous l'étreinte de cette complète et immense volupté. Parfois, dans ma jeunesse, un matin, dans la campagne solitaire, aux pénétrantes senteurs, sous l'éclatante lumière que la nature semblait prodiguer à moi seul, je me souvenais avoir ainsi pleuré, pénétré de reconnaissance et de honte pour tant de bonheur immérité. »

Ceux qui aiment à ce point-là sont rarement payés de retour. Pendant longtemps, Marcelin sacrifia tout pour rendre à cette femme une position qu'il pouvait croire abandonnée pour lui. Les centaines de mille francs que rapportait annuellement la *Vie parisienne* fondirent au feu de ces beaux yeux-là. Au moment de la guerre, mon cher maître me l'a avoué lui-même, il n'y avait pas cinq cents francs dans la caisse du journal. Puis un beau jour, la liaison craqua, et la

belle Aïka voulut se ranger, se marier, faire une fin. C'était son droit.

— Elle a sa liberté comme j'ai la mienne, me disait alors Marcelin, en affectant une philosophie qui n'était guère dans son cœur.

Mais il ne se consola jamais de cet abandon ; même invalide, et à demi détruit, suffoquant, cloué dans son fauteuil par une maladie de cœur, jamais il n'a connu cette résignation partielle qui conduit, sinon au bonheur, du moins à l'apaisement.

Il dut quitter la direction de son cher journal et abandonner ce petit entresol de la place de la Bourse, où il avait connu des heures si heureuses. Il fallait de l'air, car il ne respirait plus que difficilement. On le transporta dans un grand appartement de l'avenue des Champs-Élysées ; c'est là qu'il vécut encore deux ans, au milieu des souvenirs de l'adorée, au milieu de ses photographies, en princesse Aïka, de ses dessins en chevalier-garde, essayant d'oublier... et ne pouvant y parvenir. J'en sais quelque chose...

Un matin, la vieille bonne qui le servait depuis vingt ans, le trouva mort dans son fauteuil. Étrange destinée, que celle de ce sceptique qui paraissait ne cueillir de la vie que l'amusement, en l'effleurant, en ne prenant que le plaisir de la journée et de l'heure,

et qui, en somme, est mort d'amour en plein XIX^E siècle!

Voilà à quoi j'ai songé en revoyant cette *Biche au bois*, et en lorgnant la théâtrreuse banale qui avait repris le rôle de la princesse Aïka, redevenue une simple figuration.

COMME MOLIERE!...



LE BARON DE LA PAILLARDIÈRE commençait à être dans une agitation fébrile. La soirée artistique qu'il offrait à ses amis dans sa salle des fêtes de la rue de la Baume devait se terminer par la spirituelle revue russo-rosse : « Dansons la Cracovienne ».

Or, Alice Pellegrin, la commère, était arrivée, mais le compère Florival manquait. À vrai dire, Florival jouait ce soir-là le rôle du Régent dans le *Bossu*, au Grand-Théâtre municipal de Versailles, mais il avait formellement juré qu'il serait rendu chez le baron de la Paillardière à minuit vingt au plus tard. Or, il était près de une heure du matin... et pas de Florival!

De temps en temps, la baronne, non moins nerveuse et non moins émue, passait sa tête un peu congestionnée par le rideau de tapisserie qui séparait la pièce du petit salon servant de foyer aux artistes, et demandait :

- Et M. Florival ?
- Il n'est pas arrivé !

— C'est désespérant ! Si je faisais un entr'acte avec buffet ?

— Gardez-vous-en bien, chère amie ! Vous connaissez nos invités. Si vous les envoyez au buffet à une heure du matin, la plupart, après avoir avalé un sandwich et une tasse de chocolat, iront tranquillement se coucher, et il ne nous restera presque personne pour la revue.

— Alors, que faire ?

— Dame. Je vais essayer de prolonger la partie concert, en demandant à Dominique Bonnaud de nous dire encore quelque chose. Cela nous fera gagner cinq minutes.

Dominique Bonnaud sollicité, revint chanter *Madame Manchaballe au carême de Massillon*.

J'ai cru qu'c'était Brunetière.

Eh bien, ça n'l'était pas !

C'était un employé du Petit Saint-Thomas !

Ah, mes enfants !

Mais les cinq minutes écoulées, Florival n'était pas encore arrivé. Le baron s'arrachait les cheveux de désespoir ; la belle Alice s'éventait avec fureur, en murmurant :

— On n’agit pas ainsi ! Je n’aurais jamais cru cela d’un camarade, d’un vieux camarade !

Quant à la baronne de la Paillardière, elle prit un parti décisif : elle monta sur l’estrade et, avec une voix qui tremblait un peu, elle dit :

— En attendant un artiste de la revue qui n’est pas encore arrivé, je vous propose de passer au buffet.

Cette proposition eut un véritable succès et fut saluée par des applaudissements unanimes. Les gens ankylosés depuis deux heures sur une minuscule chaise dorée attachée à sa voisine par une ficelle, les grosses dames qui manquaient d’air, les jolies femmes séparées de leur flirt, les jeunes gens relégués dans le fond de la salle, loin des femmes amies, tout ce petit monde se leva, s’étira, se remua, avec un grand bruit de meubles déplacés, et se précipita avec allégresse vers la salle à manger dont la longue table apparaissait toute surchargée de surtouts montés, de cristaux, de fleurs et de candélabres étincelants.

C’était un brouhaha de voix, d’interpellations, de petits rires discrets, bavardages d’infortunés mondains venant d’être condamnés à un silence relatif, et prenant bruyamment leur revanche. Les maîtres d’hôtel affairés, et ne sachant à qui entendre,

tendaient sur des plateaux, avec leurs grosses mains gantées de fil blanc, les orangeades, les chocolats, les verres de vin de Champagne, ahuris par ceux qui demandaient des mélanges, ou réclamaient des boissons inconnues et compliquées. Puis, quand la première soif fut passée, le calme revint peu à peu ; mais, ainsi que l'avait prévu la baronne de la Paillardière, beaucoup de maris, après avoir tiré leur montre, entraînent leur femme avec la satisfaction égoïste de gens ayant à se lover lot pour aller au Bois, le lendemain matin.

Cependant, comme la revue passait pour très drôle, et même pour un peu raide, beaucoup de spectateurs tinrent bon, et, après un quart d'heure de buffet, la salle du théâtre se trouva encore remplie d'une manière très convenable...

... Et l'on attendait toujours Florival. Enfin, un roulement de voiture retentit dans la cour.

— Le voilà ! le voilà ! cria la Paillardière, qui s'était précipité vers la rampe de l'escalier.

— Le voilà !... le voilà !... répéta-t-on sur les chaises dorées, avec une satisfaction visible.

Il y eut des « ah » ! poussés avec des soupirs de soulagement, et l'on vit passer, effaré, haletant, couvert de sueur, un petit homme en culotte courte et

en frac écarlate, qu'Alice Pellegrin accueillit simplement par :

— Te voilà ! Sacré lâcheur ! Misérable ! Infâme !...

— Je t'expliquerai, balbutiait Florival, en essayant de reprendre haleine et en s'épongeant le front.

— On agit comme cela chez des mufles, mais pas chez madame la baronne de la Paillardière – un des premiers salons de Paris !

— Mes enfants, intervint le baron, vous vous disputerez plus tard, si cela vous fait plaisir, mais entrez en scène vivement : c'est tout ce que je vous demande. Je frappe les trois coups.

Et la revue russo-rosse, commença. Alice Pellegrin avait repris tout son sang-froid, et son sourire des beaux jours, mais il était visible que le malheureux Florival n'y était pas du tout. Il bafouillait, perdait à chaque instant la mémoire, repêché par sa compagne qui lui envoyait sa réplique ; sa tenue même indiquait le désarroi de son âme, son col était brisé, son gilet blanc chiffonné comme s'il avait soutenu, une lutte et le nœud de la cravate blanche avait tourné à la diable.

Enfin la revue s'acheva tant bien que mal, plutôt mal que bien, les invités s'esquivèrent avec de vi-

brantes acclamations sur « l'exquise soirée », sur « la jolie fête », sur « l'interprétation unique »; et la Paillardière, après avoir reçu les divers compliments et les dernières poignées de main, rentra dans le petit salon des coulisses, où il trouva Florival affalé sur une chaise.

— Monsieur le baron, dit-il en se levant, il faut pourtant que vous sachiez ce qui m'est arrivé...

— Bah! bah! dit la Paillardière avec bonhomie, évidemment, vous m'avez mis dans un cruel embarras, mais le principal c'est que vous soyez arrivé. N'en parlons plus.

— Pardon, parlons-en, car, pour ma dignité d'artiste, je tiens à vous expliquer ma conduite.

— Soit, dit le baron, en se rasant avec résignation, parlez, je vous écoute.

— Eh bien, monsieur, comme vous le savez je jouais ce soir à Versailles le rôle du Régent dans le *Bossu*, mais je savais que la représentation finissait de bonne heure, les Versaillais étant très couchetôt, et j'étais persuadé que je pourrais reprendre le train de onze heures trente qui m'aurait mis à Paris à minuit dix, et j'aurais pu me trouver facilement rue de la Baume à minuit vingt. Mais au lieu de m'habiller chez vous, comme je l'avais annoncé à ma

femme, ce qui vous aurait peut-être gêné, – on n’a pas toujours, un soir de fête une chambre à offrir à un acteur –, j’eus la malencontreuse idée d’aller m’habiller chez moi. Il était minuit un quart. Ma femme ne m’attendait pas, car la revue devait durer trois quarts d’heure, elle savait bien que je ne pourrais rentrer à la maison avant une heure et demie au plus tôt. J’entre avec ma clef... et je trouve dans la chambre conjugale, Daubencourt notre jeune premier, en train de se déshabiller ! Oui, monsieur le baron, il était déjà en bannière ! Deux minutes de plus, j’étais... cocu !

Que vous dirai-je, monsieur, je vis rouge ; je me colletai avec Daubencourt, que je précipitai au bas de l’escalier ; puis, je me retournai vers madame Florival, à laquelle j’administrai une homérique tripotée... Tout cela prit du temps, et, je l’avoue à ma honte, un moment j’oubliai tout à fait que j’avais promis mon concours à votre soirée. Mais le sentiment du devoir me revint tout à coup, je m’habillai comme je pus, et j’arrivai chez vous sans savoir ce que faisais. Je sens très bien que j’ai joué en dépit du sens commun, et que j’ai été exécration. Enfin, monsieur le baron, au lieu de quinze louis convenus, vous me donnerez le cachet que vous voudrez... Vous ne savez pas l’effort

héroïque que j'ai accompli pour tenir le joyeux rôle du compère... et je suis un homme bien malheureux et qui vous demande pardon.

La Paillardière, très attendri, chercha un mot pour consoler le pauvre garçon.

— Bah! lui dit-il, vous n'êtes pas le seul auquel pareille mésaventure arrive. Rappelez- vous Armande Béjart. En somme, vous êtes comme Molière.

— Comme Molière! répéta Florival transfiguré. C'est vrai, vous avez raison. Je suis absolument comme Molière.

Et, la tête haute, le jarret tendu, Florival salua à la troisième position le baron de la Paillardière, et partit complètement rasséréiné.

LA VISITE



LA VEILLE AU SOIR, mademoiselle de Larégy, artiste au théâtre des Variétés, était rentrée de fort mauvaise humeur dans son petit hôtel de la rue Chambige; et le fait est que la représentation au théâtre avait été exaspérante au possible. Tout le monde, depuis le régisseur jusqu'au chef d'orchestre, depuis les chefs d'emploi jusqu'aux dernières figurantes, semblait avoir les nerfs exacerbés jusqu'au paroxysme.

Il y avait eu dans la journée inspection de la commission des théâtres, et ces messieurs, c'est bien le cas de le dire, auraient pu reprendre en chœur le refrain de la fameuse chanson lancée dans la Revue :

Rien n'échappe à mon œil de lynx,
Je suis clairvoyant comme un sphynx.
Je vois tout,
Je sais tout,
Je fourre mon nez partout.

Et ils avaient effectivement fourré leur nez partout, dans les couloirs sombres, dans les baignoires,

s'étonnant que celle de l'avant-scène fût encore munie d'un verrou intérieur, dans les loges des artistes, dans les tiroirs remplis de fards, de blancs gras et de billets incendiaires, toutes matières éminemment combustibles.

L'aimable préfet de police, lui-même, n'avait-il pas été s'aventurer jusque sur une marquise vitrée à travers de laquelle il avait dégringolé ni plus ni moins que le chanteur Gibert s'écrasant, le jour de la Mi-Carême, sur le trottoir même du café Riche, dans des circonstances analogues, ce qui avait provoqué sur les boulevards ce mot féroce :

— Pour la première fois que Gibert... essaye une marquise... il en meurt.

Heureusement le préfet ne s'était pas tué. Il était simplement tombé d'une hauteur de deux mètres dans une petite cour sombre qui sert de dégagement aux loges des artistes, et en avait été quitte pour de nombreuses contusions et des éraflures aux jambes. Mais le balayeur du théâtre n'en avait pas moins attrapé du directeur une algarade terrible :

— Si M, le préfet de police a voulu monter sur la marquise, c'est qu'il s'est figuré qu'elle était en ardoise, au lieu d'être en verre. Et pourquoi s'est-il figuré qu'elle était en ardoise, voulez-vous me le dire,

misérable ? C'est que vous ne la balayez jamais, et qu'elle était recouverte d'une couche de poussière qui date du règne de M. Bertrand. Je vous chasse !

Bref, tout le monde avait été grincheux. De bas en haut on s'était distribué des bourrades et les amendes avaient plu, drues comme grêle, sur le petit personnel. Quant à notre héroïne, mademoiselle de Larégy, en dépit de sa particule et de sa haute noblesse, comme elle avait manqué sa réplique à M. Tauffenberger dans le ballet des Marguerites, elle avait traité le souffleur de « mufle », et celui-ci avait répliqué en la traitant de « grue », deux expressions qui, à la rigueur, aurait pu se trouver dans le texte d'Hervé, mais qu'il avait omis d'y mettre. Bref, tout cela avait tellement agacé mademoiselle de Larégy qu'elle avait accueilli le plus froidement du monde, après le spectacle, le vieux comte de Palangridaine qui l'attendait dans le passage des Panoramas ; et, comme arrivé devant l'hôtel, rue Chambige, il avait cru devoir fredonner abominablement faux ce couplet qu'il jugeait bien en situation :

Mais ce que je te désigne
Comme un ravissant bijou,
C'est un joli petit signe
Qu'elle a plus bas que le cou.

Elle lui avait allongé une gifle formidable pour lui prouver que Marguerite avait « le cœur très généreux », et elle lui avait fermé la porte au nez. Ce après quoi, elle avait songé que le terme de juillet n'était pas loin, que les Variétés fermaient l'été, et qu'en somme, elle avait fait une sottise, si bien qu'elle avait fort mal dormi.

Elle s'était donc réveillée assez maussade, lorsque Francine, sa camériste, vint lui annoncer qu'un jeune homme demandait instamment à lui parler. En même temps, elle tendait une carte :

GAÉTAN FLAMBARD.

— Je ne connais pas du tout ce Gaétan Flambard, dit l'actrice en tournant et retournant le bristol.

— Oh ! madame, dit Francine enthousiasmée, recevez-le, il est si élégant, si distingué, si beau, il a des yeux de gazelle. De plus, ce doit être un monsieur très cossu, car rien que pour présenter la carte à madame, il m'a donné vingt francs.

— Allons, fais entrer, mais je me sens bien peu en veine d'amabilité.

Mademoiselle de Larégy endossa en hâte un déshabillé en dentelle de Venise sur transparent de

satin blanc avec trois petits volants garnis de malines, jeta sur ses épaules nues un grand fichu Marie-Antoinette en barège entouré d'un petit ruchonné de mousseline de soie avec nœuds Louis XV, et, ayant ainsi sauvegardé les droits de la pudeur, elle accueillit avec son air le plus hautain M. Gaétan Flambarb qui faisait son entrée magistrale.

Il était pourtant fort bien ce jeune homme, – peut-être vêtu avec une recherche un peu prétentieuse pour l'heure matinale, avec ses gants gris perle, sa cravate à deux tours et son gros bouquet d'orchidées à la boutonnière; – mais, ces réserves faites, c'était quand même un superbe gaillard, aux cheveux drus et frisés, au teint pâle, avec de grands yeux bleus frangés de cils noirs et une longue moustache blonde retroussée dans un pli conquérant. Tel devait être l'irrésistible Lucien de Rubempré célébré par Balzac.

– Que désirez-vous, monsieur? demanda l'artiste, qui ne parut pas autrement impressionnée par les qualités plastiques de son visiteur.

– Madame, dit celui-ci avec feu, et comme s'il récitait un rôle de jeune premier appris par cœur, je vous ai vue jouer dans le *Petit Faust*, et je vous ai trouvée divine, littéralement divine.

Dans l'ombre d'un rêve
On la voit un jour,
Soleil qui se lève,
Printemps de l'amour,

mais en même temps j'ai voulu vous juger dans votre cadre, dans votre nid personnel.

Et en même temps il se mit à inspecter l'appartement :

— Deux portes de dégagement – bon ; large escalier conduisant à la rue, parfait ; dans votre cabinet de toilette, avez-vous de l'eau, beaucoup d'eau ? Les réservoirs et les brocs sont-ils bien remplis ? Il ne saurait y avoir trop d'eau chez une jolie femme.

— Mais, monsieur, je vous trouve parfaitement inconvenant. Cette façon de pénétrer dans ma vie privée...

— Ah, je voudrais y pénétrer encore davantage, déclama Gaétan Flambard, vous êtes si belle, madame, et ce déshabillé vapoureux vous va si bien ! L'étoffe en est moelleuse, mais ces dentelles de Venise prendront comme rien, en cas d'incendie. Vous devriez les faire ignifuger.

— Vous êtes fou ! Ignifuger mes dentelles !

— Vous avez raison. Le mieux serait d'enlever le peignoir, et de laisser voir dans toute leur splendeur vos épaules marmoréennes.

Et, enlaçant dans ses bras mademoiselle de Larégy, il se mit en devoir de l'embrasser à la hussarde et de la cosaquer de la belle façon. Mais celle-ci, pas emballée du tout et de plus en plus hargneuse, se débattit comme une lionne, griffa, mordit, lutta désespérément, et, finalement, refusa absolument de se rendre.

Alors, très calme, le beau jeune homme rajusta ses cheveux en désordre, reboutonna son faux-col tout chiffonné, étancha sur son nez le sang qui coulait de quelques ecchymoses reçues dans la bagarre, puis il dit :

— Excusez-moi, madame, c'est le métier qui veut ça. Je suis envoyé chez les artistes par la commission supérieure des théâtres pour les expériences nécessaires, mission officielle ; mais cette fois, M. le préfet de police sera content. Il n'y a aucun danger.

Et tirant son carnet, il écrivit :

Théâtre des Variétés.

Mademoiselle de Larégy. Comme les allumettes du même nom : absolument incombustible.

LE TRAPÈZE



LETTRE DE TUTUR A TOTO

TE SOUVIENS-TU, TOTO, de l'heureuse époque où nous avons entrepris, toi et moi, de nous régénérer physiquement, sinon moralement, et de nous faire de beaux biceps. Nous allions, dans ce but, tous les matins brandir des massues de bois et soulever des haltères au gymnase Thevelin, rue de Berry. On a parfois comme ça dans la vie des moments où l'on se figure qu'il faut faire des choses très embêtantes, on a des accès de mortification... c'est ce qu'on appelle l'enthousiasme.

Pendant ces leçons, nous apercevions parfois la petite Marcelle Thevelin, une gosseline de treize ans qui nous émerveillait par son agilité de chatte à sauter sur le trapèze ; son père rêvait de faire d'elle une monitrice qui aurait donné la leçon en travesti de velours noir, comme jadis le fameux Triat. Il y avait là une idée ; malheureusement, trapèze à part, la petite Marcelle mordait peu aux autres jeux gymniques, et je n'oublierai jamais ce mot admirable du père The-

velin, un jour que la fillette, peu en forme, avait manqué deux ou trois fois ses exercices :

— Tu sais, ma petite, si ça ne va pas mieux que ça, je te flanque en pension et tu ne « travailleras » plus.

Et de fait, nous apprîmes que la petite ne *travaillait* plus. Elle était entrée dans une institution et y apprenait une foule de belles choses, l'histoire, la philosophie, la littérature, et un tas de langues plus vivantes les unes que les autres. Un jour, avec une moue de dédain, le père Thevelin nous raconta que Marcelle avait obtenu son brevet supérieur, et piquée de la tarentule du théâtre, voulait entrer au Conservatoire.

Elle y entra, dans la classe de M. Maubant qui lui apprit à vibrer en répétant « trrri, trrri, trrrri, » pendant des heures et à prononcer « Medème » avec la majesté qui convient aux ingénues de tragédie. Au bout de trois années de ce labeur ingrat, elle décrocha un troisième accessit, grâce aux hautes protections d'un membre du jury, qui, en sa qualité de vieil académicien, aimait « les petites cailles gras-souillettes ». Tout cela, Toto, c'est de l'histoire.

À partir de ce moment, les déboires commencèrent. Munie de son brevet supérieur et de son troi-

sième accessit, elle se présenta aux directeurs de théâtre de genre qui lui objectèrent que leur troupe était plus que complète, et qu'il était impossible de l'engager, même à des appointements dérisoires. En désespoir de cause, elle était en train de raconter à son père, dans le gymnase, qu'elle allait peut-être, faute de mieux, accepter le rôle du «Génie des bottes» dans la *Poudre de Perlinpinpin* au Châtelet, et tout en causant, machinalement, elle avait, par un geste de gaminerie ancienne, sauté sur un trapèze, et, les larmes aux yeux, elle s'y balançait mollement, lorsque nous voyons entrer Shetler, le grand équilibriste de l'Olympia, qui venait s'entraîner, comme chaque jour, en soulevant des poids.

Et le voilà qui, planté sur la piste, écoute avec nous les doléances de la pauvrete, doléances que le père Thevelin, entre deux bouffées de sa pipe, entremêlait de : «Je te l'avais bien dit... Tu n'as pas voulu m'écouter... Tu n'arriveras jamais à rien...» et autres phrases qui sont, après coup, la revanche triomphante des vieux, mais qui, pour les jeunes, sont d'une haute inutilité.

Cependant Marcelle, juchée sur son trapèze, continuait à se balancer, avec son costume de ville, c'est-à-dire avec une redingote en drap de soie cou-

verte de reliefs chenillés loutre qui l'enveloppait tout entière; et, sur sa tête mutine, une espèce de béret en martre-zibeline, orné d'un kouroucou aux tons d'émeraude rehaussé de touches pourpre, dont le plumage chatoyant faisait merveille au milieu des ondulations dorées. Et, à chaque balancement, on voyait sortir sous la redingote un petit pied chaussé d'une haute bottine, laissant voir un soupçon de bas noir à jour. Tout à coup, il se frappe le front et nous crie :

— J'ai une idée ! Puis il dit à Marcelle :

— Mon enfant, enlevez votre redingote, tout en vous balançant toujours.

— Pourquoi ça ? fait la petite Thevelin, surprise.

— Obéissez, vous verrez plus tard. Marcelle sourit au milieu de ses larmes et enlève sa redingote, qu'elle m'envoie à la volée. Elle nous apparaît, alors, svelte, souple, dans une robe en velours gris, un corselet en peau grise, brodé de perles grises, moulant la taille, tandis que les deux bras, élevés contre la corde, dans une adorable attitude, faisaient saillir la poitrine en parade. C'était vraiment joli, joli, et je ne pouvais assez admirer la noblesse, l'aisance de toutes les poses de la gracieuse créature, tandis que le trapèze continuait son balancement isochrone.

Shetler jouissait en artiste de notre admiration, mais il continua impérieusement :

- Maintenant, enlevez votre corsage.
- Vous êtes fou ! sur le trapèze ?
- Absolument.

Elle haussa les épaules, mais comme elle était bonne fille après tout, et qu'elle se savait entre amis, elle ne se fit pas trop prier et voulut bien satisfaire à cette nouvelle fantaisie. Et la voilà qui, avec une gaucherie charmante, et de merveilleux rétablissements d'équilibre, déboutonne ses boutons de perles baroques, enlève une manche, puis l'autre, et m'envoie, à la suite de la redingote, son corsage tout parfumé, tiède encore de son corps, tandis que les bras nus, d'un dessin très pur, émergeaient au-dessus d'un corset de satin vieux-rose.

- Maintenant la jupe ! cria encore Shetler.

Bah ! pendant qu'elle y était !... Elle dégrafa le cordon de taille, et laissa glisser la jupe, que je reçus précieusement dans mes bras, tandis que nous découvriions un jupon de satin mauve garni de petits fronçonnés de mousseline de soie, avec des jetés de dahlia jaune. Puis le jupon et le corset partirent à leur tour, et nous eûmes la grisante vision d'un pantalon en tissu aérien, avec large volant de matines

qui remontait de chaque côté, réuni par des nœuds échelonnés, avec quatre rangs superposés de trous, dans lesquels passaient des comètes. Ainsi travestie en petit garçon, Marcelle ne put s'empêcher de se livrer aux exercices de jadis, et se laissant glisser jusqu'au jarret, elle exécuta une merveilleuse culbute, un rétablissement en arrière qui fit apparaître dans toute sa splendeur une croupe andalouse, ronde, ferme, éblouissante dans son épanouissement nacré, quelque chose comme le lever de la blanche Phœbé sur le lac du Bourget, par un beau soir d'automne... Malgré nous, la gorge sèche, le gosier un peu serré par l'émotion, le cœur battant à tout rompre, nous nous mîmes à crier : « Bravo ! » Que fut-ce, lorsque sur l'invitation de l'insatiable Shetler, le petit pantalon prit, à son tour, le chemin des autres vêtements et m'arriva grisant, comme un sachet. Ah ! Toto, Toto !... si tu avais vu cette Marcelle, avec sa seule chemise pétale de rose, faisant un fondu avec la chair, laissant tout deviner, un peu comme l'Hérodiade de Benjamin Constant ! Le croisé formé d'entre-deux de valenciennes et de toile de soie rosée, descendait un peu plus bas que la gorge ronde et ne soutenait le tissu aérien que par deux rubans noués sur les épaules potelées, à fossettes, comme

celles d'un enfant. Il existe au Musée une statue de jeune Lacédémonienne vêtue pour la course d'une transparente chemise courte, commençant sous les seins et laissant les épaules à moitié découvertes. Telle apparaissait Marcelle sur sa barre, énigmatique, attirante, toujours coiffée de son béret de fourrure, éveillant le souvenir de ces femmes distraites, qui, après s'être déshabillées complètement, et, au moment de se donner à vous, s'aperçoivent tout à coup qu'elles ont oublié d'enlever leur chapeau. Et pendant ce temps, les oscillations du trapèze motivaient, chez ce corps libre, des mouvements de Diane au bain. Muses de Raphaël, Aurores du Guide, Grâces de Jean Goujon, Nymphes de Carrache, tout ce que nous avons rêvé était là-devant nous, mobile, palpitant!...

— Ce sera un clou immense! s'écria Shetler triomphant. Venez immédiatement recommencer ces exercices sur la scène de l'Olympia.

Séance tenante, après audition, elle était engagée par les malins directeurs, à des appointements fabuleux.

Elle arrive! Elle est arrivée! Et nous allons tous l'applaudir dans une frénésie d'admiration et de désir.

— C'est égal, me disait-elle avec un soupir, c'était bien la peine de passer des examens, d'obtenir un brevet supérieur, et d'être lauréate du Conservatoire, pour en arriver à me déshabiller sur un trapèze!

— Bah! vous aurez un gros succès, lui dis-je; pourvu que les incidents Marchand ne fassent pas de tort à vos débuts!

— Marchand, me répondit-elle, mais je le connais, il a toujours été très gentil pour moi.

La blonde enfant confondait le héros de Fachoda avec le directeur des Folies-Bergère. Bonsoir, Toto.

TUTUR.

LA DERNIÈRE CZARDA



ELLE ÉTAIT MORTE dans le petit hôtel de Budapest, et son masque, jadis un peu empâté par la graisse, maintenant émacié par la maladie, avait repris toute sa beauté classique. Le nez d'un dessin très pur se profilait au-dessus de la bouche qui semblait sourire avec un rictus triste et désillusionné ; autour de son front étroit et bombé, la chevelure flottait d'un jaune pâle de blé, et s'épandait sur l'oreiller, en cascades, entourant la jolie tête comme d'un nimbe d'or. Mais les paupières fermées cachaient les yeux, ces yeux immenses, plus grands que la bouche, comme on disait jadis dans le monde. Ils s'étendaient comme des lacs. En regardant attentivement au fond, on y aurait vu, comme en un miroir révélateur, des noyés morts dans une suppliante attitude. N'était le teint autrefois blanc de perle, eau de lis, rayon de lune, poussière d'ailes de papillon, qui avait pris une teinte divine, morbide, comme celui de quelque magicienne nourrie de poisons ou de plantes subtiles, on eût dit qu'elle dormait dans une sérénité auguste.

Au fond du lit, assis sur une chaise, un petit homme râblé, trapu, brun, à longues moustaches, était assis pensif. Au loin le Danube passant sous le pont en fer de la vieille Ofen, faisait entendre son mugissement sourd. Le beau Danube bleu ! Le rythme si connu revient dans la mémoire :

Tra la la la – La la – La la.

Et tout à coup il revit le passé, les inoubliables dîners, où, là-haut, au milieu des fleurs, dans sa petite loggia pratiquée pour l'orchestre au-dessus de la porte du restaurant Maillard, il faisait pleuvoir sur les élégants convives les czardas lancées par son archet magique. Ni mesure battue, ni forte, ni piano indiqués par le bâton pédant d'un chef d'orchestre. Il n'était qu'un violon de plus, mais son silence faisait trou ; ses reprises ramenaient de plus belle la mélodie maîtresse, et ses compagnons semblaient lire sa fantaisie dans ses yeux aux mouvements de ses doigts ; tous égaux d'ailleurs, tantôt écoutant, tantôt s'annihilant dans une harmonie commune, comme des voix amies, se cherchant, s'appelant, se mariant au gré de leur caprice. Au milieu d'un ouragan de sons, tout à coup suraiguë, le clarinette jetait

une note déchirante ; dans un moment de langueur, le violoncelle lançait une gerbe de traits brillants s'élevant dans l'air comme une fusée dans la nuit, tandis que le cymbalum égrenait à l'infini ses gammes cristallines et aériennes.

Que de succès alors, que de déclarations envoyées par les petites dames qui venaient souper après le théâtre ! Que d'enlèvements en urbaine ! Au demeurant, amours sans veilles ni lendemains ; créatures inférieures auxquelles il aurait pu lancer le dédaigneux quatrain du poète :

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur ;
Et, comme un air qui chante un bois creux des guitares
J'ai fait chanter mon âme au vide de ton cœur.

Puis un soir, il avait éprouvé un éblouissement. Il avait vu entrer une radieuse princesse de féerie, couverte de diamants, drapée dans une immense sortie de bal en satin mauve toute soutachée d'or qui faisait valoir sa taille triomphale. Suivie d'une véritable cour d'amies portant des noms illustres, et de clubmen connus, elle s'était installée à une petite table, mettant tout le monde en rumeur, devenue le centre de tous les regards par son étincelante beau-

té. Et alors, tandis qu'elle épluchait des écrevisses, en lançant des éclats de rire qui s'égrenaient comme des perles, et en interpellant ses voisins avec ce joli accent américain, qui avait des gazouillements d'oiseau, il avait joué pour elle, rien que pour elle, une vieille mélodie tzigane; l'air était vif et joyeux, presque un air de danse, mais avec des traits d'une indicible fierté, d'une tendresse déchirante. Alors elle avait levé vers la loggia ses yeux, ses beaux yeux, aussi profonds, aussi bleus que le beau Danube, ses grands yeux aujourd'hui fermés, et elle l'avait longuement regardé, émue, hypnotisée au point de ne plus attacher la moindre attention aux plaisanteries de ses convives.

Puis elle était revenue tous les soirs régulièrement, vers les minuit et demi, se grisant de mélodies, tandis que la fumée de sa cigarette s'envolait en spirales comme un encens vers le balcon doré où il trônait, lui, le chef, et lui envoyait parfois un toast discret avec sa coupe de Champagne. Et cela avait duré ainsi jusqu'au fameux dîner chez la comtesse Palangridaine, dîner qui avait tout décidé. Il avait été installé avec ses musiciens dans un boudoir voisin de la salle à manger, et pendant le dîner, il avait, invisible, diverti les « chevaliers »; mais, au dessert, à

la demande générale il était venu, son violon à la main, et, tandis que l'orchestre le soutenait d'un accompagnement lointain, il était venu tout près, tout près de la princesse, et il lui avait joué « la valse du Héros ». Dans les innombrables arabesques de cette vertigineuse mélodie, on percevait comme des piaffements de chevaux, des ondulations d'aigrette, des cliquetis de sabre et d'éperon. L'action était chaude et décisive et tournait bien, car les héros revenaient en chantant. Chant joyeux, coupé d'embrassades des camarades, et de baisers de femmes.

Elle n'y avait plus tenu. Le lendemain, elle désertait le nid conjugal, abandonnant mari, enfant, position sociale, tout, pour le suivre éperdument, lui, le grand vainqueur ; et dans une malle bouclée à la hâte, on empilait pêle-mêle les mouchoirs à couronne, les dessous fanfreluches, les jupons de mailines, et le dolman rouge aux tresses noires éraillées, et au plastron souillé par les taches poisseuses des cocktails. Le rêve avait duré deux ans à peine, parfois assombri par quelques difficultés d'argent... Un enfant était venu... Et maintenant c'était fini, la fée était morte !...

Machinalement, il reprit son violon accroché à la muraille : tout ce qui lui restait de son ancien mé-

tier, et il se remit à jouer à la princesse la valse qu'elle aimait tant, comme si, par un miracle, le rythme pouvait la ressusciter et la faire revivre... Une plainte lointaine, comme un sanglot étouffé tout à coup, puis revenant long et désolé, déchirant, sur-aigu, puis mourant encore... Elle s'élevait dans la triste chambre d'hôtel, montait en spirales sonores, planait un instant au haut de l'espace, et retombait sur le monde désolé. L'attaque du violon faisait tressaillir : le boyau se tordait, se déchirait et semblait éclater ; des dents de scie semblaient entamer ce beau corps saignant et hurlant dans la douleur. Et par une étrange hallucination, la flamme vacillante de la lampe mettait au coin de la lèvre de la morte des ombres qui semblaient la faire sourire encore à l'audition de cette valse tant aimée.

Soudain on frappa à la porte, et le garçon de l'hôtel entra apportant une dépêche :

Proposition jouer sur terrasse hôtel Paris pendant semaine des Courses Trouville. Deux cents francs par soirée et nourri.

Deux cents francs par soirée. Et nourri ! D'un bond, le petit homme se campa devant la glace, retroussa ses moustaches, et reprit l'attitude victorieuse qu'il avait dans la loggia de Maillard. L'œil

était toujours aussi noir, le sourcil aussi fourni, le bras aussi solide, et le vibrato aussi bon. Il allait retrouver là-bas, à Trouville, toutes ces grandes dames, toutes ces belles détraquées.

Tout ce monde enchanté de la saison des bains qui sème l'or sans compter. Qui sait, s'il n'y aurait pas une suite au roman ? un second chapitre ? Qui sait ?... Fièremment, il prit le papier de l'hôtel, et écrivit :

Hôtel de Paris-Trouville. Accepte mais irez-bien jusqu'à deux cent cinquante. Placez-moi bien en vue, au centre de la tente. Je vais commander un beau costume neuf vieux rose, avec culotte collante et bottes à la Rakotzy.

.... Et tandis que le Danube continuait à gronder au loin, dans la petite chambre de l'hôtel de Budapesth, la princesse, étendue sur son lit dormait l'éternel sommeil, avec son rictus triste et désillusionné.

LA BALLERINE IDÉALE



ET COMME JE SORTAIS du foyer de la danse, très pressé de regagner mon fauteuil pour le joli ballet de *Coppelia* dansé par la gracieuse Sadrini qui remplace agréablement le « saucisson à pattes », je me sentis retenu par mon pan d’habit, arrêté dans la main peu soignée de ma digne amie madame Manchaballe.

— Ah, monsieur Richard, c’est-il vrai ce qu’on raconte ? Maintenant qu’il y a un civil à la guerre, on va mettre un militaire comme maître de ballet à l’Opéra.

— Tiens ! tiens ! madame Manchaballe, cela nous reporterait au beau temps où le maréchal Vaillant était surintendant des beaux-arts, et ça vous aurait un petit air russe, donc déjà très théâtre Michel.

— Enfin, on m’a dit que le colonel de Rochas allait remplacer M. Hansen.

— Vous en avez de bonnes, vous savez, madame Manchaballe. J’ai la plus respectueuse admiration pour le savant colonel qui a poussé très loin l’extériorisation de la sensibilité... beaucoup plus

loin que vos deux filles Judith et Rébecca ; mais de là à lui faire diriger nos ballets !...

— Eh bien ! monsieur Richard, c'est vous qui parlez sans savoir. Autrefois pour un ballet, savez-vous ce qu'il fallait faire ?

— Dame, j'en ai commis quelques-uns. Il faut d'abord trouver le sujet, puis un compositeur pour la musique, puis un maître de ballet qui en règle les pas, les variations et les attitudes, et enfin – chose plus difficile que tout le reste – trouver un directeur qui veuille bien le jouer.

— Eh bien ! ce n'est pas cela du tout ; il faut trouver un sujet hypnotique et l'endormir. Ainsi Judith est un excellent sujet.

— C'est le prince qui l'endort ?

— Vous n'êtes jamais sérieux une seconde. Donc, Judith, qui, à l'état de veille, professe pour la musique l'horreur instinctive de toutes ses camarades du corps de ballet, devient, une fois endormie, un véritable clavier, une table d'harmonie sur laquelle toute musique amène un résultat. Il y a des notes qui mettent en mouvement les bras, d'autres agissent sur les jambes ; il y en a qui contractent l'abdomen.

— Les notes de couturière, sans doute.

— Riez, riez, monsieur Richard. N'empêche que l'autre jour, voici ce qui s'est passé. Un sceptique comme vous s'est mis au piano, et a joué une danse rustique polonaise aujourd'hui tombée en désuétude, une danse inconnue, même de mademoiselle Henriette Robin si charmante dans son pas de la *Montagne Noire*. Judith a pu connaître des Russes comme le prince Balatoff, elle ne connaît rien de la Pologne, je vous en donne ma parole de mère.

— Pas même l'ordre qui règne à Varsovie ?

— Pas même cet ordre-là. Le colonel de Rochas a vu danser Judith et, aussitôt, rien qu'en entendant la danse rustique polonaise, que jouait au piano le loustic, ma fille a, non seulement retrouvé le pas, mais exécuté les gestes très spéciaux des bras qu'il était impossible de décrire ici dans le rythme.

— C'était bien polonais ?

— C'est-à-dire que c'était la Pologne tout entière. On comprenait le partage, on comprenait la révolte, on comprenait la reine d'Angleterre, le poivrot Bourges, et Poniatowski. On comprenait tout.

— Voilà qui est véritablement merveilleux !

— Plus fort que ça, monsieur Richard. Quand madame Torri a eu à créer le rôle de madame Bréchu dans *l'Étoile*, le ballet de M. Aderer, il fallait trouver

des gestes de fruitière, pour morigéner Zénaïde ; or, la gracieuse Torri ne connaît pas du tout les gestes des fruitières ; ceux de Laïs dans Faust, ceux de la *Montagne Noire*, de Samson, enfin toutes les voluptés orientales, voilà son affaire ; mais des gestes de fruitière, elle ne savait rien de rien. Elle alla trouver le colonel de Rochas – et celui-ci toujours galant envers les dames, comme un vrai soldat français, la mit en présence de Judith endormie. Il n’y avait pas là une question d’hérédité ; il n’y a jamais eu de fruitière dans la famille Manchaballe, où l’on s’est toujours fait remarquer par l’exquise distinction des manières. Eh bien, rien qu’à l’audition de la musique de M. Wurmser, Judith trouva de suite l’attitude fruitière qu’il fallait à madame Bréchu, pour admonester Zénaïde, avec les deux poings sur la hanche, la poitrine étalée en parade, et le reste à l’avenant.

– Et que dit de votre découverte, M. Hansen ? Voilà qui est intéressant à savoir.

– Il reste rêveur, car il prévoit l’avenir. Un maître de ballet de talent comme lui, trouve bien des pas, des attitudes, des variations ; il est évident que les gestes de marquis qu’on a indiqués à M. de Soria, dans la *Maladetta*, ne sont pas ordinaires ; mais qui nous dit que le maître de ballet a exactement trouvé

les mouvements et le pas qui correspondent à l'idée du ballet et de sa musique ? Un marquis doit-il tenir sa canne comme M. de Soria ou comme M. Le Bary ? Une femme abandonnée par son amant doit-elle tomber sur son gros ventre en faisant : poum ! comme madame Subra, et une chaste mariée doit-elle tenir sa robe en éventail comme la jolie Cléo ? Qui le saura jamais ?

— Précisément votre fille Judith, endormie par le colonel.

— Eh bien, non, Judith a beau être ma fille, je dois dire la vérité toute nue. Elle n'est pas le sujet hypnotique rêvé parce qu'elle n'a pas la pureté nécessaire.

— Pas possible ! vous m'étonnez, madame Manchaballe ! alors le maître de ballet idéal devrait être pur ?

— Laissez-moi vous expliquer. Judith est entrée à huit ans à l'Opéra ; moi-même je mimais à seize ans au petit Lazari. Ah ! si vous m'aviez vue alors ! Quant à ma mère, elle tenait les grands rôles de cantinière au Cirque Olympique. Tout cela ne donne pas à un produit la naïveté de l'être primitif susceptible de recevoir directement la sensation du rythme. Le colonel de Rochas me l'a bien expliqué : « Il faudrait

un champ de conscience balayé de tout l'acquis des civilisations et de l'atavisme, admirablement préparé à recevoir cette semence musicale qui donnera en lui une moisson spontanée de gestes, d'attitudes, d'expressions définitives, en un mot, une traduction littérale.» Ce n'est ni chez Judith, ni chez Rébecca ni chez Caroline que nous trouverons ce champ de conscience bien balayé.

— C'est dommage, madame Manchaballe. J'aurais été heureux, pour ma part, de voir une des petites amies dont j'ai célébré la gloire, devenir maîtresse de ballet, inconsciente, et trouvant des idées géniales à faire retourner de jalousie dans leur tombe Merante et Petitpas.

— Bref, à l'heure actuelle cette ballerine idéale n'existe pas, et, comme j'en faisais l'observation au colonel de Rochas, il m'a répondu d'un ton grave : « C'est vrai, cette ballerine n'existe, mais on peut la créer. » Alors, que voulez-vous, monsieur Richard, j'ai eu un moment d'ambition éperdue, et de fol orgueil. J'ai oublié mon âge, mon embonpoint, mon magasin de la rue de Provence, ne pensant qu'à une chose : c'est que j'étais mère des petites Manchaballe. N'avais-je pas là une suprême mission à remplir ? J'ai regardé en rougissant le colonel de Rochas

– un bel homme de haute stature, encore très vert, ma foi, en dépit de sa moustache grisonnante, – et je me suis écriée en baissant les yeux :

» – Ah! colonel! colonel!... Quelle femme ne serait pas heureuse et fière de s’employer à cette œuvre de semence musicale !

» Le colonel m’a répondu :

» – Il est trop tard, madame Manchaballe.

» Alors je me suis senti les larmes aux yeux, et j’ai éprouvé une angoisse dans l’estomac, à croire que mon café au lait n’allait pas passer...

– Saprستي, madame Manchaballe, avec vos histoires romanesques, vous m’avez fait manquer l’entrée de Sandrini dans *Coppelia*. Que le bon Dieu vous bénisse ! mais à votre place, je retournerais voir le colonel. Qui sait ?...

LES PETITES MANCHABALLE



À Ernest Depré.

MON DIEU, JE SAIS BIEN que mon moyen n'est pas très orthodoxe, mais Figaro l'a dit, la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre. Bref, je crois bien que, cette fois, je tiens ma pièce avec Maurice Lanthenay.

Ah! ça n'a pas été sans peine! Lanthenay est certes un collaborateur à ne pas dédaigner. Après les succès incontestables qu'il a remportés sur nos grandes scènes de genre, son nom seul est un « Sésame » auprès des directeurs de théâtre, et assure tout au moins, sinon la réception, du moins la lecture certaine de l'œuvre, ce qui est rare. Seulement, mon spirituel ami a un grand défaut : entraîné par les succès faciles, par la vie fiévreuse de Paris, par les recommandations aux petites théâtreuses, il ne parvient jamais à trouver un moment pour travailler. Animé des meilleures intentions, il se met devant son bureau, il prépare du beau papier, grande lar-

geur, avec marge ; il choisit sa meilleure plume et écrit magistralement :

ACTE PREMIER. — SCÈNE PREMIÈRE.

Puis on frappe à la porte. C'est Liane qui vient demander deux fauteuils pour les Folies-Plastiques ; c'est Nini de Labrochefoucauld qui vient réclamer le rôle du tambour-major dans la prochaine revue du cercle ; Alice de Lang qui vient remercier de je ne sais quoi – ça prend beaucoup de temps les remerciements, pour peu que la petite femme ait le cœur tant soit peu ouvert aux nobles sentiments de la reconnaissance. Avec cela, mon Lanthenay, toujours épris d'inconnu, toujours à la recherche de sensations nouvelles, ne traverserait peut-être pas la rue pour aller voir une vieille amie, mais est capable de s'embarquer n'importe pour où, et de faire cent lieues, sur le simple envoi d'une lettre anonyme lui promettant un rendez-vous d'amour.

Il semble que les collaborations avec Lanthenay sont des plus fantaisistes et ont grande chance de ne jamais aboutir. L'été dernier, je l'avais rencontré dans un wagon du train de Versailles, et de lui-même il m'avait proposé de tirer une pièce de mes trois

volumes sur les Petites Manchaballe. Il entrevoyait une action « très parisienne » commençant dans un grand club à une répétition générale et se déroulant ensuite chez Maxim's, dans la loge de l'Opéra, et enfin dans la boutique de la mère Manchaballe, rue de Provence. Nous parlions, nous parlions ; les grandes lignes étaient toutes tracées.

— Tenez, me dit Lanthenay très emballé, envoyez-moi demain les trois volumes ; je noterai, page par page, toutes les scènes, toutes les situations, tous les fragments de dialogue qui peuvent servir, et, après, la pièce sera faite ; il n'y aura plus qu'à enchaîner.

— Mais, lui dis-je avec une certaine défiance, quand aurez-vous le temps de lire mes trois volumes ?

— Oh ! me dit-il, cet été ce me sera très facile. J'ai une amie que je vais souvent voir à Ville-d'Avray ; alors, en wagon, j'ai chaque fois trois quarts d'heure de tranquillité absolue, soit une heure et demie, aller et retour. Dans ces conditions vous pouvez compter sur moi.

— Eh bien, c'est entendu, lui dis-je, demain matin vous recevrez les trois volumes.

Le soir même, je passai chez mon éditeur et je faisais expédier à Lanthénay tous les documents rassemblés sur cette digne famille Manchaballe. Puis l'été se passa et j'attendis sans rien voir venir. Enfin, en octobre, je rencontrai mon ami à la réouverture de l'Athénée.

— Eh bien, lui dis-je, et les « Petites Manchaballe » ?

— Ah ! mon cher, ne m'en parlez pas ! Je n'ai pas eu une minute.

— Mais, tout cet été ? Vous m'avez parlé de voyages à Ville-d'Avray.

— Oui, mais je me suis brouillé avec la dame, et n'ai pas voyagé. Vous savez, je n'ai guère à moi que la tranquillité du wagon.

— Allons, c'est bon, lui dis-je d'un air résigné, j'attendrai que vous ayez une nouvelle liaison dans la banlieue.

— Ou en province, me dit-il en riant. Cela vaudrait encore mieux.

Ceci fut pour moi comme un trait de lumière. Comme je ne voyais pas venir mes trois actes, je pris un grand parti, et je rédigeai la missive suivante :

« Monsieur.

» Vous allez me trouver bien extraordinaire, mais les œuvres charmantes que j'ai lues de vous m'ont donné l'ardente envie de vous connaître. Voulez-vous exaucer ce désir ? Je suis jeune, veuve, absolument libre de mes actes, et si Reims ne vous semble pas trop éloigné de votre cher Paris (à peine deux heures de chemin de fer) je serais heureuse de vous offrir l'hospitalité dans ma modeste propriété qui se trouve à un kilomètre de la ville. En dépit de la saison avancée, j'espère que vous ne vous ennuyerez pas, et *je ferai tout* pour vous rendre le séjour agréable. Je ne vous donne pas mon nom avant d'être sûre d'un bon accueil – pardonnez à cette petite vanité féminine, et répondez-moi à l'adresse suivante :

» *Â. F. 2M, poste restante à Reims,*
» UNE ADMIRATRICE »

Ceci fait, j'envoyai la lettre à mon vieux camarade de Livonne, capitaine de dragons à Reims, en le priant de la faire transcrire et de l'envoyer à Maurice Lanthenay à Paris. Trois jours après, le capitaine me l'envoyait la réponse de Lanthenay :

« Madame,

» Les lettres comme les vôtres sont le revenant-bon de notre métier d'écrivain et d'auteur dramatique. C'est si doux de penser que notre œuvre a inspiré un peu de sympathie pour notre personne ! Et puis l'inconnu a pour nous tout l'attrait et toute la griserie du rêve, tout le charme de la chose intangible, mystérieuse et désirée. Bref, si vous le voulez bien, je prendrai mercredi matin le train de huit heures vingt-cinq qui arrive à Reims à dix heures et demie. Où vous trouverai-je ?

» Bien respectueusement à vos pieds.

» MAURICE LANTHENAY. »

Du tac au tac, je télégraphiai à Livonne d'envoyer de Reims la dépêche suivante :

« Je vous attendrai mercredi à dix heures et demie, sur la grande place, devant la cathédrale, avec ma voiture. Coupé attelé de deux chevaux noirs. Livrée verte. »

Puis, ce beau coup fait, j'allai voir le lendemain mon collaborateur ; je le trouvai radieux, préparant un beau petit sac de voyage dans lequel il empilait des complets catapultueux et des chemises de soie de couleur tendre.

— Tiens, vous partez ! fis-je en simulant un profond étonnement.

— Oui, me dit-il d'un air dégagé ; je vais à Reims ; une petite aventure avec une châtelaine de province. Chut ! Amour et mystère.

— Tout cela, c'est très joli, mais que deviennent les « Petites Manchaballe » ?

— Ingrat ! Vous croyez que je vous oublie. Regardez : j'ai fourré vos trois volumes dans mon sac. J'emporte un cahier, un crayon. En route, je vais piocher, à l'aller et au retour, sans compter qu'au château j'aurai certainement quelque moment de libre avant déjeuner. Vous verrez, vous serez content de moi.

— Je l'espère bien, répondis-je.

Je le laissai tout entier à ses projets couleur de rose, et le lendemain j'eus la conscience de le conduire à la gare de l'Est. Il faisait un froid de chien et les voyageurs étaient rares. Je l'installai dans un wagon absolument désert, avec sa couverture et une bonne boule d'eau chaude, et j'eus le plaisir de le voir avec mes volumes et un bloc-notes sur les genoux.

— À bientôt, me dit-il, je vais bien travailler.

— Bonnechance, lui criai-je, heureux gaillard !
Le train partit, et moi je m'éloignai sans l'ombre d'un remords.

Ce matin, j'ai vu entrer chez moi Lanthenay.

— Comment, déjà revenu ! m'écriai-je. Et cette aventure de Reims ?

Lanthenay poussa un soupir :

— Avec ces provinciales, on a toujours des désillusions. J'ai fait un voyage absolument idiot et inutile, mais vous, du moins, vous y avez gagné quelque chose. Car voici toutes les notes et le canevas entièrement préparé pour vos « petites Manchaballe ».

Et il me tendit le bloc-notes surchargé d'écritures.

... Je crois que je ne lui avouerai la vérité qu'après la centième.

GARE À L'ALLIANCE!



COUCOU! LA VOILÀ! Bonjour monsieur Richard.

— Madame Manchaballe! Ah, par exemple, je ne m'attendais guère à vous voir. Vous m'avez un peu négligé, ces temps derniers.

— Que voulez-vous, j'étais prise aux Variétés tous les soirs; ajoutez à cela mon magasin de la rue de Provence, l'Opéra, mes filles, les répétitions du Grand-Guignol; on se m'arrache, monsieur Richard.

— Le contraire m'étonnerait; et ça va comme vous voulez, à l'Opéra?

— Ça boulotte, quoique les débuts de cette mademoiselle Ackté nous donnent bien du tintouin. *Faust* trois fois par semaine... et allez donc! Or, quand elle chante, il faut que nous dansions. Et savez-vous à quelle heure il finit, le ballet de *Faust*? Il est onze heures et demie quand M. Vaguet s'écric avec le nez que vous savez :

Reine de beauté
De l'antiquité...

Tandis que mademoiselle Torri « l'enivre de volupté ». Franchement, on nous la montre trop, comme me le disait le facétieux monsieur Mesplès : qu'on *voile Ackté*.

— Bah ! l'année a été bonne. Vous en avez eu des visites princières. Tout le Gotha a défilé au foyer.

— Peuh ! un Gotha un peu rastaquouère, vous savez, et depuis l'histoire du petit Vichnou en simili-bronze – sept francs cinquante au Mikado – qui nous avait été posé par un prince annamite, nous nous méfions des Orientaux. Tenez, les restaurants servent parfois du chat à la place de lapin, eh bien ! quand le roi de Perse est venu, il a pense que la réciproque pouvait être vraie, et qu'un shah pouvait être un lapin. Et le rajah, vous savez, le fameux rajah qui avait ce turban extraordinaire ?

— Oui, un gaillard superbe, avec une aigrette toute endiamantée.

— Parfaitement. Eh bien, la petite Chignon II s'était moquée de la naïveté de Judith, et le jour où le rajah lui mima sa flamme dans le petit guignol côté cour, elle, en femme pratique, se fit donner l'aigrette qui ornait le turban. Depuis ce temps, elle exhibait avec fierté au foyer de la danse les diamants qui étincelaient de mille feux sous les radiations de la lu-

mière électrique, et, en passant près d'elle, M. Colleuille clignotait plus que jamais. Eh bien, dernièrement, pour le 15 octobre, comme il s'agissait de payer son terme, la pauvre fille s'en fut rue des Blancs-Manteaux, ayant dans sa poche le diamant du rajah. On lui en offrit trois francs sans la monture. C'était du strass.

— Madame Manchaballe, voilà de ces faits regrettables qui font du tort à l'aristocratie et à l'humanité.

— Oh ! il ne s'agit que des princes de race Taquouère, car les Belges les Autrichiens, les Russes ont toujours du bon, et c'est même pour cela que la conduite de Rébecca me désespère. Elle en fait tant et tant au prince Oursikoff que cela finira par craquer. Je me lève la nuit pour le lui redire, mais elle ne veut pas me croire. Et quand nous serons plantées là, et que nous aurons en moins nos six mille francs par mois, nous serons bien avancées. Ce n'est pas le caissier de l'Opéra qui nous les donnera en supplément, n'est-ce pas ? et je n'ai pas entendu dire que le directeur ait l'intention d'augmenter les émoluments du corps de ballet.

— Je ne sais même pas qu'il soit question d'augmenter madame Mauri.

— La pauvre dame! Vous en avez de bonnes, monsieur Richard.

— Mais voyons quelles sont les nouvelles frasques de Rébecca?

— Eh bien, toujours le petit Foucart, le lieutenant au 12^e chasseurs, son Zizi, comme elle dit. Quand il était en garnison à Rouen ça allait encore; avec un bon express et des télégrammes que j'envoyais, les fugues étaient possibles; mais maintenant le régiment est à Saint-Mihiel, neuf heures de route: si vous croyez que c'est drôle dans ces conditions, l'alliance franco-russe! Et Zizi se permet de blaguer le prince. L'autre jour, en ouvrant le buvard de Rébecca pour écrire une lettre, celui-ci a trouvé ces couplets-là; ça se chante sur l'air: *C'est pour sa mère*, ça est intitulé: *C'est pour l'alliance*.

Quand tu dîneras chez Paillard
Et quand tu mang'ras du caviar
Du kummel et de la laitance;
Si ça te rest' sur l'estomac,
Ne grogne pas, ô Rébecca,
Dis-toi que c'est pour l'alliance.
Pour l'allian-an-ce!

— Ma pauvre madame Manchaballe, vous chantez encore plus faux qu'autrefois. C'est épouvantable.

— C'est rapport à mon coryza : vous manquez d'indulgence, monsieur Richard, mais l'histoire du couplet ne serait encore rien, s'il n'y avait pas eu également l'histoire du képi.

— Ah ! il y a aussi l'histoire du képi ?

— Tout un drame. Donc un beau matin de la semaine dernière, Rébecca, après s'être fait masser par Francine, allait prendre son bain d'amidon, un bain chaste que je lui ai conseillé, et qui permet de recevoir décemment ses amis, lorsque voilà le petit Zizi qui s'amène en bombe. Il s'était fait remplacer pour le service de la semaine, avait tiré je ne sais quelle carotte à son capitaine-commandant ; et il arrivait flambant, et dispos, comme toujours plein d'amour et d'entrain. Vous comprenez, à vingt-quatre ans, quand on a passé seulement six jours à Saint-Mihiel. Et après chacune de ces satanées visites, M. Hansen reproche à Rébecca d'être « gnolle ». Parfaitement. Sur les notes du dernier examen, il y avait : *Manchaballe II : A de la grâce, du ballon et de l'élévation, mais est un peu gnolle*. Et tout cela à cause de ce monsieur

Zizi, que le diable emporte, car une danseuse gnolle n'a aucun avenir.

— Voyons, calmez-vous, madame Manchaballe, et arrivez à l'histoire du képi.

— Eh bien, le petit Foucart s'étant assis près de la baignoire où trempait Rébecca, et comme je vous l'ai expliqué, l'épaisseur de cette eau amidonnée enlevait à l'entrevue toute inconvenance. Cependant, monsieur Zizi très allumé, commençait à dire des bêtises, que ma fille écoutait avec une déplorable complaisance, lorsque tout à coup Francine effarée arrive et dit :

» — Madame ! madame ! C'est le prince !

» — Oursikoff ! Sapristi ! Cache-toi dans la chambre, s'écrie Rébecca ! »

Zizi se défile dans la chambre, mais, au moment où Rébecca allait donner l'ordre d'introduire le prince, elle aperçut le képi, que, dans sa précipitation, le lieutenant a laissé sur une chaise. D'un bond elle court, cueille la fâcheuse coiffure, et, sans hésiter la plonge dans la baignoire, et s'en fait dans l'eau un coussin sur lequel elle s'assied ; puis tranquille, elle esquisse son plus gracieux sourire à l'adresse d'Oursikoff qui entre. Et précisément parce qu'elle ne se sentait pas la conscience tranquille, parce

qu'elle savait le petit Foucart dans l'appartement, elle se montra plus tendre, plus chatte que jamais, si bien qu'elle dépassa le but. Le prince, qui depuis longtemps n'avait pas été à pareille fête, devint d'abord courtois, puis tendre, puis émérillonné. Rébecca chatouillée, remue, se tortille, avec le sentiment douloureux qu'il fallait, comme disait le bon roi Louis-Philippe, « laisser faire, laisser passer », lorsque tout à coup le prince se calme, et très dégrisé, il dit, un peu pâle :

» – Donc déjà, ma chère, dites-moi un peu ce que c'est que ça ?

» Et son doigt montre un képi à soutaches d'argent et à turban bleu de ciel, un képi tout cabossé qui, n'étant plus maintenu par la croupe, surnage désastreusement.

» Mais Rébecca, très calme, avait déjà sonné Francine et, lui disait sur un ton de reproche, en lui désignant l'objet :

» – Voyez, Francine, voilà pourtant ce que vous osez appeler un bain filtré...

» Et c'est toute l'explication qu'eut le pauvre prince Oursikoff. Voyons, monsieur Richard, qu'est-ce que vous pensez de cela ?

— Dame, madame Manchaballe, je n'irai pas jusqu'à chanter avec le poète Zizi que « c'est bon pour l'alliance ». Je lui donnerais plutôt, en matière de conclusion, un deuxième couplet, quelque chose dans ce genre-là, et toujours sur le même air :

Lorsque frisé, vêtu de neuf,
Zizi se rendra rue Marbeuf
Afin de voir sa connaissance,
Si madame cause avec un boyard
Que Zizi ne dérange pas, car
Ce qu'ils font c'est bon pour l'alliance !
Pour l'allian-an-ce.

LA VERTU MENAÇANTE



VOUS PARAISEZ AVOIR CHAUD, madame Manchaballe. Aussi, pourquoi diable restez-vous affalée dans la maison de l'*Étoile*? Vous seriez bien mieux dans la loge de Judith ou de Rébecca.

— Ce n'est pas tant que j'ai chaud, monsieur Richard, j'en ai vu bien d'autres, et M. Charles Rocher vous dira que les coulisses de l'Opéra, le soir, sont l'endroit le plus frais de Paris. Non, si je suis affalée, comme vous dites, c'est que rien ne va comme je voudrais. Voyez-vous, les auteurs sont malades. Pour sûr, ce sont, tous, des constipés ou des impuissants, sans cela ils n'écriraient pas les livrets dangereux pour la prospérité sociale comme ceux qu'ils nous servent.

— Vous m'étonnez, ma digne amie. Il me serait impossible de vous dire si mon ami Aderer est constipé, mais quant à être impuissant...

— Alors, vous approuvez qu'une danseuse étoile lâche les abonnés, l'Opéra, la danse, les appointements de la direction et les petits cadeaux des admi-

rateurs pour suivre éperdument, comme Zénaïde, un caporal tambour !

— Sapristi, ne vous agitez pas comme ça, madame Manchaballe. Vous êtes cramoisie. Je vous assure que vous allez vous donner une attaque. Je vous concède que la situation de ce caporal tambour personnifié par M. Ladam n'est pas relevée, mais c'est un caporal de l'épopée révolutionnaire, ses baguettes ont battu les charges victorieuses. Il y a un rayonnement épique autour de son tambour... Vous n'avez pas l'air de comprendre un mot à ce que je vous raconte.

— Est-ce que vous aussi, monsieur Richard, vous deviendriez un peu gaga ? Il faudrait soigner ça, vous savez. Vrai, vous m'amusez avec votre rayonnement épique, et le tapin de Zénaïde lui promet d'heureux jours. Non, tout cela, c'est de la littérature sentimentale, mais ce n'est pas sérieux. Je vous ai déjà conté, la semaine dernière, que Judith, excitée par l'exemple, voulait aller vivre avec son petit Zizi Foucart, mais voilà Rébecca qui s'en mêle et qui a des hantises de Jenny l'ouvrière, « contente de peu ».

Car il lui vient de Dieu.

Il ne nous manquait plus que ça.

— Ah, pour le coup, madame Manchaballe, moi aussi je suis étonné. Rébecca vertueuse, ça me surpasse. C'est comme si l'on me disait que vous vendez pour rien vos curiosités de la rue de Provence. Et comment ces idées saugrenues lui sont-elles venues ?

— C'est à cause de M. Mesplès et de la Vachal-cade. Vous le connaissez, M. Mesplès ?

— Si je le connais ! Nous ne nous abordons jamais au théâtre sans nous parler anglais, avec des phrases où il n'y a pas un mot d'anglais. Quelquefois Mesplès parle turc ; ça c'est plus difficile, mais ça étonne encore plus la galerie.

— Nous le connaissons, nous, parce que souvent Judith et Rébecca lui ont servi de modèle pour ses jolis fusains de danseuse et lui ont fourni des détails techniques sur le maillot de soie, la chemise de danse et les chaussons lacés. D'ailleurs c'est un gros réjou, avec des bons yeux ronds dont je ne croyais pas devoir me méfier.

— Alors, il a donné de mauvais conseils a Rébecca ?

— Vous allez voir, monsieur Richard. Il faut d'abord vous dire que M. Mesplès, à Montmartre, est un personnage considérable. Si Montmartre est le

cerveau de Paris, comme l'affirmait dans ses boniments ce pauvre M. Salis, le cabaretier gentilhomme, M. Mesplès est le cerveau de Montmartre.

— Comme Willette en est l'âme.

— Si vous voulez. M. Mesplès perche sur la butte sacrée, dans le Moulin même de la Galette – il plane – et, le dimanche, il donne des fêtes Watteau, des garden-party, – il appelle ça des « parties de garenne » –, comme à l'ambassade d'Angleterre pour le jubilé de la reine. Des petits ânes vont chercher les invités, madame Carrère-Xanrof, madame Héglon, jusqu'en bas de la rue Lepic. C'est charmant.

— Arrivons au fait, si vous voulez bien, ma digne amie. Vous voilà encore partie à côté.

— Mais pas du tout. C'était pour vous prouver que M. Mesplès, en sa qualité de notabilité montmartroise, était tout qualifié pour s'occuper de la Vachalcade et faire les démarches nécessaires afin d'avoir un certain nombre de coryphées et de sujets pour le couronnement de la muse. Sur ses instances, Cléo de Mérode a daigné déposer la couronne de fleurs sur le front de mademoiselle Stumpp, et Rébecca a bien voulu esquisser quelques entrechats six de volée et quelques fouettés-derrière symboliques, signifiant le triomphe de la vertu, ce qui n'était pas commode.

— Je vous crois sans peine, madame Manchaballe. Je serais, pour ma part, très embarrassé.

— Enfin, aidée par M. Hansen, ma cadette a trouvé des choses géniales. Il y a surtout un certain coup de cuisse d'avant en arrière qui semble balayer toutes les vilenies humaines, toutes les tentations. Ce n'est pas la cuisse joyeuse... c'est le contraire.

— Je vois cela d'ici, ce doit être très émouvant.

— M. Hansen a dit à ma fille : « Il y a tout dans ce coup de cuisse-là. Si vous le réussissez bien, c'est plus qu'un coup de cuisse, c'est une révolution. » Alors, pour la répétition générale au Nouveau-Théâtre, on avait dressé devant un décor verdoyant, une espèce d'estrade avec trône central pour la muse, mademoiselle Stumpp. Sur les marches, il y avait deux petits garçons assis avec des corbeilles remplies de fleurs, et, tandis que de vigoureux gaillards chantaient à pleine voix la cantate de M. Gustave Charpentier, une vingtaine de coryphées en fraîche jupe de tarlatane blanche et les bras nus – tenez, tout à fait le costume du second acte de *l'Étoile* –, évoluaient devant l'estrade pour célébrer les vertus de l'honnête ouvrière.

Alors, quand Rébecca a vu mademoiselle Slumpp, une petite brunette toute simple, très gen-

tille dans sa robe à carreaux noirs et blancs, se lever pour recevoir la couronne des mains de notre Cléo, émue et rougissante, lorsqu'elle a vu tout un public enthousiaste battre des mains en criant : « La Muse à l'avant-scène ! » jusqu'à ce que l'héroïne de la fête se fût décidée à venir saluer, avec des yeux remplis de larmes, au milieu d'une ovation indescriptible, Rébecca, dis-je, en lançant avec rage son coup de cuisse révolutionnaire, s'est mise à faire un tas de réflexions tristes, tristes!... Elle s'est dit : « Voilà une petite ouvrière qui a toujours vécu de son travail, qui n'a jamais eu d'amants, qui n'a jamais bronché dans le sentier de la vertu. Eh bien, pour elle, Montmartre, Montmartre lui-même, représenté par M. Mesplès touché par la grâce, a organisé une fête triomphale comme jamais je n'en aurai une, ni moi, ni mes sœurs, nous qui sommes cependant les petites Manchaballe, les fameuses petites Manchaballe, artistes à l'Académie nationale de la danse, théâtre subventionné, nous qui avons chevaux, voitures, et comme amants, des princes russes et des banquiers. »

Alors, en revenant du Nouveau-Théâtre, elle m'a dit :

» – Vois-tu, maman, je trouve que la vie que nous menons – toi comprise (elle a dit : toi com-

prise), est tout simplement dégoûtante. J'ai envie de demander des leçons de couture et de vertu à mademoiselle Stumpp, et de vivre de mon travail, exclusivement de mon travail, dans une mansarde avec des pots de giroflée. Alors, peut-être qu'un jour, comme à elle, on me donnera un petit dé en or et un livret de cent francs à la caisse d'épargne ; peut-être que Cléo me couronnera de fleurs, tandis que d'autres copyphées exécuteront en mon honneur des fouettés-derrière symboliques. Si je pouvais être la Muse du quartier Marbeuf, quel rêve ! »

— Bref, maintenant, Rébecca veut être couturière ?

— Parfaitement. Allons, monsieur Richard, réfléchissez un peu, où nous allons avec ces belles idées de vertu lancées par les librettistes et les poètes. Si Judith se consacre à Zizi, et si Rébecca devient ouvrière, ah ! pour le coup, la Vachalcade pour moi ne sera plus un symbole, et nous en mangerons de la vache enragée ! Des Manchaballe vertueuses ! Ça ne s'était pas vu, j'ose le dire, depuis plus de cinq générations.

— Eh bien, moi, j'ai comme idée que ça ne se verra pas encore, et que vous pouvez dormir tranquille.

— Moi, je veux bien – mais mes filles, c'est trop tôt, beaucoup trop tôt. Tâchez donc d'expliquer ça, en anglais, à M. Mesplès.

LES DEUX LANGUES



EH BIEN! MADAME MANCHABALLE, vous êtes contente, ce gala a bien marché ?

— Nous sommes de tout, monsieur Richard; alors, vous comprenez, nous vivons dans un coup de feu : *Sigurd*, les danses anciennes, Paris, Versailles, le salon d'Hercule, déjeuner aux Réservoirs avec M. Georges Boyer, voitures, chemin de fer, répétitions; je ne sais plus où j'en suis.

— Le fait est que vous m'avez l'air un peu ahurie, ma digne amie.

— Mais tout cela ne serait encore rien sans l'histoire des deux langues.

— Les deux langues ?

— Oui, Judith n'a pas le don des langues, mais Rébecca l'a à un point extraordinaire. Vous lui montrez une langue seulement cinq minutes, elle la tient. Alors, en mère prévoyante, je m'étais dit : Le Tsar viendra chez nous, Paris va être inondé de Russes, je vais dire à Rébecca de piocher le russe. Et dès septembre, elle a pris un professeur, un vieux.

— Quelle drôle d'idée !

— Pas si drôle que ça, monsieur Richard, d'autant plus que ce vieux professeur était un homme supérieur. Non seulement il lui a enseigné la langue russe, mais encore il l'a mise au courant de toute la généalogie impériale ; il lui a fait acheter les portraits de l'impératrice Theodorowna, du Tsar, de la Tsarine, de Georges, de Michel et de la princesse Olga ; il lui a procuré des détails circonstanciés sur les princes Wladimir, Serge, Paul et Alexis. Il lui a apporté tout un lot de photographies de ce dernier, en turban à aigrettes, en casque, en bourgeois. Dans le même ordre d'idées, sachant l'importance qu'on attache en Russie aux choses militaires, il l'a fait s'abonner à l'*Invalide russe* – titre qui fait pouffer le petit Foucart, voyant ce journal dans le salon. Mais que nous importait l'opinion du petit Foucart ! Rébecca piochait les promotions, savait les noms de tous les grands seigneurs faisant partie des gardes à cheval, des chevaliers-gardes de l'impératrice ou des régiments Preobrajenski.

— Tout cela ne devait pas être commode !

— À qui le dites-vous ? C'était un véritable travail d'initiation, aride et ardu, auquel elle eût renoncé cent fois, si elle n'eût pas été soutenue par l'espoir de la fonction à conquérir. D'ailleurs j'étais là pour

seconder son courage et lui donner du cœur. Je travaillais avec elle. Qui sait ? Moi aussi peut-être...

— Pas de fatuité, madame Manchaballe.

— Ah ! monsieur Richard, tous ces usages bizarres, tous ces grands personnages dont nous étudions la généalogie, toutes ces traditions d'un pays essentiellement aristocratique augmentaient encore notre admiration pour la Russie. Quel pays ! Et maintenant, Rébecca savait l'art délicat de rouler des cigarettes d'un petit coup sec entre le pouce et l'index ; elle connaissait le *wint*, espèce de whist très compliqué et dont les combinaisons lui donnaient force migraine ; elle étudiait la littérature russe avec Tolstoï, Tourgueneff, Pouckhine. Elle ne parlait plus que de Michel Lermontof, Dostoïewsky et Nicolas Mogol...

— Gogol, madame Manchaballe.

— Ce n'est pas lui qu'on appelle le Grand-Mogol ?

— Non. Aucun rapport.

— Enfin, que vous dirais-je, elle a même pris des leçons de mandoline et de guitare, et appris ces chansons bohémiennes que se font chanter les grands seigneurs par les tziganes lorsqu'ils vont aux îles pour faire la fête. Elle était arrivée à connaître Pétersbourg comme si elle l'avait habité et pouvait

parler du Yacht Club, du Club Anglais, du théâtre Michel, du théâtre Alexandre, de la grande Moskoï et du quai de la Cour.

— En somme, le vieux professeur n'avait pas volé son argent.

— Non, et Rébecca était devenue aussi Russe que peut le devenir une fille de madame Manchaballe, bonne Française, j'ose le dire. À l'Opéra, il y avait des petites camarades qui plaisantaient, et M. Hansen lui-même disait familièrement à Rébecca :

» — Ma pauvre enfant, vous avez bien tort de piocher autant le russe, vous feriez bien mieux de soigner vos adages... d'autant plus que ça ne vous servira à rien ; tous les Russes comme il faut que j'ai connus — j'en ai connu beaucoup, j'ai vu le Tsar actuel haut comme ça — eh bien, tous ces Russes-là parlaient beaucoup mieux le français que vous et moi.

» — Parbleu ! vous êtes Belge, ripostait Rébecca. »

C'est égal, ces observations même belges, l'avaient un peu ébranlée, et elle se demandait « Est-ce que j'aurais dépensé tout cet argent et perdu tout ce temps en pure perte ? » Moi je lui répondais :

» — Non, non, ne t'inquiète pas. C'est toujours flatteur pour un étranger de retrouver sa langue

dans la bouche d'une jolie femme ; et puis quand même le russe ne te servirait pas, il y aurait toujours les usages, les généalogies, le wint et les photographies d'Alexis en casquette.

— C'était très juste, tout cela, madame Manchaballe.

— C'était très juste et cela devait réussir ; malheureusement, cela n'a pas réussi. D'abord on a empêché le Tsar d'aller au foyer de la danse, ainsi que l'avait fait l'heureux Léopold, si bien que nous n'avons pas vu le moindre prince. Le Tsar aura vu de près M. Faure, M. Méline, M. Brisson, l'amiral Gervais... mais il n'aura pas contemplé les sœurs Manchaballe, comme si elles n'étaient pas, elles aussi, un des principaux ornements de la capitale.

— Et vous, vous vous oubliez ; vous aviez pourtant appris, aussi, le russe.

— Oh ! moi je me rends justice, je suis un peu dodue. Pourtant, pour un robuste chevalier-garde qui aimerait les femmes plantureuses et célèbres...

— Ça peut se trouver, madame Manchaballe, mais vous comprenez que je ne m'en charge pas.

— Je n'ai pas besoin de vous pour ça monsieur Richard. Je ne vous demande rien.

— Voyons, ne vous fâchez pas. Mon Dieu, que vous êtes susceptible ! Et parlez-moi plutôt de la deuxième langue. Vous m'avez dit qu'il y avait l'histoire de deux langues.

— Précisément. Rébecca a été dimanche aux courses de Longchamp pour le Grand-Prix du Conseil municipal, et là, elle a fait la conquête d'une espèce de grand arabe, tout vêtu de blanc, et marchant en bas blanc dans le sable, avec des babouches éculées et un parapluie à la main. Elle l'avait d'abord pris pour un simple marchand de dattes de la rue de Rivoli, mais le lieutenant Paris, de la mission militaire de Tunisie, expliqua à Rébecca que c'était un chef arabe, le richissime Agha Mohamed Ben Ali, possesseur de je ne sais combien de moutons, de chameaux. En regardant mieux, Rébecca aperçut en effet sur le burnous blanc sale, les croix d'officier de la Légion d'honneur et du Nicham. Le Nicham ne prouve rien, mais un officier de la Légion d'honneur, — ni plus ni moins que M. Jules Lemaître —, c'est rassurant. Rébecca a donc répondu œil pour œil, et cela a si bien pris que le Mohamed Ben Ali est venu nous voir rue Murillo ; seulement, nous ne comprenons pas un mot de ce qu'il nous raconte. Moi, en fait d'arabe, je ne sais guère dire que : *Macache bo-*

no, bezef, et ce n'est pas suffisant pour faire aller une conversation.

» Allons, monsieur Richard, avouez que ce n'est vraiment pas de chance ! Apprendre le russe pendant un mois et tomber sur un Arabe, viser un Moscovite et attraper un Agha ! Et alors, à quoi nous servent notre wint, nos usages et notre généalogie, je vous le demande ?

— Oh ! à rien du tout, mais désirez-vous que je vous envoie un Coran ? Vous trouverez un tas de choses dans le Coran. En attendant, que voulez-vous que je vous dise ? Que Rébecca travaille la danse du ventre, en criant : « Yu ! Yu ! Yu ! Allah ! Allah ! » Ça vaudra toujours mieux que rien.

— Enfin nous essayerons... Envoyez toujours votre bouquin sacré Coran et danse du ventre ! Ah ! c'était bien la peine d'étudier Tolstoï !...

UN CONSEIL?...



J'ÉTAIS EN TRAIN DE LIRE mon *Gil Blas*, avec l'attention religieuse et soutenue que j'apporte à ce pieux exercice du matin, lorsque je vis quelque chose de velu qui roulait et s'affalait sur mon meilleur fauteuil. C'était madame Manchaballe qui faisait son entrée, toute emmitouflée dans une rotonde en faux chinchilla gris sale qui lui donnait un peu l'air d'une vieille chatte.

— Pardonnez-moi, me dit-elle, de pénétrer chez vous comme cela, sans dire gare, mais j'ai à vous demander un conseil important.

— Si c'est pour vous, madame Manchaballe, il me semble que votre expérience doit être bien supérieure à la mienne.

— Dites plutôt que ça ne vous intéresserait pas, monsieur Richard, mais rassurez-vous, c'est pour mon aînée Judith.

— Alors, marchez, je vous écoute.

— Eh bien, j'ai lu ce matin un article sur la Russie, qui m'a écœurée. J'ai cru que mon café au lait ne passerait pas, et qu'il me resterait sur les estomacs.

— Bah ! vous vous occupez donc de politique, à votre âge ?

— La politique ! Ah ! là, là ! Ça nous produit autant d'effet qu'une observation de M. Hansen, sans amende. Non, l'article avait trait aux écoles de danse de Pétersbourg et de Moscou. Il paraît que c'est de là que sortent la plupart des ballerines qui figurent sur les scènes les plus conséquentes de l'empire russe.

— Et j'ajouterai, pour votre édification, madame Manchaballe, que, contrairement à ce qui a lieu à votre école nationale de danse, ces deux collèges reçoivent non seulement des externes, mais des internes. Vous figurez-vous Judith et Rébecca internes ?

— Non, ça ne marcherait pas... Le prince grognerait ; et puis je me rends très bien compte que mes filles sont plutôt pour l'usage externe.

— J'ajoute que non seulement on initie les élèves, comme chez nous, à tous les secrets de la danse, mais encore on assouplit leur joli corps à tous les exercices de la gymnastique. Aussi arrivent-elles à une grande souplesse. Elles sont onduleuses et serpentine.

— Oh ! monsieur Richard, ce n'est ni la gymnastique, ni même l'internat qui nous ont écœurées.

C'est la question des appointements. Vous rappelez-vous la phrase si étonnante de M. Pluque : « Pour une vraie artiste, il n'y a pas de petits rôles ; il n'y a que de petits appointements. » Comme c'était vrai !

— Dame, que voulez-vous, madame Manchaballe, le budget du ballet du théâtre Marie, à Saint-Pétersbourg est de huit cent mille francs, ce qui représente juste le total de la subvention annuelle accordée à l'Opéra de Paris. Or, il faut bien laisser quelque chose pour le chant !

— Croyez-vous ? Ne savez-vous donc pas comme moi qu'on ne vient à l'Opéra que pour le ballet. Regardez la salle les soirs de *Faust*. Franchement, qui est-ce qui reste pour l'acte de la prison ? Après la nuit de Valpurgis, la salle se vide comme par enchantement.

— C'est vrai, mais il faut être juste ; M. Alvarez et madame Breval ont bien droit à quelques petits subsides.

— Soit. J'admets un peu de chant de temps en temps pour donner aux danseuses le temps de souffler, mais ça n'empêche pas que la danse, à l'Opéra, n'est vraiment pas assez rétribuée.

— Les étoiles, cependant, sont moins payées qu'à Paris, vingt-cinq mille francs au plus, et jamais

nos voisins ne consentiraient à payer les trente à quarante mille francs que nous donnions ici – ne nommons personne – à une vieille dame qui n’a plus de cheveux, et à une grosse personne à jambes grêles qui donne, en dansant, l’impression d’un tonneau monté sur deux allumettes.

– Mais les petits sujets, monsieur Richard! Avez-vous songé à nos pauvres petits sujets? J’ai lu que les premières danseuses de là-bas touchaient douze mille francs, les deuxièmes, quatre mille, les coryphées, trois mille, les dames des quadrilles elles-mêmes touchent mille francs; c’est juste ce qu’on donne à Judith qui est sujet. Quant à Rébecca, on lui alloue deux cents francs. Ô ma mère! Ça ne vous fait pas bondir?

– Je ne sais pas bondir, madame Manchaballe; on ne m’a pas appris les sauts de chat comme à vos filles; mais je reconnais que c’est peu.

– Et l’on s’étonne, après, des tentations qui viennent assaillir de pauvres jeunes filles! C’est même sur ce point que je suis venu vous demander conseil.

– Halte-là, madame Manchaballe! Les tentations multiples ne me regardent pas, et c’est un terrain délicat que je vous ai toujours priée de réserver.

— Mais non, monsieur Richard. Ce ne sont pas des tentations comme vous croyez. Pour ces questions-là nous n'avons pas besoin de vous, et nous sommes assez grandes pour nous débrouiller toutes seules. Vous êtes étonnant, ma parole d'honneur !

— Sapristi, ne vous remuez pas ainsi. Vous couvrez mon fauteuil de vos poils de chinchilla. Je ne voudrais pas vous faire de remarque désobligeante, madame Manchaballe, mais la vérité m'oblige à constater que vous perdez vos poils.

— Ce n'est pas moi, c'est ma rotonde. J'ai négligé cet été de mettre du pyrèthre... Enfin, le conseil que je voulais vous demander est relatif à une question d'art.

— Alors, c'est différent, parlez, ma digne amie.

— Eh bien, M. Marchand, le directeur des Folies-Bergère, excité par le succès remporté par mademoiselle Villars, a fait des propositions à Judith pour créer le rôle principal dans le prochain divertissement. Il lui offrait dix mille francs par mois pendant deux mois.

— Peste ! c'est encore mieux qu'à Saint-Pétersbourg. Vingt mille francs, c'est bon à prendre.

— C'est bien ce qu'a pensé Judith ; aussi, s'est-elle précipitée chez les directeurs, pour demander un congé de deux mois.

— Eh bien, qu'est-ce qu'ils ont répondu ?

— M. Bertrand s'est récusé, en esquissant un geste vague, et en disant qu'il en référerait au ministre M. Rambaud, au directeur des beaux-arts M. Roujon, à M. Georges Boyer, secrétaire de l'Opéra, à M. Hansen, maître de ballet, et à M. Colleuille, régisseur à ressorts.

— Ça va bien. Et M. Gailhard ?

— Oh ! M. Gailhard, il n'y a pas été par quatre chemins. Avec une voix tonitruante, il dit à mon aînée :

» — Est-ce que vous vous fichez du monde ! Vous avez déjà été lézarder – il a dit lézarder – un mois à Aix-les-Bains, et vous voulez encore deux mois de congé pour aller compromettre l'Opéra aux Folies-Bergère ! Ma chère enfant, vous pouvez vous fouiller. » Bref, il a refusé net.

— Bing ! Et alors, que va faire Judith ?

— C'est précisément à ce sujet que je suis venue vous consulter. Depuis quinze jours, au foyer de la danse, ma fille passe son temps à poser la question

aux abonnés : « Faut-il lâcher l'Opéra ? Faut-il entrer aux Folies-Bergère ? »

— Et qu'est-ce qu'on lui répond ?

— Eh bien, les avis sont partagés. M. Charles Boucher, le doyen, répond : « Oh ! mon petit chat, ne lâchez jamais, jamais l'Opéra ! Moi, je ne l'ai jamais lâché. Voilà soixante ans que j'y viens, et je m'en trouve bien ». M. Raphaël Cahen d'Anvers, dit : « Ma chère enfant, il faut être pratique ; et quand une femme trouve une occasion de gagner honnêtement de la bonne galette, c'est si rare, qu'elle ne doit pas la lâcher. Palpez vos vingt mille francs, et exhibez votre galbe aux Folies-Bergère. » Le marquis de Massa reste rêveur et dit : *Toupie or not toupie ?...*

— Non, il a du dire : *To be or not to be*.

— Ça n'a aucun sens votre « To be », tandis que « toupie », ça se comprend tout de suite. Quant au baron de Saint-Amand, en fin diplomate, il répond à ma fille par des vers de Musset :

Et si je vous disais pourtant que je vous aime,
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez ?...

ce qui n'a aucun rapport avec la question. Alors, je suis venue vous trouver, vous, monsieur Richard,

pour vous demander carrément : Faut-il rester à l'Opéra ? Faut-il accepter aux Folies-Bergère ?

— Madame Manchaballe, l'Opéra est un théâtre subventionné, une académie, une institution nationale. Il y a les galas où viennent les souverains étrangers...

— Bah ! on ne les fait même plus entrer au foyer, alors, pour nous, c'est comme s'ils ne venaient pas.

— Enfin, d'un côté il y a l'argent, de l'autre il y a l'honneur. Voyez, réfléchissez. Hercule s'est ainsi trouvé un jour, perplexe, entre le vice et la vertu.

— Et de quel côté a-t-il été votre Hercule ?

— Saint-Amand vous le dirait :

Il suivit la vertu qui lui parut plus belle.

— Vous avez raison. J'ai compris ! Ce qu'il y a de plus beau, c'est la galette. Nous allons entrer aux Folies-Bergère.

SOUVENIRS... ET REGRETS



OUI, MONSIEUR RICHARD, me dit madame Manchaballe, en s'installant mélancoliquement dans mon meilleur fauteuil, j'ai des remords. Dans une foule d'historiettes que vous avez écrites sous mon inspiration, il y a souvent eu bien des coups de pattes envoyés à M. Pluque. Ah dame ! que voulez-vous ! Quand il avait adressé la veille quelque admonestation un peu vive, ou écrit quelque amende au bas du bulletin de répétition adressé à Rébecca ou à Caroline, ça me tournait les sangs. Alors, j'accourais chez vous, je vous racontais la chose, à ma façon ; l'article paraissait, et mes filles étaient vengées. Mais, voyez-vous, monsieur Richard, la vérité, la vérité toute nue, c'est que M. Pluque était un bien brave homme.

Madame Manchaballe se moucha bruyamment, dissimula l'émotion éprouvée, puis elle continua :

— Du plus loin que je me souviene, à l'Opéra de la rue Le Peletier, je le revois grand, mince, bien découplé, ayant conservé du corps des cent-gardes, où il avait servi, je ne sais quoi de martial, de carré

dans la démarche et dans les épaules. Le foyer de la danse était peut-être moins grand, moins éclairé ; mais c'était plus chaud, plus capitonné, avec un tas de petits coins propices aux douces causeries. Au lieu de monter comme aujourd'hui au foyer de la danse, on y descendait par quelques marches, en passant devant le beau suisse vert et or, portant les armes impériales sur la poitrine, et qui se tenait bien campé, avec sa hallebarde, dans une attitude magistrale. C'était le quartier général des Villeroy, des Troisvallets, des Blanche Alexandre, des Volta, des Léontine Rousseau, des Marconnay. Un tas de jolies filles mortes ou disparues, et dont les silhouettes reviennent dans mes souvenirs.

» Dans ce temps-là, les danseuses ne restaient pas, comme mes filles, dans leur loge, et la plus grande intimité régnait au foyer de la danse, entre les abonnés et les artistes. Tenez, monsieur Richard, puisque vous connaissez M. Charles Rocher, le vénérable doyen, faites-vous raconter par lui avec quel tact, mais aussi quelle autorité, M. Pluque apparaissait au haut des marches, comme la statue du Devoir, pour interrompre les conversations particulières. Il frappait dans ses deux mains, – des mains énormes –, et il criait de sa voix de stentor :

» – Allons, mesdemoiselles, c'est à vous !

» Et alors les sujets et les coryphées se décidaient à grand' peine à quitter MM. de Saint-Pierre, Davillières, de Caux, la Redorte, Massa, alors brillant officier aux guides ; d'Overchie, Magnan, Fleury, Des Varannes, Demidoff, Narischkine, le baron Lambert, tout le monde officiel et diplomatique qui se pressait chaque soir sur les banquettes de velours rouge, derrière les barres d'appui. Mais M. Pluque insistait : « C'est à vous, mesdemoiselles ! » Il frappait plus fort dans ses mains, et tout le gracieux escadron se dirigeait lentement vers la scène. Alors, son service assuré, le terrible régisseur, les deux mains dans ses poches, se campait derrière un portant en sifflotant un petit air avec une satisfaction profonde.

» En s'en allant, il ne passait jamais sans dire un petit bonsoir à madame Monge. La mère Monge était la concierge dont la loge gardait le passage obscur menant à la rue Drouot ; c'était une véritable puissance avec laquelle il fallait compter. Comme sa loge commandait tous les escaliers, il était impossible d'entrer ou de sortir sans passer sous son œil inquisiteur. Avec son vieux bonnet à fleurs et son tour de cheveux de nuance extravagante, elle était l'ange qui pouvait ouvrir ou fermer les portes

du paradis. Que de longues factions montées par les amoureux devant cette lucarne qui resplendissait comme un phare dans l'obscurité du couloir ! Quand madame Monge était en veine d'amabilité, elle permettait à M. Pluque de s'asseoir dans son grand fauteuil de cuir à oreillettes, et elle lui offrait une tasse de café. Tenez, un soir, j'ai vu là avec lui, dans cette loge, le duc d'Elchingen, Lepic, Choiseul et Aguado.

» Et lorsque, le spectacle fini, l'avalanche se mettait à descendre les escaliers, ce corridor sombre s'éclairait tout à coup de la beauté de toutes ces fillettes, de leurs éclats de rire, de leur jeunesse, de la gaieté de leur vingt ans, et l'on était aux premières loges, – c'est le cas de le dire –, pour assister à ce joyeux défilé.

» Vous, monsieur Richard, vous n'avez vu M. Pluque qu'à l'Opéra actuel, et vous vous souvenez du précieux concours qu'il apportait au maître de ballet M. Hansen. Toutes les grandes d'aujourd'hui, les arrivées, les premiers sujets, comme mesdames Lobstein, Désiré, Hirsch, Van Gœthen, Sandrini, etc., avaient connu M. Pluque toutes petites, alors que, figurant dans les *engagées*, elles risquaient leurs pas enfantins sur la scène de l'Opéra. Depuis l'âge de huit ans, Judith et Rébecca

s'étaient habituées à voir ce grand bonhomme, à l'air rébarbatif, avec sa moustache grisonnante, ses cheveux en brosse et son pince-nez à cheval sur le nez en bec d'aigle ; il leur faisait un peu l'effet de Croquemitaine, et, en dépit des places conquises, elles continuaient à en avoir un peu peur.

» Mais aussi, quel admirable berger, de quels soins paternels il entourait son troupeau féminin lorsqu'on le lui confiait pour s'en aller danser dans quelque fête officielle. Il comptait les landaus, il emmitouflait dans les fourrures, il s'agitait pour que les locaux mis à sa disposition fussent aussi confortables que possible, et dignes, comme il le disait avec emphase de ces *dames de l'Académie nationale*. Je me souviens qu'une de ses plus grandes colères fut, il y a quatre ans, lors d'une fête donnée à l'Hôtel de Ville. On avait installé les sujets dans les water-closets, parfaitement, monsieur Richard, avec des cuvettes et des pots à l'eau placés simplement sur les sièges recouverts d'un petit tapis. M. Pluque était indigné, et, avec ses grands bras, il tenait des discours enflammés à M. Alphonse Humbert, le président du Conseil municipal, qui n'en pouvait mais.

» Le matin, aux répétitions, et le soir, à la représentation, flanqué de l'avertisseur Chabert, il fai-

sait l'appel, militairement, avec ce précieux carnet qui contenait les indications les plus précises sur les ballets depuis une trentaine d'années, en remontant jusqu'à *Gisèle*. Tout était noté, inscrit, marqué : il était impossible de remettre à la scène une œuvre ancienne sans avoir recours à sa mémoire, qui était prodigieuse, ce qui évitait tous les tâtonnements, toutes les pertes de temps énervantes des débuts.

» Mais les beaux soirs, les soirs de triomphe, c'était lorsqu'il jouait encore un rôle, de temps à autre. Alors, il quittait le frac noir et la cravate blanche, enlevait son pince-nez légendaire et devenait, suivant les besoins de l'action, le chef des gitanes dans la *Maladetta*, ou le chef de la maréchalsée dans la *Korrigane*. Vous rappelez-vous quelle belle prestance il avait avec la toque espagnole sur l'oreille, la petite veste de velours, les grandes guêtres, et comme il faisait claquer son fouet avec un grand geste dominateur. Et comme il portait l'épée au baudrier, le grand feutre empanaché et les bottes à chaudron qui lui rappelaient la tenue de cent-garde, alors qu'installé sur le perron, le poing sur la hanche, il assistait aux ébats de jeunes bretonnes.

» Un soir, précisément, au sortir d'une de ces représentations, il pleuvait. Il y a des courants d'air

terribles sur la place de l'Opéra. Il attrapa froid en rentrant chez lui. Le rhume mal soigné dégénéra en bronchite, la bronchite en fluxion de poitrine ; il fallut envoyer le robuste vieillard dans le Midi. Il y a un an, il était revenu à peu près guéri ; immédiatement il voulut rentrer à l'Opéra, mais ses forces le trahirent ; bientôt il dut renoncer à venir le soir, ne faisant plus que son service de la journée, service qu'il dut même interrompre ; mais confiné dans son petit appartement de la rue de la Pépinière, contenant tant de bibelots, tant de présents et tant de souvenirs, il continuait à diriger de loin ; il écrivait tous ses bulletins, et Chabert était tenu de venir à l'ordre tous les jours. Il ne rêvait qu'à l'Opéra, à son cher Opéra qui l'attirait par la fascination de l'idée fixe, et sa famille était obligée de l'empêcher, tout fini et ruiné qu'il était, de reprendre encore le chemin du boulevard Haussmann.

» Quand on remonta le ballet de *Don Juan*, comme on ne pouvait sortir de ce divertissement difficile, on eut encore recours à lui. Il se traîna là-bas, tout courbé, avec son petit carnet, et donna, entre deux quintes de toux, les indications qu'on lui demandait. M. Hansen osant à peine l'interroger, tellement il trouvait changé son ancien régisseur. Ce fut

son suprême effort. Il rentra, ne se releva plus, et, par acquit de conscience, envoya sa démission. Quand il apprit que le second régisseur Brutus était nommé en son lieu et place, cela l'acheva.

» Que voulez-vous, monsieur Richard; avec le père Pluque, c'est toute une étape de ma vie qui disparaît. Judith et Rébecca le regretteront sans doute moins que moi – à cet âge-là, le passé intéresse peu. Mais j'avoue que cela me fera gros cœur de ne plus l'apercevoir derrière un portant, ayant l'œil à tout et sifflotant un petit air...

Madame Manchaballe, affalée dans son fauteuil, essuya une larme. Et je ne trouvai pas cela si ridicule!

MONSIEUR CHILPÉRIC



M. CHILPÉRIC est bien plus qu'un coiffeur : c'est un philosophe, un érudit et un artiste. Pour lui, tout est dans le cheveu. Il vous explique la révolution par une coiffure à la *Belle-Poule* et ce sont les cheveux à la Titus qui ont amené la chute de Napoléon I^{er}. Il faut l'entendre expliquer la corrélation étroite qui existe entre la coiffure et la façon de comprendre l'amour :

— Plus vous accumulez les obstacles matériels, plus vous rendez le sentiment éthéré, platonique, délicat. Une femme entourée d'un panier, coiffée d'un échafaudage de fleurs, y regardera à deux fois avant de se livrer à des actes exigeant autant que possible la pose horizontale. Mais, à la fin du XVIII^{ème} siècle, l'influence de Rousseau se fait sentir. On veut revenir à la nature ; on supprime la poudre et les falbalas, et la république amène de désastreuses imitations de l'antiquité : les femmes sont des *nymphes*, des *déeses*, et se coiffent comme telles. Les cheveux à peine peignés sont simplement enserrés dans un cercle d'or ou dans des bandelettes ; la beauté est of-

ferte sans art, sans apprêt, l'amour devient brutal, et les cheveux se dénouent aussi vite que les ceintures. Il faut aux héros de Bonaparte des coiffures toutes simples, avec la nuque dégagée, pour laisser place aux baisers entre deux batailles.

Mais, heureusement, monsieur Chilpéric a lutté. À la dernière séance d'*Académie de coiffure* – car il y a une académie de coiffure – il a remporté le premier prix en édifiant une « Tour Eiffel » en cheveux, et c'est avec un certain mépris qu'il assiste à la lutte engagée à l'heure actuelle, contre les femmes pour les empêcher de porter leur chapeau au théâtre.

– Qu'importe ! dit-il avec un haussement d'épaule, je fais des cheveux tout ce que je veux. S'il me plaît, je puis construire une coiffure beaucoup plus gênante pour les spectateurs que tous les Gainsborough, les Devonshire et les toques empanachées. J'ai dans la tête un certain projet de *petit palais pour l'Exposition de 1900...* en cheveux... on verra... on verra... ou plutôt on ne verra pas... et je plaindrai de tout mon cœur les malheureux qui l'auront sous les yeux pendant toute une pièce.

Mais son triomphe, c'est sans contredit la *coiffure Récamier*. Du jour où certains directeurs ont

exigé que les femmes ne vinssent qu'en cheveux aux fauteuils d'orchestre, il a fallu forcément que les amants prissent des leçons de coiffure, afin de ne pas s'entendre dire sur un ton de reproche, après quelque doux cinq-à-sept, propice aux effusions intimes dans quelque petit rez-de-chaussée-aimoir :

— Me voilà bien ! Comment irai-je ce soir, nu-tête, à la Comédie-Française ?

Alors, pour éviter ces scènes de désespoir, on a pris des leçons chez M. Chilpéric et la *coiffure Récamier* fait partie de l'éducation d'un gentleman. J'ai travaillé et je puis affirmer, mesdames, que je possède maintenant la *coiffure Récamier* comme personne.

Qu'on se le dise ! C'est d'ailleurs excessivement simple. Je prends la moitié des cheveux ; je fais un tour en dedans et je noue les deux mèches en laissant retomber les pointes ; puis je prends les deux mèches de chaque côté et je les réunis sur le sommet. Alors avec le haut des cheveux relevés sur la nuque, je forme une espèce de cimier lisse, tandis que sur les tempes, de molles ondulations cachent presque entièrement l'oreille et vont rejoindre le chignon par une attache lâche.

Cette coiffure est aujourd'hui très répandue, et le soir, à dîner, les maris, en reposant leur vue sur l'épouse coupable mangeant en face d'eux le potage réparateur avec le calme d'une conscience impure, s'écrient :

— Comme vous êtes bien coiffée, ma chère, il n'y a personne à Paris d'aussi bien coiffée que vous.

Ils exagèrent, car ils sont certainement encore bien mieux coiffés que leur femme. Mais tout cela vous explique le succès de M. Chilpéric devenu pour beaucoup d'entre nous non seulement un professeur, mais un conseiller intime, et je dirais presque un ami.

Pour un peu, il reviendrait aux costumes du grand Félix, le coiffeur de l'impératrice Eugénie qui ne venait chez ses clientes que vêtu d'un pourpoint de velours noir et l'épée au côté.

Il est d'ailleurs le trait d'union indiqué entre les gens du monde et les comédiennes qui ne sauraient se passer de ses bons offices, et dès qu'il est dans une loge, la conversation prend tout de suite un tour amical et instructif. On oublie de badiner pour écouter ses aperçus historiques et capillaires, empreints d'une si haute dose de philosophie comparative. La

présence de M. Chilpéric quelque part, c'est déjà de la morale.

Donc dernièrement, je me trouvais par un de ces hasards que me réserve quelquefois la Providence, dans la petite loge de la Bodinière réservée aux artistes femmes. On sait, en effet, que ce théâtre ne possède que deux loges. Une, grande comme un placard, réservée aux artistes appartenant au sexe laid, mais mâle ; l'autre, un peu plus vaste, réservée au sexe faible, mais charmeur. Ce jour-là il était agréablement représenté par l'exquise petite personne que ses amis appellent « Guitte », et qui, avec son talent de fine diseuse, sa voix bien posée, et sa grâce de petit Saxe, est l'âme même de toutes les revues jouées par M. Bodinier de quart d'heure en quart d'heure dans ce petit temple réservé, tout d'abord sous le nom de *Théâtre d'application*, aux joies plus austères, mais plus rasantés du grand art.

Donc Guitte se préparait à interpréter le rôle de la commère dans *Ni r'vue ni connue*, l'amusante œuvre de madame Gi..., pardon ! de M. Zamacoïs, et, bien entendu, M. Chilpéric était là, le fer à trois branches à la main, et travaillant un petit toupet blond de clownesse du plus séduisant effet sur

Guitte, déjà costumée, sa tête souriante émergeant au-dessus d'un peignoir de dentelle blanche.

Dans un autre coin de la loge, il y avait aussi Alice Maleure, faisant sa figure devant une petite table et se préparant à paraître dans le numéro qui devait précéder d'un quart d'heure l'acte de la revue. M. Brunetière, de l'Académie française, devait faire une conférence sur *l'usage de la poudre de riz à travers les âges*, et cette conférence devait être expliquée et soulignée par la présence de mademoiselle Alice Maleure.

Mais j'avais promis de ne pas me retourner et, assis tout auprès de Guitte, je tournais honnêtement le dos à Alice, honnêtement qui m'était d'autant plus facile que je voyais dans la glace tout ce que faisait notre camarade de loge.

Bien entendu, obligé par son travail de rester debout, M. Chilpéric ne pouvait imiter ma discrétion. Il tournait tout autour de la tête de Guitte, et il y avait des moments où il se trouvait ainsi faire face à Alice. Celle-ci en était bien un peu ennuyée et faisait à son amie des signaux de détresse pour expliquer sa gêne d'être ainsi obligée de se maquiller devant un tiers ; mais Guitte, par une pantomime non moins expressive et par un haussement d'épaule accompa-

gnant une petite moue de dédain significatif, répondait que la présence de M. Chilpéric n'avait aucune importance et qu'un coiffeur n'était pas un homme.

Et Chilpéric continuait de friser et de parler doc-
tement, passant de Louis XIV à Fragonard, et de ma-
dame Tallien, avec ses pieds bagués d'or, a la reine
Hortense, émaillant sa thèse de quelques ingénieuses
comparaisons entre Versailles et la Malmaison. Mais,
tout en l'écoutant de toutes mes oreilles, je continuai
dans la glace à suivre le manège d'Alice. Sa figure
était terminée, et il fallait qu'elle se déshabillât com-
plètement. Elle enleva d'abord sa robe, puis un corset
de satin mauve, puis un jupon fanfreluche de même
nuance, avec de jolis mouvements de bras nus qui
faisaient passer les étoffes soyeuses par-dessus la
tête. Cependant, au moment d'enlever sa chemise,
elle eut un mouvement de révolte, et, à nouveau, elle
exprima dans le miroir à Guitte combien la présence
de M. Chilpéric était gênante pour sa pudeur alar-
mée.

— Bah ! mima derechef Guitte ainsi consultée,
un coiffeur, qu'est-ce que ça fait ? Un coiffeur !...

Alors Alice se décida, – d'ailleurs l'heure de la
conférence approchait, et, au moment précis où la
chemise glissant à terre dévoilait les splendeurs d'un

corps marmoréen, j’entendis M. Chilpéric, auquel les signes échangés entre les deux amies n’avaient pas échappé, dire avec un profond détachement :

— Oh, madame n’a pas à se gêner avec moi. Dans une femme, je ne vois jamais que les cheveux.

LA COCARDE



MON DIEU, madame Manchaballe, qu'aviez-vous donc à faire cette figure longue d'une aune dans le palais des doges ? C'est M. Tamagno, qui vous met dans des états pareils ?

— Monsieur Richard, *Othello* pour moi est une pièce qui manque absolument d'intérêt et de modernité. La jalousie, nous ne connaissons pas ça à la maison.

— Alors ?

— Alors, si je suis un peu mélanco, c'est tout simplement parce que le parti conservateur, le grand parti conservateur, auquel m'attachent des liens si puissants, a perdu, dimanche dernier, un siège au conseil municipal.

— Oui, je sais que le candidat républicain a passé dans le huitième arrondissement ; mais en quoi cela peut-il vous affliger le moins du monde ?

— Comment, monsieur Richard, vous me demandez en quoi cela peut m'affliger, moi qui ai vécu dans l'intimité des princes et barons, moi qui ai conservé un souvenir si attendri de l'empereur Na-

poléon III qui m'avait pincé le menton dans *Gisèle* ! J'aurais donné les plus belles curiosités de mon magasin pour faire élire le conservateur ; eh bien, s'il n'est pas élu, c'est la faute de ma fille Judith et de sa sacrée cocarde !

— Vos discours sont nébuleux, ma digne amie. Racontez-moi l'histoire de la sacrée cocarde.

— Eh bien, l'année dernière, Judith, agacée de ne jamais retrouver son coupé à sa sortie des courses, avait écrit à M. Blanc pour avoir une de ces cartes vertes, dites coupe-file, qui permettent aux voitures de stationner près de la tribune. M. Blanc n'avait pas répondu.

— Il faut l'excuser, madame Manchaballe, il est si occupé !

— Je l'excuse. Ma fille ne se décourage pas et s'en va à la préfecture réclamer sa carte de stationnement. Je ne sais pas ce que comprend l'employé — une tourte comme il y en a tant dans l'administration française — mais il répond à ma fille : « Si vous désirez une carte, mademoiselle, vous vous êtes trompée de bureau. Voyez au bureau des mœurs !!! »

— Elle est bien bonne !

— Monsieur Richard, vous avez tort de rire, car Judith ne l'a pas trouvée bonne du tout. Elle a dit à l'employé : « Monsieur, vous êtes tout simplement idiot. » Puis elle est partie très digne, ne voulant pas se commettre une minute de plus avec des gens qui confondent les planches de l'Académie nationale de danse, théâtre subventionné, avec le trottoir. Mais en rentrant, elle a eu une idée.

— Ah ! ah ! voyons l'idée.

— Elle avait remarqué, à la sortie de la messe de onze heures, à Saint-Philippe-du-Roule, qu'il y avait une voiture qui passait devant toutes les autres et qui stationnait où elle voulait, tout simplement parce que le cocher – un gros tout rouge – avait une cocarde tricolore à son chapeau. Informations prises, ce coupé était celui de madame Félix Faure. Tiens ! tiens ! se dit Judith, c'est bien simple ! Je vais coller une cocarde tricolore à mon cocher Baptiste.

— L'idée était en effet d'une simplicité biblique.

— Nous envoyons le chapeau de Baptiste, faubourg Saint-Honoré, chez le chapelier de l'Élysée ; et le couvre-chef revient avec une superbe cocarde tricolore ; moyennant dix francs, coup de fer compris.

— C'était pour rien.

— Les premiers temps, ça a bien marché. Nous passions où nous voulions. Il y avait des gens qui nous saluaient. Moi, je rendais le salut avec grâce. J'ai l'habitude. Je serais née sur les marches d'un trône que je ne serais pas plus gênée que dans mon fauteuil à oreillettes de la rue de Provence. C'est un don. Les sergents de ville, les officiers de paix, les gardes de Paris eux-mêmes, tout le monde s'employait pour nous faire de la place, et le coupé de Judith s'arrêtait juste devant la porte des courses, ce qui embêtait tout le monde ; malheureusement, il y a eu des jalousies ; la petite Chignon III qui était venue en fiacre s'est écriée un jour :

— Ah ça, pourquoi qu'elle passe devant nous, celle-là?... Pourquoi ?

— Mais, a riposté l'officier de paix, c'est la femme du ministre des travaux publics avec sa tille.

— Elle ! C'est la mère Manchaballe de l'Opéra, avec sa progéniture. Je la connais bien, je pense, puisque nous avons la même habilleuse, madame Pi-jéhu.

Je ne sais pas ce qu'a patricoté l'officier de paix, mais, quelques jours après, Judith a été mandée chez le commissaire de police de la rue d'Astorg qui lui a intimé l'ordre d'avoir à supprimer la cocarde trico-

lore au chapeau de Baptiste, la menaçant, en cas de résistance, des foudres administratives.

— Alors, Judith a cédé ?

— Céder, monsieur Richard ! Ah, vous ne nous connaissez pas ! Nous avons une autre force de combativité ! J'ai dit à ma fille : Va-t'en voir le célèbre César Marius, avocat à la cour d'appel, et il te donnera son avis. Alors Judith s'est mise sur son trente et un : robe tunique en serge bleu France ; le corsage échancré s'ouvrant sur un empiècement de grosse guipure ; sur la tête un chapeau genre toque en dentelle de crin noire ornée d'un piquet de deux plumes grises ; tout cela dans la note sobre, comme il faut, cadrant bien, dans le coupé, avec la cocarde tricolore de Baptiste. Et la voilà partie rue Portalis, chez le grand avocat. Elle est entrée dans son cabinet de consultation, et là elle a exposé...

— Qu'est-ce qu'elle a exposé, madame Manchaballe ? Voilà qui est intéressant.

— Elle a exposé son cas, monsieur Richard, pas autre chose... du moins ce jour-là. Maître César Marius, très amusé, a consulté le Code, les ordonnances de police, les décrets de messidor, tout le tremblement, et il lui a dit :

» – Mademoiselle, il existe en effet, à Paris, un usage suivant lequel la cocarde tricolore a été réservée, jusqu'ici, au chef de l'État, aux ministres, aux maréchaux de France et à quelques hauts personnages hiérarchiques. Mais, en l'espèce, ce n'est qu'un usage. La cocarde tricolore, c'est la cocarde nationale, et il n'existe aucune raison valable pour qu'elle ne soit pas arborée par tout Français, de même que la cocarde noire est prise par les Anglais, la cocarde orange par les Espagnols et la cocarde verte par les Russes. Du reste, je vais encore m'informer ; revenez me voir souvent, très souvent ; nous causerons de votre cocarde et, comme je suis très cocardier moi-même, cela me fera toujours plaisir.

– Et Judith est retournée voir souvent maître César Marius.

– Parfaitement, puisque c'était son conseil, n'est-ce pas ? Alors, pendant tout le temps de la consultation, parfois fort longue, le coupé restait devant la porte de l'illustre avocat, ameutant les badauds, persuadés qu'ils allaient apercevoir à un moment donné, M. Hanotaux ou M. Félix Faure, lui-même. Quand ils voyaient sortir Judith, ils ne réclamaient pas, et trouvaient généralement qu'ils ga-

gnaient au change, les petits marmitons trouvant « la môme très gironde ».

— Madame Manchaballe, la voix du peuple est la voix de Dieu.

— Attendez, monsieur Richard! Maître César Marius a eu précisément l'idée de recourir à la voix du peuple, et de briguer le siège de conseiller municipal vacant dans le huitième, par suite de la mort de M. F. Riant. Il comptait sur les voix conservatrices, sur toutes les voix conservatrices; mais savez-vous ce qu'on lui a jeté dans les jambes, à la dernière heure?

— Si on lui a jeté Judith, il n'a pas dû s'ennuyer.

— Vous n'êtes jamais sérieux! la veille du scrutin, on a collé sur tous les murs une affiche sang de bœuf :

PROTESTATION!

Chers concitoyens,

On vous trompe! Maître César Marius qui veut recueillir l'héritage de l'honorable M. Riant et se réclame du parti conservateur, est vendu au gouvernement. Il est de notoriété publique que, pendant le mois

dernier, il n'a cessé de recevoir chez lui des visites ministérielles, et le ministre se gênait si peu qu'il laissait son coupé à cocarde stationner devant la porte du candidat. Qu'on ose nous contredire !

» Franchement, maître César Marius ne pouvait pas crier aux électeurs :

» – Vous savez, ce n'était pas le ministre qui venait me voir ; c'était la petite Manchaballe. Il est trop galant homme pour cela ; alors il y a eu indécision dans le parti conservateur, les voix se sont éparpillées un peu partout, et le candidat républicain a été élu, voilà. J'en ai eu les larmes aux yeux, monsieur Richard. Oh, la politique !...

— À qui le dites-vous, madame Manchaballe !

KIKI ET ZIZI



BONSOIR, MADAME MANCHABALLE. Comment n'étiez-vous pas à votre poste avant-hier ? Judith et Rébecca dansaient cependant dans *Samson*.

— Monsieur Richard, j'étais à la reprise de la *Timbale d'argent*. M. Vasseur m'avait envoyé un fauteuil de seconde galerie.

— Peste ! Vous êtes si bien que ça avec M. Vasseur ? Toutes mes félicitations.

— Ce n'est pas du tout ce que vous croyez... Ça ne lui ferait pas plaisir, ni à moi non plus, du reste. S'il m'a envoyé une place, c'est que Caroline a joué jadis le rôle de Molda à la reprise, même qu'il y a eu toute une histoire pour la manière spéciale dont elle lançait le couplet :

Flic ! flac ! Fallait voir son fouet !
Fallait voir comme elle en jouait !

— Ah ! elle avait une manière spéciale ?...

— Oui, c'est moi qui lui avais conseillé ce jeu de scène. Vous comprenez bien, monsieur Richard, que

ce « fouet » est un symbole, n'est-ce pas ? Alors, il faut que le spectateur comprenne le symbole.

— Bien entendu. Et comment le faisiez-vous comprendre, madame Manchaballe ?

— J'avais conseillé à Caroline de cligner de l'œil, en tirant à moitié la langue, et en tenant son pouce en l'air. Comme ça.

— Eh bien vrai, vous avez une manière à vous d'expliquer les symboles !...

— L'effet a été foudroyant, si foudroyant que le public a voulu réentendre le couplet quatre fois. Et à chaque reprise, Caroline reluquant de l'œil, retirait la langue, avec son pouce toujours raide comme la justice. Or, il y avait aussi dans une loge le ministre des beaux-arts avec son Kichompré, secrétaire général, celui que Caroline appelait Kiki.

— Tiens, je croyais que ce Kiki était lieutenant de chasseurs ?

— Non, vous confondez avec Zizi, Zizi Foucart. Il faut vous dire que Caroline a la manie d'écorder tous les noms de ses amoureux, si bien que votre erreur est toute naturelle. Je m'y perds moi-même. Enfin, à ce moment, Zizi était à Saint-Mihiel ; elle s'était laissé faire un brin de cour par ce Kiki, et autant que

pouvait me le faire prévoir mon flair naturel, il avait des chances.

» Il envoyait des montagnes de bouquets, des volumes de lettres incendiaires, et comme Caroline n'avait pas donné de réponse, il venait parfois me conter ses peines dans mon magasin de la rue de Provence. Alors je tâchais de le remonter un peu, de lui donner de l'espoir :

» – Voyez-vous, lui disais-je, le souvenir du lieutenant Foucart est encore trop présent. Il n'y a guère que deux mois qu'il a quitté l'École de guerre pour rejoindre son régiment, et dame, il faut bien laisser le temps moral à Caroline de l'oublier un peu.

» Alors, pour aguicher le Kichompré, j'entamai l'éloge de Zizi. Quel brave cœur ! quel joli garçon ! quel joli dolman à brandebourgs ! Et Kiki, crispé, s'en allait, enveloppant dans une même haine toute la cavalerie légère. Cependant, il espérait bien que l'absent finirait par avoir tort, et c'est pour cela qu'il applaudissait de si bon cœur dans la loge ministérielle, tandis que son chef gardait un air assez renfrogné.

» Et le lendemain de la reprise, voilà que je rencontre Kiki dans l'escalier du théâtre.

» – Tiens, vous arrivez bien. Caroline est en train de répéter. Je vais lui dire que vous êtes là.

» – Non, non, ne dites rien ! Je ne veux pas la déranger. Je ne suis ici qu'en passant... pour parler au directeur : affaire de service.

» Et, de fait, le voilà qui se précipite vers le cabinet de la direction et qui referme la porte !

Mais j'écoutais, comme bien vous pensez, et des mots m'arrivaient par bribes : « Responsabilité morale. Souci de la pudeur. Que dirait Bérenger ? » Et le directeur de répondre : « Mais du jour où le couplet ne sera plus souligné, il ne portera plus et si la *Timbale d'argent* n'était plus raide, elle tomberait à plat. » Enfin, la porte se rouvre et le directeur apparaît, très sombre, reconduisant Kichompré. À ce moment, Caroline réagrafait sa mante Valois devant la glace du foyer.

» – Tiens, Kiki ! s'écrie-t-elle. Quel bon vent vous amène ?

» – Quel bon vent ! clame le directeur. Apprenez donc, ma chère enfant, que monsieur, par ordre supérieur, est venu m'annoncer qu'il faudrait modifier complètement votre façon de chanter les couplets du « Fouet ». Si vous continuez, on coupera le couplet.

» – Comment, c'est vous qui venez m'enlever mon plus bel effet ?

» – Mais, madame, je n'y suis pour rien, balbutiait le pauvre Kiki, désespéré.

» – Tenez, monsieur, ce que vous avez fait là est indigne.

» – C'est épouvantable ! criait le directeur. »
Moi, je crus devoir appuyer en ajoutant :

» – C'est dégoûtant !

» Et Kichompré s'enfuit en se bouchant les oreilles. Le lendemain, il essaya de venir apporter une justification, mais il ne fut pas reçu ; Caroline ne tirait plus la langue, ne mettait plus le moindre pouce en l'air, et le « fouet » paraissait idiot. Aussi, nous résolûmes de nous venger. Un matin, je me mets sur mon trente et un, je m'en vais là-bas, rue de Grenelle, aux bureaux du ministère, et je fais passer par un huissier ma carte au Kichompré.

» Immédiatement celui-ci arrive, me prend les deux mains et m'entraîne dans son bureau :

» – Ah ! ma bonne madame Manchaballe ; que je suis donc content de vous revoir ! Ainsi vous ne m'avez pas oublié, vous avez gardé un bon souvenir du pauvre Kiki ?

» – Dame, vous méritiez bien ce qui vous est arrivé, et il faut que je sois bien bonne pour...

» – Pour ? Voyons, achevez. Puis-je être utile à quelque chose ? Caroline aurait-elle enfin reconnu mon innocence ?

» – Ma fille est toujours furieuse après vous.

» – Et le lieutenant Foucart ?

» – Aussi oublié que vous êtes détesté, voici la situation. Maintenant, moi, ça me fait trop de peine de savoir les gens tristes, et comme Caroline va vendre son mobilier...

» – Comment, vendre son mobilier ! Aurait-elle des ennuis ?

» – Nullement. Ma fille est un peu toc-toc. Elle aime le changement. Bref, j'ai pensé que cela vous ferait peut-être plaisir de posséder quelque chose à elle, et je suis venu vous prévenir. La vente aura lieu jeudi à la salle Drouot.

» – Oh ! que je vous remercie ! Certes, j'irai rue Drouot, mais je voudrais quelque chose d'intime, de personnel, quelque chose auquel Caroline aurait tenu d'une façon particulière.

» – Eh bien, à votre place, moi, je voudrais à tout prix la timbale.

» – Quelle timbale ? Celle qui était dans la vitrine, entre les deux Chinois.

» – Précisément. Avant d'entrer en scène, elle avait l'habitude de prendre un doigt de porto-pâle pour se mettre en voix. Cette timbale l'a suivie dans tous ses déplacements artistiques.

» – Bravo, s'écria Kichompré radieux, quand même cette timbale devrait monter à des prix fabuleux, je l'aurai. Une timbale dont Caroline s'est servi, qui a reçu le contact de ses chères lèvres, mais c'est une vraie relique ! Et qui sait, lorsqu'elle apprendra que j'ai tenu autant à posséder ce petit rien qui lui a appartenu, peut-être...

» – Qui sait, répondis-je en riant.

» Le jeudi suivant, notre vente eut lieu à la salle 12. Tout Paris était là, et, au premier rang, le Kiki qui n'avait d'yeux que pour la petite timbale sur la table au milieu d'un fouillis d'objets.

» Enfin, le moment décisif arriva. Le commissaire, M. Bloch, prit l'objet, et cria :

» – Une timbale d'argent contrôlé. Dix francs.

» – Onze francs ! dit alors le plus naturellement du monde un officier vêtu de bleu de ciel.

» Ainsi, il y avait un concurrent, quelqu'un qui savait l'histoire de la timbale et qui voulait la posséder, et d'une voix vibrante, il cria :

» – Cinquante francs.

» L'officier regarda Kichompré avec étonnement, mais voyant l'air de défi de son adversaire, il ajouta :

» – Cent francs !

» – Cinq cents francs, dit Kichompré.

» – Six cents !

» – Mille !

» L'officier hésita un moment, puis il haussa les épaules et sortit du cercle qui s'était formé autour des deux enchérisseurs :

» – Ma foi, monsieur, dit-il à Kiki, au moment où il emportait triomphalement son bien, je ne comprends pas trop l'acharnement que vous avez mis à vouloir un objet qui ne pouvait avoir d'intérêt que pour moi... mais cependant je vous remercie de m'avoir empêché de faire une sottise.

» Kichompré ne daigna pas répondre. Que lui importait ! Caroline ne serait-elle pas attendrie lorsqu'elle apprendrait qu'il avait payé cinquante louis un bibelot à elle. En rentrant chez lui, il trouva une lettre de Caro qui lui disait :

« Je tiens à vous dire, monsieur, combien je regrette que vous ayez payé aussi cher une timbale... dont je ne me suis jamais servi. Au reste, c'est un objet historique qui a fait les dernières campagnes d'Afrique.

» MANCHABALLE III. »

» Et quand Kiki examina plus attentivement la timbale, il lut, gravé :

LIEUTENANT FOUCART

12^E CHASSEURS

» ... Mais voici le menuet de *Don Juan* terminé, je remonte à ma loge. Bonsoir, monsieur Richard.

— Sans adieu, madame Manchaballe.

PANTOMIME POUR GRUES



— Toc! toc!

— Je n’y suis pas!

— Bah! j’ai reconnu votre timbre enchanteur et j’entre.

— Madame Manchaballe! Ah! si je m’attendais!... Depuis le temps que vous me lâchez!

— Que voulez-vous, monsieur Richard, je suis une modeste, moi, et à mon âge, je sais que mes visites ne vous intéressent que lorsque j’ai quelque nouvelle à vous apporter sur l’Opéra, ou quelque petit rapport à mes filles; alors, pour le moment, nous chômeons un peu à l’Académie nationale de la danse. Toujours le répertoire wagnérien, ou l’éternel *Faust* et la non moins éternelle *Maladetta*. On répète tout doucement *Attila*, où il y aura seulement un petit divertissement de guerriers Huns!

— Est-ce que vos filles sont du Hun?

— C’est un mot? Non, elles n’en sont pas.

— Alors, ma digne amie, qu’est-ce qui vous amène? Je vous dirai que j’ai beaucoup à travailler et...

— Attendez donc, ô travailleur ! Je n'ai à vous parler de Judith ni de Rébecca, c'est vrai ; mais j'ai un service à vous demander pour Caroline.

— Dans ce cas, je suis tout oreilles. Asseyez-vous et posez votre sac. Qu'est-ce qu'elle devient Caroline ? A-t-elle enfin trouvé un engagement ?

— Non : elle va ouvrir un professorat.

— Professorat de quoi, bonté divine !

— Ne bondissez pas, monsieur Richard. Ça ne vous va pas du tout de bondir.

Caroline va ouvrir un cours de pantomime classique pour grues. Ce sera la grande idée du siècle. Vous comprenez, sur les prospectus on ne dira pas « pour grues » ; on mettra « pour demi-mondaines », « pour les demoiselles piquées de la tarentule du grand art », « pour les jeunes filles d'élite, à âme fière, qui veulent ne devoir leur luxe qu'à leur talent »... enfin quelque chose dans ce genre-là.

— Moi, je laisserai grues : c'est plus clair ; si vous voulez, je mettrai « pour les grandes grues », comme Bobette Langlois et Riquiqui ; mais à propos de quoi cette idée lui est-elle venue ?

— En constatant le nombre de plus en plus considérable d'irrégulières, dont le nom flamboie en lettres majuscules dans les music-halls. Passez de-

vant l'Olympia ou les Folies-Bergère, vous verrez sur l'affiche le nom de mademoiselle Lucienne de Jurançon, trois fois plus grand que celui de la première danseuse Lampassa, ou des artistes de métier comme Famarano. Quand on ne sait ni parler ni chanter, ni danser, ni marcher, ni quoi que ce soit au monde, alors on fait de la pantomime. On se présente à un directeur avec un collier de perles, une myriade de bracelets, une mante de renard bleu et une robe de chez Poncet ; et, du coup, on est engagée comme étoile de première grandeur, avec la première place sur l'affiche, la vedette et quatre-vingt-dix-francs d'appointements mensuels. Et allez donc !

— Fichtre ! Mais alors si on est engagée rien que pour les diamants et le renard bleu, à quoi bon les leçons de pantomime ?

— Ça ne sert à rien avant l'engagement ; mais après, pour se présenter au public, il faut bien apprendre quelques petites choses, sans cela on a des chances d'être attrapée comme cette pauvre Lebia qui, malgré ses puissantes protections et son doux zézaïement, n'a jamais pu arriver à rien.

— Et c'est alors que le rôle de Caroline commence. Mais... elle connaît donc la pantomime, votre aimable fille ?

— Elle, vous voulez rire ! Elle ne sait rien de rien ; c'est-à-dire, entendons-nous, elle connaît quelques beaux gestes ; elle sait qu'en frottant un pouce contre son index au-dessus de la main gauche ouverte, cela signifie toucher de la bonne galette. Ce geste-là, voyez-vous, c'est la base du métier, comme *Goddam* est le fond de la langue anglaise. Elle sait encore que se caresser la joue droite après la joue gauche en envoyant un baiser aux troisièmes galeries, signifie : qu'elle est belle ! Il y a aussi la tête inclinée sur les deux mains jointes pour se coucher : la main droite étendue comme à plat comme un parapluie au-dessous du chignon, pour indiquer la protection, et enfin l'indication de l'anneau pour signifier le mariage.

— Eh bien, mais voilà déjà un joli petit bagage de pantomime, pour une grande grue : Être protégée, se coucher et toucher de l'argent. Avec cela on peut déjà exprimer le nécessaire ; il n'y a guère que l'anneau de mariage, dont je ne vois pas très bien l'utilité...

— Il y a mariage et mariage, monsieur Richard, comme il y a massage et massage. On voit bien que vous ne lisez jamais la quatrième page des journaux conservateurs. Mais Caroline qui est une fille sérieuse a voulu pousser plus loin son éducation pantomimesque.

— Et alors, qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Elle a été trouver Chalès, le grand mime marseillais.

— Vous êtes sûre que ses gestes n'ont pas d'accent ?

— Mais si, précisément, un accent chaud, passionné, avec de l'exubérance, et de la passion et de l'œil. Il a toute la Provence dans le geste, ce gaillard-là. C'est lui qui sait réciter un chapitre de roman *rien que par l'expression faciale*. J'ai assisté à la première leçon qu'il a ainsi donnée à Caroline, et je vous assure que c'est excessivement curieux. Il invita ma fille à s'asseoir dans un fauteuil, bien en face de lui, les yeux dans les yeux, genou contre genou... Je vous vois ricaner, monsieur Richard ; ce n'était pas pour lui faire de l'œil ni du genou, comme vous avez l'air de le croire, mais pour l'avoir « sous l'action directe de ses facultés émotives ». Alors il a dit : « Je vais vous détailler un passage de *Une page d'amour*, de Zola ». M. Chalès se mit soudain à exécuter avec une déconcertante rapidité les plus étranges grimaces qui aient jamais convulsé face humaine.

» Le soleil, le tonnerre, les éclairs, et la pluie sur les omnibus jaunes qui jouent un si grand rôle dans l'œuvre de M. Zola, passaient successivement sur les

traits crispés de l'interprète, dont les paupières flamboyaient, dont la bouche s'ouvrait en gueule, dont le front se plissait en accordéon comme celui de M. Hansen cherchant un saut de chat pour *Attila*. On voyait sur ce visage intelligent toutes les expressions humaines, depuis la colère jusqu'à la luxure, tous les âges, depuis les fossettes jusqu'aux rides, tous les profils, depuis la hure jusqu'au museau. Caroline était émerveillée ; quant à moi, j'avoue qu'il y eut un moment où je perdis un peu le fil du « discours », et j'allai chercher le roman : *Une page d'amour* dans la chambre de Caroline. Je ne tardai pas à retrouver très clairement la page où M. Chalès en était, je regagnai ma place dans mon fauteuil, et la séance continua ainsi que le dirait M. Dupuy.

— Cela devrait rappeler la scène de Quasimodo passant sa tête dans la rosace de Notre-Dame de Paris pour être nommé pape des fous.

— Riez, riez, monsieur Richard ; n'empêche qu'après quelques séances de ce genre, Caroline peut exprimer n'importe quoi, rien que par l'expression faciale. L'autre jour elle a empoigné les contes d'Espagne et d'Italie :

Quelle est belle dans son désordre
Quand elle tombe les seins nus
Qu'on la voit, béante, se tordre,
Dans un baiser de rage et mordre
Et pousser des cris inconnus.

Ah! si vous l'aviez vue béante! j'avais d'abord cru que c'était « la Pocharde » d'Yvette, mais à un rien, un claquement de doigts en castagnette, j'ai tout de suite compris que nous étions à Barcelone, et pas à Montmartre.

— Et alors, madame Manchaballe, Caroline va ouvrir un cours de professorat pour vulgariser toutes ces belles découvertes?

— Parfaitement, et, à ce sujet, je suis venu vous demander un brin de réclame : parmi vos petites amies, vous savez ces jeunes filles d'élite, à âme fière, qui veulent ne devoir leur luxe qu'à leur talent... Si des fois, vous en connaissiez des comme ça...

— Pas beaucoup, mais enfin je chercherai dans l'indicateur des grues de Paris.

— Merci, monsieur Richard! hein Caroline professeur! La voyez-vous, un jour, avec les palmes d'académie, ni plus ni moins que madame Hégлон!

— Tout arrive, madame Manchaballe.

LE SABRE JAPONAIS



DANS LA BOUTIQUE de la rue de Provence.
— Bonjour, madame Manchaballe.
Vous ne savez pas ce qui me fait entrer dans votre magasin de curiosités ?

— Mais le plaisir de me voir, monsieur Richard.

— Sans doute, sans doute, il y a de ça ; mais ce qui m'a surtout tiré l'œil, c'est ce petit sabre japonais que vous avez en montre, avec sa poignée de jade cerclé d'or.

— Il est gentil, n'est-ce pas ? Il était jadis orné de pierres magnifiques, et de superbes diamants étaient enchâssés dans la garde. Vous pourrez les admirer sur les épaules de Judith dans le prochain ballet de Thaïs.

— Ah bah ! Judith a connu un Japonais ?

— Oui, le marquis de Tching – il faut éternuer pour dire ce nom-là ; un homme charmant qui avait été envoyé par l'empereur du Japon au Congrès de Pékin pour la cession du port de Talién-Wan aux Russes. Tout un chichi diplomatique, dont le marquis Tching s'était tiré à son complet déshonneur.

— Pourquoi à son complet déshonneur ?

— Parce qu’au lieu d’assister aux séances rasoir du congrès, il passait ses journées dans les maisons de Thé avec les Geishas, si bien que M. Pavloff, l’envoyé russe, a obtenu tout ce qu’il voulait. Alors le Taïcoun n’a pas été content, et pour savoir si, comme diplomate, le marquis Tching avait réellement quelque chose dans le ventre, il lui a envoyé l’ordre de se l’ouvrir.

— Doux pays ! Mais comment savez-vous tous ces secrets diplomatiques ? Est-ce le baron de Saint-Amand ?...

— Non, il ne vient presque plus au foyer et ne pense qu’au beau succès littéraire de son dernier volume : *La Cour du second Empire* ; c’est le marquis Tching lui-même qui s’en est ouvert à ma fille Judith.

— Il ne s’est donc pas ouvert le ventre ?

— Non, au contraire. Ce sabre a été le plus beau jour de sa vie.

— Qu’entendez-vous par ces paroles, madame Manchaballe ?

— Voici : l’empereur du Japon est un souverain grincheux, mais très délicat. Pour atténuer un peu l’effet de l’ordre désagréable qu’il avait envoyé au marquis Tching, il avait joint à l’invitation un de ses

propres sabres, la merveille que vous voyez suspendue là, dans ma vitrine, à côté du petit saxe. Le diplomate ; reçut sans sourciller cette arme magnifique, et la contempla longuement... S'il avait eu du cœur au ventre, il n'avait pas à hésiter, il savait ce qui lui restait à faire.

— Et que fit-il ?

— Après avoir mûrement réfléchi, il se rendit sur le port, monta à bord d'un paquebot qui partait pour Le Havre, et arriva à Paris, avec l'idée bien arrêtée de bazarder le cadeau du Taïcoun. Un beau jour, il entra chez moi et me proposa de lui acheter son sabre quatre-vingt mille francs.

Fit-il pas mieux que de se pendre ?

ou même de se taillader l'abdomen ?

— Ce diplomate était tout à fait nouveau jeu. Mais je ne pense pas, ma digne madame Manchaballe, que vous aviez payé le sabre quatre-vingt mille francs ?

— Il les valait, rien qu'à cause des diamants ; mais heureusement il y avait dans ma boutique Judith, qui revenait d'une répétition de *Thaïs*.

— À voir le hasard de certaines rencontres, on croirait presque qu'il y a une Providence.

— Ah! comme c'est profond, ce que vous dites là, monsieur Richard! Donc, mon aînée était là, me racontant les péripéties des répétitions, et les histoires désopilantes de M. Massenet, et les exigences de M. Hansen qui veut, pendant toute la pièce, qui dure trois minutes, que les dix sujets restent couchés sur le ventre. Vous comprenez, elles manquent d'entraînement, les pauvres petites! Si c'était sur le dos; mais sur le ventre!

» Après, on a parlé du ventre majestueux de madame Subra, et du petit ventre en pointe de madame Mauri, qui a grandi parce qu'il était espagnol, et qui désormais se consacre au professorat. Un ventre de perfectionnement. Bien entendu, toutes ces histoires intéressaient beaucoup mon Japonais. Cela lui rappelait la mère patrie.

— Il devait être tout oreilles.

— Exactement comme mademoiselle Labatout, qui, renonçant pour une fois à copier Cléo de Mérode, montre maintenant les siennes, ce qui lui va beaucoup mieux.

Oh ! séduisante Labatout,
Renonce à singer la merveille ;
Et si tu caches, là-bas, tout,
Montre-nous ici tes oreilles.

Ces vers sont de M. Legouvé. Il les a improvisés l'autre soir au foyer.

— Très jolis ; mais je crois, madame Manchaballe, que vous vous éloignez un peu du sujet. Revenons au marquis Tching.

— J'y reviens. Il était là, assis où vous êtes ; très curieux, avec ses yeux fendus en amande, son teint beige et sa petite calotte noire surmontée d'un bouton de cristal, comme un sucrier Louis XV. Et, à tous les potins de Judith, il riait, il riait, car, en sa qualité de diplomate, il comprend le français et le parle bien mieux que Sa Majesté Léopold, ce qui n'est pas peu dire. Donc il s'amusait ferme et dévorait ma fille de tous ses yeux, faisant sans doute quelque comparaison lointaine avec les Geishas de là-bas, ces Geishas qui lui avaient coûté sa situation et valu le sabre de Taïcoun. Et il l'avait là, en travers, étalé sur ses jambes, ce sabre magnifique, à quelques centimètres de ce bedon qu'il aurait dû perforer, et aux rayons du soleil qui pénétraient dans ma vitrine, les rubis, les diamants et les saphirs étincelaient sur la poignée

de jade cerclée d'or. Tant et tant que Judith finit par être fascinée, prend l'arme et examine les pierreries en connaisseuse.

» – Combien désirez-vous de votre sabre ? demanda-t-elle au Japonais.

» – Quatre-vingt mille francs, répond ce dernier.

» – Eh bien, mon cher marquis, venez ce soir dans ma loge, nous causerons de ce marché, et j'espère que nous arriverons à nous entendre.

– Et... ils se sont entendus ?

– Je le suppose, monsieur Richard, puisque maintenant les pierreries sont sur les épaules de Judith, et que le sabre est accroché dans mon magasin.

– Ce sabre avait pourtant une destinée : celle d'ouvrir les ventres.

– Et il a ouvert les cœurs, c'est plus poétique. Ah ! monsieur Richard, quelle différence entre vous et M. Legouvé.

– Enfin, maintenant, Judith est la maîtresse du Japonais ?

– La question ne sera pas posée.

– Diable ! aurais-je été indiscret, ma bonne madame Manchaballe ? Pardonnez-moi, vous savez que je suis le tombeau des secrets.

— Vous seriez plutôt le tombereau des secrets ; mais si je ne vous répons pas affirmativement, c'est pour une raison que m'expliquait un soir M. Victorien Sardou. Ma fille Judith, voyez-vous, c'est comme une idée de pièce. Bien malin qui peut savoir à qui elle appartient. Allons, décidément, achetez-vous mon petit sabre ?

— Je n'ai nullement l'intention de m'ouvrir le ventre.

— Oh ! pourvu que vous ouvriez votre portemonnaie !... en Occident, c'est tout ce que nous demandons.

— Eh bien, je vais réfléchir, et vous dirai cela ce soir à la répétition au piano de *Thaïs*.

— À ce soir, monsieur Richard.

(Elle chante abominablement faux) :

Voici le sabre, le sabre, le sabre
Voici le sabre, le sabre japonais...

Je m'enfuis sous une pluie battante.

EN DEUX FOIS !



DANS LA VIE ASSEZ DÉŒUVRÉE que l'on mène à Chic-sur-Mer, il y a un bon moment, c'est celui du bain. Non pas que ces grappes de créatures, suspendues à la corde, présentent, en général, un spectacle bien attrayant ; mais la représentation a un clou, une étoile de première grandeur, en la personne de Liane Darling, la séduisante artiste du Gymnase.

Aussi, toute la colonie mâle et valide de la « Reine de plages » était là dès onze heures, à son poste, faisant la haie, avec des effets de culottes courtes, de bas écossais, de complets de serge blanche, de casquettes à emblèmes symboliques et de panamas catapultueux. Et dans les étuis suspendus en sautoir, il y avait toutes sortes d'objets menaçants, appareils de photographie, lorgnettes marines et lunettes de précision, armes destinées à être braquées, au bon moment, sur la belle Liane.

Ah ! quel petit toc-toc nous ressentions au cœur lorsque le cri courait, de bouche en bouche : « La voilà ! La voilà ! » Alors on essayait les verres des lor-

gnettes ; on préparait le déclic des instantanés. Il y avait un jeune normalien qui s'exclamait, tout ému :

Incessu patuit Dea !...

La porte de sa cabine s'entr'ouvrait et, accompagnée de sa femme de chambre qui suivait à distance respectueuse, elle apparaissait, elle, la déesse. Sa tête grave, au profil classique, au menton plein, émergeait au-dessus du peignoir drapé avec des plis majestueux, cambrant sur les reins, et dessinant la croupe la plus andalouse que pût rêver le maréchal Martinès-Campos lui-même. Une marmotte de soie écarlate, était posée, à la Bordelaise, sur les cheveux épais, à tresses lourdes, d'un beau noir d'ivoire, tandis que deux cornes, une grande et une petite, menaçaient drôlement le ciel. Sous le peignoir assez court, apparaissait la jambe impeccable, fine, nerveuse, avec le mollet haut, d'une blancheur nacrée éblouissante ; et les pieds nus, se détachant sur le sable d'or, avec les doigts chargés de bagues, éveillaient le souvenir de madame Tallien, de Notre-Dame de Thermidor, alors que la joie de vivre permettait d'être si impudiquement belle !

Mais ceci n'était rien encore. Elle avançait d'un pas lent et élastique, indifférente au culte dont elle était l'objet, avec une petite moue qui donnait à sa bouche, naturellement dédaigneuse, le pli des statues antiques ; puis arrivée à quelques mètres de l'endroit où les lames venaient déferler avec une poussière d'argent, elle enlevait son peignoir d'un beau geste noble, l'envoyait à la volée dans les bras de sa camériste, et alors, le torse surgissait divin, dans le maillot noir, bien ajusté, avec le cou rond et satiné émergeant du décolletage en carré, avec des petites mèches brunes en révolte sur la nuque.

Ce n'était qu'un éclair. Les deux poings appuyés sur la hanche charnue, Liane regardait un moment la mer avec de grands yeux verts dans lesquels il y avait le reflet des vagues, puis elle s'élançait, légère comme une nymphe, et, plock ! elle disparaissait dans l'onde amère. Et alors, pendant dix minutes, c'étaient des plongeurs, des brassées décrites dans un mouvement harmonieux, des bercements sur les flots, les bras croisés derrière la tête, comme si elle eût été balancée dans un hamac par quelque main invisible.

Et, il y avait une véritable émeute pour la voir sortir de l'eau, plus belle encore sous le ruisselle-

ment, relevant ses mèches éparses comme Vénus Astarté fille de l'onde amère.

Qui fécondait le monde en tordant ses cheveux.

Puis, tout disparaissait sous le peignoir. Et tandis que, secoués par cette merveilleuse apparition, nous poussions des exclamations enthousiastes et des grognements d'aise, comme l'animal roi, le cher ange célébré par Monselet, Jacques nous dit tranquillement :

— Ceci n'est rien, messieurs. Moi, je connais une Liane Darling, complètement nue, vous m'entendez, sans le moindre voile.

Et comme il y avait un moment de stupeur, à cette déclaration qui, vraiment, violait trop brutalement le secret professionnel et semblait peu conforme à la discrétion toujours professée par le parfait gentleman qu'est notre ami, celui-ci s'empressa d'ajouter :

— Oh ! rassurez-vous, messieurs. Ceci n'implique aucun succès donjuanesque, aucune prise de possession victorieuse. Je n'ai jamais été, une seconde, l'amant de Liane Darling, et celle-ci ne m'a jamais accordé la moindre privauté. Et cependant je

lai vue, comme je vous le disais, absolument nue... seulement, je l'ai vue... en deux fois.

— En deux fois! Que voulez-vous dire? Expliquez-vous. En deux fois!

On se rapprocha tumultueusement autour du pliant sur lequel trônait Jacques, et notre ami, satisfait de reflet produit, commença en souriant :

— Eh bien, voici : la première fois, ç'a été au théâtre du Gymnase. C'était dans les derniers jours de direction du pauvre Koning, et celui-ci avait monté un petit lever de rideau de moi, sans aucune prétention, qui s'appelait : *Lignerolle malade*. Liane Darling y avait été tout à fait charmante de grâce, et avait remporté un gros succès dans une chanson assez leste, intitulée : « C'est trop fort! » Le dernier couplet surtout avait été nuancé par elle d'une manière exquise :

... Mais c'est affaire d'habitude :
Devenue aujourd'hui moins prude,
Je ne dis plus, craignant mon sort :
C'est trop fort.
Quand il m'embrasse avec ivresse,
Je lui dis : Ami, rien ne presse,
Retardons l'arrivée au port :
Pas trop fort!

» Le rideau tombé, je franchis la porte de communication, entre la scène et la salle, et je monte quatre à quatre l'escalier qui conduisait à la loge de Liane. Je frappai et j'entrai, un peu en bombe, je l'avoue, tant était vif mon désir de remercier rapidement mon interprète. Liane était en train de changer de chemise, avec seulement un jupon retenu aux hanches. Les deux bras en l'air tenaient encore le fin tissu de batiste, comme un blanc étendard auquel tout le monde aurait voulu se rallier, tandis que le torse, éclairé par la lumière électrique, restait complètement nu jusqu'au nombril, avec la poitrine, cambrée en parade, les seins gonflés et durs que le mouvement vertical des bras faisait pointer insolemment en l'air. Liane Darling poussa un cri, jeta vivement sur ses épaules un peignoir suspendu à la muraille, me gronda prodigieusement ; mais je n'en avais pas moins vu tout le haut, ou si vous préférez, toute la première partie de son corps divin.

— Et la seconde partie ? dit-on à la ronde, très intéressé. Comment avez-vous pu voir la seconde partie ? Voilà qui est intéressant !

— C'est une histoire qui remonte à deux ans. Liane devait jouer une revue chez la comtesse de Palangridaine ; puis, au dernier moment, à minuit, prise

de je ne sais quel caprice, elle avait fait dire à la comtesse qu'elle ne pouvait venir. Il y avait trois cents invités qui attendaient dans la salle des fêtes. Madame de Palangridaine était anéantie devant cette catastrophe. Il me vint une idée. En somme, Liane m'avait quelques petites obligations littéraires. Je pouvais lui être utile plus tard pour sa carrière dramatique. Je saute dans une voiture du cercle, j'arrive chez elle à minuit et quart, j'enfonce toutes les portes, je force toutes les consignes, et j'arrive jusqu'à la chambre où un bel Italien aux moustaches soyeuses, se préparait à prendre sa place, côte à côte avec Liane, déjà couchée.

» Je me campe devant le lit, et je fais au couple, ahuri par mon éloquence, un discours véhément, où je défends les grands principes de l'art, la foi jurée, les engagements pris ; je fais voir le scandale, le mauvais effet pour l'avenir mondain, et patati, et patata. Bref, j'en dis tant et tant que Liane, électrisée, s'écrie :

» – C'est bien. Je vous suis !

» Et d'un coup de pied, elle envoie la couverture au diable, tandis que la jambe émergeait d'un fouillis de dentelles, me laissant apercevoir, comment dirais-je... ce que Fragonard aurait appelé « les joies de

l'escarpolette ». Cette fois, j'avais bien vu la seconde partie de Liane Darling. Je la connaissais en entier, mais en deux fois. En deux fois, mais en entier. Moins d'une demi-heure après, elle jouait la revue chez madame de Palangridaine ; et moi, le lendemain matin, je recevais les témoins du bel Italien, qui voulut absolument se battre au sabre.

» C'est égal, je ne regrette rien ; car vous voyez, messieurs, que je n'ai pas besoin de vos lorgnettes pour être plus documenté que vous... en deux fois !

AVANT LA REVUE



DE GIVRY, membre du comité de littérature du cercle ; littérateur à ses moments perdus.

BALLEROY, membre du comité de musique du cercle ; musicien à ses moments encore plus perdus.

MADAME MANCHABALLE (et cela seul nous dispense d'en dire plus long).

CAROLINE MANCHABALLE (et cela seul nous redispense d'en redire plus long).

MADAME MANCHABALLE. – Ah ! c'est vous, messieurs : ma fille vous attendait avec une impatience ! Nous avons défendu notre porte pour pouvoir tranquillement répéter.

GIVRY. – Vous êtes un ange, madame Manchaballe. Sans vous, nous aurions été dérangés tout le temps.

MADAME MANCHABALLE. – Que voulez-vous ? Je ne sais pas ce qu'ils ont tous pour Caroline, mais dans sa loge c'est un défilé perpétuel : au point que, hier au soir, je ne savais plus où m'asseoir.

BALLEROY. – Ah ! c'est un vrai succès. Mais vous êtes toujours là, fidèle au poste.

MADAME MANCHABALLE. – Je connais ma fille ; elle ne sait rien refuser. On ne lui a pas assez appris à dire non, quand elle était petite. Alors, je veille, et j'ai l'œil.

GIVRY. – Vous avez raison. À propos, vous savez que la scène de la princesse de Michay est terminée, paroles et musique. Balleroy a retrouvé un vieil air tzigane ravissant.

MADAME MANCHABALLE. – À la bonne heure, je vois que vous êtes deux amis sérieux, venus pour travailler et rien que pour travailler. Mais dites-moi, qu'est-ce que c'est que ce panier qu'un domestique a apporté ?

BALLEROY. – Oh rien, madame Manchaballe, un petit lunch insignifiant : quelques sandwiches au caviar, et un peu de vin de Champagne extra-dry pour réparer nos forces, tout en répétant. Vous l'aimez bien le vin de Champagne, madame Manchaballe ?

MADAME MANCHABALLE, *avec élan*. – L'extra-dry, je l'adore !

GIVRY. – Comme ça se trouve ! (*Bas, à Balleroy*). Dis donc, elle ne va pas s'incruster ici, la vieille ?

BALLEROY. – Rassure-toi! (*Haut*). Mais faites donc venir Caroline. Nous perdons un temps précieux.

MADAME MANCHABALLE. – Elle est toujours très longue à s'habiller, mais, en revanche, elle se déshabille vite. Je vais vous la chercher (*Exit madame Manchaballe*).

GIVRY. – Ah! mon ami, si Caroline consent à chanter le dernier couplet, le couplet sur la chemise!... Quel effet! C'est bien convenu. Tu te mets là au piano et tu ne t'occupes de rien.

BALLEROY. – J'ai un joli rôle. J'aurai l'air de remplacer le porte-bougie du piano. Enfin, je puis bien faire cela pour un vieux camarade... Attention, voici Caroline.

CAROLINE, *robe d'intérieur en faille rose à reflets nacrés. Empiècement et manches en velours vert tige brodé de paillettes d'acier. Haut volant de mousseline de soie rose brodée, posé sur les épaules et formant coquille*. – Bonjour, Givry; bonjour, mon petit Babal. Vous voyez, je vous reçois en camarades, sans même être habillée ni coiffée; mais maman m'a dit que vous étiez là, et je n'ai pas voulu vous faire poser.

GIVRY. – Vous êtes cent fois mieux ainsi, avec vos cheveux simplement relevés par une épingle ; et sous le peignoir, on devine les lignes admirables de ce corps si jeune, si onduleux.

BALLEROY, *paternel*. – Mes enfants, vous êtes gentils tout plein, mais vous pourriez bien attendre, pour commencer vos bêtises, que je sois au piano (*Il va s'asseoir sur le tabouret*).

CAROLINE. – Voyons, soyons sérieux. Le couplet est fini. Quel est le titre ?

GIVRY. – Le cri national des Hongrois : *Eljen !* Ah dame ! je vous avoue que c'est un peu raide.

CAROLINE. – Je ne voudrais pas cependant qu'on m'accusât, à votre cercle, de débiter des ordures.

GIVRY. – Mais puisque je vous dis que nos camarades n'aiment que ça ! Et puis, réfléchissez que Milly-Mayer exécutera la danse du ventre en chantant « Mon petit Grenier ». Si après cela, vous venez dire une romance sentimentale, cela paraîtra mouche.

CAROLINE. – Ah ! Milly-Mayer a aussi des couplets ! Enfin, chantez-moi toujours la chanson. Je verrai.

GIVRY. – Allons, Balleroy, vas-y, mon doux ami.
Il chante dans le genre de Nebbia.

BALLEROY. – Tu exagères. (*Toussant*). Hum!
Hum! Le premier couplet est très anodin. Il s’agit
d’une petite Hongroise qui s’est oubliée dans les bras
de son prince et celle-ci de s’écrier :

Eljen! Eljen!
C’est le cri de la Hongrie!

C’est un couplet qui donne envie de bisser.

CAROLINE. – Allons, Givry, faites-moi répéter.

GIVRY. – Approchez-vous et regardez-moi bien
en face que je vois les jeux de la physionomie.

BALLEROY, *se retournant*. – Veinard!

GIVRY. – Veux-tu bien rester à ton piano! Tu es
assommant!

BALLEROY, *résigné*. – Allons, deux mesures pour
rien. Pi, pan pan, pi, pan pan. Commencez.

GIVRY. – Faites une petite moue enfantine,
comme un bébé qui s’est oublié! Tenez, comme ça.

CAROLINE, *riant*. – Ah! que vous êtes drôle, avec
votre mine enfantine! (*Ils reprennent tous les trois en
chœur*).

Eljen! Eljen!
C'est le cri de la Hongrie.

MADAME MANCHABALLE. – Ah! ça marche. Je venais voir si l'on ne goûtait pas encore.

BALLEROY. – On pourrait commencer.

GIVRY, *bas*. – Le diable t'emporte! La maman va s'installer! (*Haut*). Mais, ma bonne madame, c'est beaucoup trop tôt. Nous ne sommes encore qu'au premier couplet.

CAROLINE. – Mais oui, maman, ne nous bassine pas avant l'heure. On t'appellera, sois tranquille.

MADAME MANCHABALLE. – C'est bon, je m'en vais, mais vous savez... j'ai l'œil. (*Exit*).

BALLEROY. – Moi, j'aurais autant aimé goûter. Enfin, attaquons le deuxième couplet. Il s'agit de la nuit de noces de la princesse.

Ah! vraiment cette chemise
Est d'une finesse exquise,
Venez donc sur ce sofa.
Eljen! Eljen!...

GIVRY – Oui, nuancez bien. Élevez vos petits doigts en l'air, de façon à faire comprendre combien

la chemise est fine, diaphane. Sapristi, quelle jolie main vous avez, des doigts fuselés !

BALLEROY. – Marchez donc.

Ah ! vraiment, cette chemise...

CAROLINE. – N'est-ce pas que j'ai la main aristocratique ?

GIVRY, avec élan. – Une main de duchesse. Et, avec cela, la paume est charnue, grassouillette, ce qui prouve... *(Il lui couvre la main de baisers).*

CAROLINE, *riant*. – Qu'est-ce que ça prouve ? *(Ils se mettent à chuchoter et Balleroy, qui a déjà chanté le couplet deux fois tout seul et qui s'ennuie, entame à coups de poings la marche de Rakotzy).*

MADAME MANCHABALLE, *entrant*. – Tiens ! Il y a donc une marche dans votre chanson ?

GIVRY. – Oui, c'est pour la ritournelle, *(bas)*. Tu avais bien besoin de jouer une marche !

MADAME MANCHABALLE, *soupçonneuse*. – Comme tu es rouge, Caroline.

CAROLINE – Dame, maman, quand on répète, ça met le sang à la tête. J'ai une soif !

MADAME MANCHABALLE. – Eh bien, ce serait alors le moment de goûter !

GIVRY. – Sapristi ! mais nous ne sommes encore qu’au second couplet, et le temps presse.

MADAME MANCHABALLE. – eh bien, nous travaillerons en mangeant, et je vous donnerai mon avis maternel (*On remplit les verres et l’on entame les sandwiches*).

CAROLINE. – À ta santé, ma mère !

GIVRY. – Et aux succès de Caroline !

MADAME MANCHABALLE. – Merci. Il est exquis votre exdra-dry.

GIVRY, *bas*, à *Balleroy*. – De grâce, débarrasse-moi de la vieille. Ça marchait si bien.

BALLEROY, *bas*. – Maintenant qu’elle est installée, c’est impossible, mais je puis l’occuper (*Haut*). Al-lons, mademoiselle, reprenons le second couplet.

Ah ! vraiment, cette chemise...

Venez donc sur ce sofa,

Eljen ! Eljen !

Eh bien, Ôtez-la !

CAROLINE.— C’est raide, n’est-ce pas, maman ?

MADAME MANCHABALLE. – Bah, tu sais, en fait d'art, moi, je professe une grande tolérance.

GIVRY. – Voulez-vous donc avoir moins de succès que Milly-Mayer avec son « Petit Grenier » ? Et puis, dans votre bouche, le couplet s'idéalise.

MADAME MANCHABALLE. – Ça, c'est vrai, le charme de la famille qui opère, nous avons des bouches !

GIVRY, *bas*. – Mais, sacrebleu, occupe donc la mère !

BALLEROY, *bas*. – Mais, sacrebleu, ça m'assomme ! (*Haut*). Vous ne buvez pas, madame Manchaballe ? À vos amours ! car vous avez dû en avoir de ces succès !

MADAME MANCHABALLE. – Ah ! si vous m'aviez connue au moment de la guerre de 70.

BALLEROY, *avec effort*. – Mais même encore maintenant...

MADAME MANCHABALLE. – Flatteur ! Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites.

CAROLINE, *bas*. – Je vous assure, quand je chante devant le public, je lancerais n'importe quoi ; ça m'est égal ; mais là, tout près, avec vous qui me regardez si drôlement. Il me semble qu'il y a certaines

phrases qu'on ne peut bien dire qu'à un homme... devant lequel on n'ait plus à rougir.

GIVRY. – Et alors ?

CAROLINE. – Alors, si je chantais votre couplet de la princesse, il me semblerait que je prends avec vous un engagement... que je ne veux certainement pas prendre.

GIVRY. – Soit. Tout l'effet sera pour Milly-Mayer, tandis que si vous vouliez, tout le succès serait pour vous. Croyez-moi, répétons ce couplet longuement, creusons la situation (*Le chuchotement continue*).

MADAME MANCHABALLE, *l'œil vague et le sourire attendri*. – Oui, il s'appelait Gustave. Il s'était engagé dans les mobiles. C'était un homme superbe !...

BALLEROY, *à part*. – Cette vieille a un passé déplorable et ennuyeux. (*Haut*). Ah ! il s'appelait Gustave. Joli nom. Encore un doigt de vin de Champagne ?

MADAME MANCHABALLE. – Volontiers... C'est drôle, plus je vous regarde, et plus je trouve que vous avez un faux air de Gustave. J'ai toujours l'âme si jeune ! le cœur si tendre !

BALLEROY, *inquiet*. – Je vous crois, madame Manchaballe.

MADAME MANCHABALLE. – Appelez-moi Eudoxie, tout simplement (*Elle lui prend la main*).

BALLEROY, *terrifié*. – Givry ! Givry ! Et ce couplet, miséricorde !

MADAME MANCHABALLE. – Mais oui, Caroline, chante-le donc, ton couplet. Dieu, que j'ai la tête lourde.

CAROLINE. – Le couplet si raide ? Vous le voulez, maman ?

MADAME MANCHABALLE. – Mais oui, aïe donc, ma fille, c'est le plus drôle (*Elle éclate de rire*).

CAROLINE. – Eh bien, soit :

Venez donc sur ce sofa

Eljen ! Eljen !

Eh bien, ôtez-la.

(Elle saute au cou de Givry qui l'entraîne dans la pièce voisine. Balleroy reprend la marche de Rakotzy, et madame Manchaballe s'endort. – Tableau).

UNE MÈRE, S. V. P.



J'ÉTAIS À *Faust*, admirant derrière un portant, pour la cinq-centième fois peut-être – ce qui est énorme – les :

Reines de beauté,
De l'antiquité,

évoluant dans le ballet de Gounod; Cléopâtre et Laïs se trémoussaient agréablement, tandis qu'assis à la table du banquet, Faust-Vaguet causait placements et mines d'or avec Méphistophélès-Delmas, lorsque madame Manchaballe me tapa sur l'épaule avec cette familiarité tendre que j'ai eu la faiblesse de tolérer – une familiarité de tolérance – et me dit :

— Vous ne savez pas, monsieur Richard, vous ne savez pas la grosse nouvelle ?

— Ça dépend, madame Manchaballe. Je sais peut-être.

— Eh bien, je vais débiter à l'Opéra.

Ah! pour le coup, je ne m'attendais pas à celle-là, et je fus obligé de me rattraper au bras de M. Colleuille qui passait, pour ne pas tomber, tant ma sur-

prise fut forte. M. Colleuille se dégagea vivement et disparut, avec un pâle sourire, dans la direction de la régie ; mais madame Manchaballe continua :

— Parfaitement. Je vais remplir le rôle d'une des mères dans le nouveau ballet de MM. Aderer et Wormser : l'*Étoile*. Comme c'est madame Mauri qui personnifie l'*Étoile*, vous comprenez qu'il faut une mère déjà assez mûre.

— Mais, pardonnez cette exclamation, ma digne amie, comment diable en est-on arrivé à songer à vous ? Je ne sache pas que la vente des objets d'art soit une préparation suffisante à la pantomime !

— Évidemment, aussi j'exagérerais si je vous disais que M. Hansen a songé à moi du premier coup. À propos, il va jouer aussi, M. Hansen. Il personnifiera Vestris le *Diou de la danse* ; nous ferons nos débuts ensemble, ce sera charmant.

— Madame Manchaballe, pour vous orner l'esprit et le cœur, laissez-moi vous rappeler les vers de Dorat :

Lorsque le grand Dupré, d'une marche hautaine,
Orné de son panache, avançait sur la scène,
On croyait voir un Dieu demander des autels
Et venir se mêler aux danses des mortels.

Dans tous ses déploiements sa danse simple et pure.
N'était qu'un doux accord des dons de la nature.
Vestris, par le brillant, le fini de ses pas,
Nous rappelle son maître et ne l'éclipse pas.

— Oh, je n'ai pas la prétention de vouloir éclipser M. Hansen, je jouerai tout simplement mon rôle de mère, en songeant à Judith, Rébecca et Caroline.

— Alors c'est votre dévouement maternel qui vous a fait choisir ? La vertu récompensée ?...

— Monsieur Richard, il y a une chose vraiment malheureuse : c'est qu'on ne peut pas causer sérieusement avec vous. Je n'ai jamais prétendu insinuer que ma vertu m'avait fait désigner – ne riez donc pas comme ça – et la meilleure preuve, c'est qu'on avait d'abord songé à mesdames Torri et Invernizzi, Laïs et Cléopâtre, que vous voyez là-bas en train d'offrir toutes les voluptés et des bijoux en toc à M. Vaguet.

— Torri et Invernizzi, les deux exquises ballerines, la joie des lorgnettes, Torri, avec ses grâces orientales ; Invernizzi, avec son sourire enchanteur, mère de madame Rosita Mauri. Voyons, vous voulez me faire poser, ma vénérable amie.

— Je ne prétends pas que c'était très vraisemblable, aussi M. Hansen avait-il été assez embarrassé pour faire passer la pilule. Il avait envoyé un bulletin

de répétition à Torri, puis il était venu dans sa loge, et d'un air engageant, il lui avait dit :

» – Nous vous avons mis du ballet d'Aderer.

» – Ah! Et qu'est-ce que zé zoue ?

» – Un très joli rôle, important, très important... pour un joli rôle, c'est certainement un joli rôle... et vous qui êtes intelligente, qui comprenez si bien les nuances les plus imperceptibles...

» – Moussu Hansen, vous êtes ouun peu confous, et la bocca n'est pas claire.

» – Eh bien... il s'agit de jouer le rôle de la mère de l'Étoile.

» Et madame Torri de bondir :

» – Zamais, moussu Hansen, vous entendez. Zamais! Ze souis soujet-mime, mais ze ne souis pas engagée pour être la mère de madame Mauri.

» – Laissez-moi vous expliquer le sujet de la pièce. Madame Mauri sera en jupe courte, elle mangera des huîtres, elle aura à peine quinze ans.

» – Ce sera du zoli! Mais, quand même, ze ne tiens pas à avoir en scène oune figlia de quinze ans. Zoutte! Zoutte! Zoutte!

» Monsieur Hansen qui, en sa qualité de Belge, n'est pas tenu de comprendre l'italien, ne chercha pas à approfondir le sens irrespectueux de ces trois

exclamations successives, et, plutôt ennuyé, se rendit dans la loge de Pepa Invernizzi.

» – Vous savez, commença-t-il de nouveau, nous vous avons mis du ballet d’Aderer ?

» – Tiens ! Et qu’est-ce que zezoue ?

» – Un très joli rôle, important... très important. Vous qui exprimez si bien avec votre physionomie spirituelle les situations les plus gaies, comme les plus poignantes, ah ! je puis bien le dire, dans le courant de ma longue carrière, en Russie, en Italie, en Amérique, en Chine, je n’ai jamais vu de mime comme vous.

» – Merci, vous êtes bien aimable dites ou n’poco, dé quoi il s’agit ?

» – Mon Dieu... d’être la jeune mère d’une fillette de quatorze à quinze ans... interprétée par madame Mauri.

» – Par exemple, s’écria madame Invernizzi. Moi, oune duègne ! Zaimerais mieu ne zamais danser dé ma vie. Relisez mon engagement ! Premier soujet mime. Oune duègne ! Moi, oune duègne ! Corpo di Baccho !!!

» Pour le coup : M. Hansen s’enfuit, et, comme M. Gailhard est absent, il alla en référer à M. Bertrand.

» – Voyons, dit M. Bertrand, toujours conciliant, il faut une mère, une mère intelligente ; mais il n'est pas absolument nécessaire que ce soit une danseuse de notre corps de ballet.

» – Assurément non, dit M. Hansen, pourvu qu'elle mime bien.

» Alors, M. Bertrand fouillant dans ses souvenirs, évoqua les noms de ses anciennes duègnes du théâtre des Variétés : Aline Duval, Alphonsine, Boisgontier, celle qu'on nommait Bois-Bois, une bonne fille, elle doit être morte aujourd'hui ; madame Mauriel, elle est prise aux Menus-Plaisirs ; Berthe Legrand, elle joue dans le Carillon ; ah, les Variétés, c'était le bon temps. Brasseur, en travesti, serait une duègne délicieuse, et il a certainement un vague air de famille avec madame Mauri ; mais voilà, lui aussi n'est pas libre, sans cela, il aurait très bien joué ce rôle de mère Manchaballe.

» Et c'est alors, que se frappant le front, il s'écria :

» – Au fait, pourquoi pas ? Le rôle écrit par Aderer est tout à fait celui d'une mère Manchaballe. Pourquoi ne pas le faire jouer par madame Manchaballe en personne ?

» M. Hansen était tout ahuri :

» – Madame Manchaballe ! Monsieur le directeur, vous n’y pensez pas ! Et comment l’indiquerons-nous sur l’affiche ! Il y a déjà à l’Opéra Judith qui est Manchaballe I^{re} et Rébecca qui est Manchaballe II.

» – Eh bien, nous ne numéroterons pas ; pas de petit ni de gros numéro. On mettra *Manchaballe-mère*. Ce sera simple et digne. Allez, monsieur Hansen, la solution est là.

» Alors, que voulez-vous, monsieur Richard, j’ai accepté. Tout mon passé de maternité dévouée et convaincue justifiait ce choix. J’ai été prendre des leçons chez madame Marie Laurent elle-même, et, l’autre soir, quand madame Mauri est descendue de son rocher de Maladetta, je l’ai prise à bras le corps, pour m’habituer, et je l’ai couverte de baisers et de larmes en mimant : « Mon enfant ! j’ai retrouvé mon enfant ! » Elle n’y a rien compris, et a dit à l’avertisseur Brutus :

» – Per Ché ! Débarrassez-moi de cette vieille folle !

» – Madame, lui ai-je répondu avec notoriété, cette vieille folle est votre mère.

» Et je lui ai tiré ma plus belle révérence. Le baron de Saint-Amand, en dépit de la tenue diplomatique, se tordait, et Judith s'est écriée :

» – Bravo, maman ! Ça, c'est envoyé !

» Monsieur Richard, je me recommande à vous, tâchez de me faire avoir une bonne presse.

» – Je m'y engage, madame Manchaballe. Je vous dois bien ça, et je vous prédis un légitime succès de première. Bonsoir, Madame-Mère.

LE PROCÈS DE CAROLINE.



CHEZ MADAME MANCHABALLE, dans son magasin de la rue de Provence. Une douce obscurité règne, et ça sent le mironton.

— Qu'est-ce que j'apprends, ma pauvre madame Manchaballe, vous allez encore vous lancer dans les procès ?

— Hélas, oui, monsieur Richard. Voulez-vous un conseil ? N'ayez jamais de fille du sexe féminin. Ça donne trop de mal.

— Alors Judith et Rébecca ont des difficultés à l'Opéra ?

— Non, de ce côté-là, ça boulotte. On a reculé l'*Étoile*, de M. Aderer, parce que M. Hansen, en voulant danser une bourrée, s'est donné un coup de fouet dans le mollet, ce qui vaut mieux pour un danseur modeste que de se donner des coups de pied dans les jambes... On a nommé le farouche Brutus régisseur en remplacement de M. Pluque, démissionnaire, et M. Ladam devient second maître de ballet. À part cela tout va bien, et l'ordre règne au foyer de la danse.

— Alors, c'est Caroline ?...

— Oui, c'est Caroline, ma cantatrice, qui devait jouer un rôle dans la *Princesse Vénus*, aux Folies-Plastiques, la nouvelle opérette.

— Et pourquoi refuse-t-elle de jouer ?

— Ah ! monsieur Richard, c'est toute une histoire. Figurez-vous que, dans la pièce, elle devait arriver chez le couturier et chanter :

En enlevant ma jaquette anglaise,

J'ai montré mon...

J'ai montré mon...

J'ai montré mon malaise.

— Ah ! c'est très délicat.

— Mon Dieu, je ne vous dis pas que c'est transcendant comme poésie, mais à l'Opéra nous en entendons bien d'autres, et les vers de M. Scribe m'ont habituée à tout. Caroline était venue me trouver et m'avait dit : « Est-ce que tu trouves ces vers-là inconvenants ? — Ça dépend de l'intention que tu y mettras. Ça peut ne rien vouloir dire, mais ça peut également dire beaucoup. — Enfin, maman, tu trouves que je peux montrer, sans inconvénient, mon... malaise aux spectateurs des Folies-Plas-

tiques ? – Assurément, ma fille, crois en ta mère, et vas-y carrément. »

– Et alors, madame Manchaballe ?

– Alors, monsieur Richard, elle y a été carrément. Aux répétitions, elle a enlevé sa jaquette anglaise avec des entre-bâillements si suggestifs qu'un des auteurs, un petit libidineux avec un monocle, s'est écrié : « La jaquette, ce n'est pas assez, il faudrait trouver mieux. – Ah ! s'est exclamé M. Landolf, qui assistait à l'entretien, je pourrais trouver bien mieux, quelque chose comme le décolletage jusqu'au nombril de mademoiselle Polaire en académicienne ou le maillot en guipure noire de madame Anna Thibaut en commère dans : *À nous les femmes!* » Et tous, auteurs, directeur, musiciens, étaient excités autour de Landolf, en disant :

» – Trouvez-nous autre chose, mon petit Landolf, trouvez-nous autre chose...

» C'en était dégoûtant. Alors comme Landolf s'est recueilli, il a dit au petit libidineux : « Écrivez-moi d'autres vers, et je verrai. » Le petit libidineux rentre chez lui, et, après une nuit d'insomnie, voilà ce qu'il rapporte :

Quand je vais chez le couturier
Je montre mon banquier.
Mais quand c'est chez ma couturière.
Je montre mon...

— N'achevez pas, madame Manchaballe, j'ai compris!

— M. Landolf, qui aime assez qu'on lui montre un banquier, s'est immédiatement mis à l'œuvre, et quand ma fille, mon innocente Caroline, est arrivée au théâtre, on lui a dit : « Il y a un béquet. – Ah quel béquet? – Vous ne montrez plus votre malaise? – Qu'est-ce que je montre? – Vous allez voir. Vous n'enlevez plus votre jaquette anglaise. – Qu'est-ce que j'enlève? – Vous enlevez tout, et surtout vous enlevez la salle. » Et alors, avec des bouches humides et des yeux émerillonnés, voilà les auteurs qui montrent à Caroline d'abord un corset de satin mauve avec entre-deux de point d'Alençon, puis un pantalon de guipure – une véritable toile d'araignée, – relevé de côté par des nœuds mauves formant jarretelles, avec des crevés sur la cuisse nue, et enfin des bas en point Saint-Esprit, avec des langues de feu qui grimpaient tout le long du mollet...

— Hé! hé! Ça devait être très séduisant.

— Allons bon, voilà que vous aussi, monsieur Richard, vous faites vos yeux en boules de loto. Fi ! Que c'est vilain. Vous ressemblez aux auteurs de la *Princesse Vénus*. Mais Caroline, le sourcil froncé, demandait : « C'est ça mon costume ? — Oui, qu'est-ce que vous en dites ? — Je dis que jamais je ne mettrai cela sur la scène. — Voyons, vos deux sœurs en montrent bien plus à l'Opéra. — À l'Opéra, c'est différent, il faut cela pour les vieux abonnés ; et Judith et Rebecca savaient ce qui les attendait, mais si à l'Opéra on montre les jambes, aux Folies-Plastiques, je ne dois exhiber que mon talent de cantatrice.

— Mais il y a un couplet, » a insinué le petit monoclisme.

— Voyons le couplet !

— Ah ! pour le coup, ça a tout gâté. Les premiers vers avaient bien passé :

Quand je vais chez le couturier,
Je montre mon banquier.

mais les deux derniers vers :

Quand je vais chez la couturière, etc.

ont produit sur ma fille un effet terrible. Je l'ai si bien élevée. « Ah ! c'est ça le béquet ! s'est écriée Caroline. C'est pour chanter des chansons semblables que vous m'avez engagée à douze cents francs par mois ! » Alors elle s'est jetée sur le papier où le poète avait déposé ses petites ordures et elle me les a apportées, dare-dare, ici, rue de Provence, comme pièce à conviction.

— Et vous, madame Manchaballe, est-ce que vous avez été très choquée ?

— Oh ! moi, vous savez, monsieur Richard, j'ai la manche large ; et si Caroline avait voulu m'écouter, elle aurait simplement chanté le béquet et revêtu le pantalon à crevés – tout cela, au fond, c'est si peu de chose quand on songe à l'éternité. Mais il y avait dans le fauteuil où vous êtes, M. Bonamy, l'avoué de l'Opéra, qui a déclaré en se frottant les mains que l'affaire était du nanan, et qu'il fallait envoyer une assignation au directeur des Folies-Plastiques. Et séance tenante – ça l'amusait, cet homme – il s'est mis à rédiger une assignation avec des *attendus* merveilleux :

« Attendu que le directeur des Folies-Plastiques a imposé à mademoiselle Caroline Manchaballe un rôle qui n'est en rapport ni avec l'emploi pour lequel

celle-ci a été engagée, ni le genre de son talent, rôle de nature à diminuer aux yeux du public – pourquoi riez-vous, monsieur Richard? – à diminuer aux yeux du public, de la presse, et du monde théâtral sa valeur artistique :

» Attendu que ce rôle consiste uniquement à venir se montrer quasi nue, à peine recouverte d'un tissu arachnéen (qu'est-ce que ça veut dire arachnéen?); en chantant un couplet où l'idiotie le dispute à l'immondicité :

» Que ce rôle ajouté après coup à la pièce est de nature à porter atteinte à la dignité et à la considération d'une famille dont le nom brille d'un vif éclat sur les scènes subventionnées, dans le commerce (ceci c'est pour moi) et ailleurs; que ce rôle constitue une simple exhibition plastique à laquelle on ne saurait astreindre une jeune femme élevée par sa mère à l'école de la pudeur :

» Qu'ainsi donc, mademoiselle Caroline Manchaballe est bien fondée pour demander la résiliation de son engagement, sans oublier le dédit de vingt-cinq mille francs auquel elle a droit. »

» – Nous allons envoyer cela tout de suite par huissier, ricanait maître Bonamy.

» – Pardon, ai-je fait sagement observer, c’est que nous touchons nos appointements demain !

» – Eh bien, a riposté le spirituel avoué, que Caroline touche sa galette demain et nous lancerons l’assignation après-demain. Et allez donc !

» Bref, la chose va se plaider devant le tribunal du commerce, et je crois que nous allons rire un brin. Maintenant, monsieur Richard, un conseil. Faut-il que Caroline aille faire une petite visite aux juges du commerce ?

– Ça ne peut pas faire de mal. Qu’elle y aille le matin...

– Pourquoi le matin ?

– Ils sont mieux disposés... ils sont plus frais... Et qu’elle leur fasse bien comprendre que la question a des dessous.

– Des dessous mauves ?

– Si vous voulez, madame Manchaballe.

SUR LA PLAGE



J'ÉTAIS ASSIS sur la plage de Cabourg, les pieds dans le sable, le front rafraîchi par une bonne brise venant du large, qui faisait moutonner gentiment les lames, avec des ondulations d'argent, comme si elles avaient été frisées au petit fer.

C'était l'heure du bain. Et je regardais, sans grand enthousiasme, je l'avoue, toutes ces créatures, étranges et immergées, n'ayant plus rien de la femme, coiffées de turbans en caoutchouc, boudinées dans des costumes accusant de lamentables maigreurs ou d'effroyables rondeurs, suspendues à la corde, et plongeant en cadence leur arrière-train dans l'onde amère en nous donnant une impression de bain de siège du plus ridicule effet. Et, sous l'excitation de la fraîcheur de l'eau et des claques irrévérencieuses que leur appliquaient les lames sur les parties charnues de leur personne, toutes ces femmes plutôt mûres se croyaient obligées de risquer des gamineries, et d'affecter des joies d'enfant, avec des gloussements, des petits cris, des éclats de rire perlés tout à fait extraordinaires. Elles se fai-

saient des niches, elles s'envoyaient de l'eau en pleine figure, elles dansaient en rond en se tenant par la main !

En dépit du cadre merveilleux présenté par la reine des plages, avec son horizon immense, sa côte ensoleillée, sur laquelle se dressaient dans une poussière d'or Houlgate, Villers, et au loin, la côte de Sainte-Adresse, le spectacle de ce bain m'attristait. Était-il possible que les femmes ainsi attifées fussent les mêmes que les belles madames que nous rencontrons dans l'après-midi au casino, aux petits chevaux ou au concert, avec leurs corsages incrustés de broderies, leurs corselets de soie diaprée, leurs vestes de guipure, et leurs capelines enguirlandées de roses. Tout, en ce monde, n'était donc qu'illusion, arrangement, figinage... du chiqué, comme disent les peintres. Et les femmes que nous possédons dans nos bras, étaient-elles en même temps ces houris et ces guenons ? Terrible problème pour le philosophe. Une tempête sous un canotier !...

Écœuré, je préférerai tourner le dos à cette mer immense, sur laquelle se jouaient de si lugubres comédies, et je me retournai du côté de la terre. Là, le spectacle était tout à fait charmant. Dans un fouillis de couleurs claires blanc, rose, crème, mauve, fraise

écrasée, les enfants jouaient sur le sable. D'adorables petites filles, coiffées de grands chapeaux Greenaway, les jupes retroussées avec des épingles sur les jambes potelées et brunies par le hâle, étaient armées de petites pelles de fer et s'évertuaient à élever des monticules, à creuser des trous profonds comme des tombeaux, à dessiner des jardins à travers lesquels une lame complaisante daignait parfois faire circuler une rivière tumultueuse.

Et quand le travail était terminé, on s'asseyait sur ces berges en miniature ; on s'installait dans ces trous creusés par des petits êtres qui ne se doutaient guère qu'ils imitaient les Trappistes-fossoyeurs et on causait. Dans les conversations des garçons, il n'y avait pas grand'chose à glaner. Souvenirs de pension ou projets « quand on serait grand ». Je me souviens d'avoir entendu dans un groupe un jeune potache qui se promettait d'être acteur et de jouer la comédie.

— Et toi, demanda-t-on à son frère, un bambino tout joufflu de six ans, qu'est-ce que tu feras ?

— Moi, dit-il en se croisant les bras résolument, moi je regardera.

N'était-ce pas là toute l'histoire du monde, acteurs et spectateurs, producteurs et consomma-

teurs ? À eux deux, ces deux gosses se partageaient la besogne de l'avenir. Mais ce qui était tout à fait exquis, c'était la conversation des petites filles rangées en rond et gazouillant dans leur petit nid de sable. Il y en avait trois assises auprès de moi, qui jouaient à « la madame », en se faisant des visites, et je ne pus m'empêcher de dresser l'oreille quand j'appris qu'il s'agissait de savoir comment elles étaient nées. Voici textuellement ce que j'entendis :

— Moi, dit la première, une petite brunette toute bouclée, très élégante dans une robe de crépon rouge, mes parents m'ont achetée chez un marchand de joujoux très chers où ne peuvent aller que les personnes très riches. Ce marchand n'a que des bébés articulés, vêtus de costumes somptueux, couverts de bijoux et de pierreries, et qui savent tout de suite marcher, parler, lire, écrire et qui ne pleurent jamais. Ainsi moi, je n'ai jamais pleuré, je n'ai jamais rien appris, je savais tout de naissance, grâce au marchand de joujoux qui avait mis tous ses soins à me confectionner ; mais, dame, il n'a voulu me céder que contre un monceau de sacs pleins d'or que papa avait apportés dans une grande voiture. Il était si lourd que les quatre chevaux que papa avait fait atteler – ceux de son mail avec lesquels il se rend

aux réunions de la Marche – pouvaient à peine avancer. On a donné tout l’or au marchand qui a été bien content et qui m’a enveloppée dans un beau papier de soie ; maman m’a prise dans ses bras et m’a emportée à notre hôtel du parc Monceau où depuis j’ai grandi. Voilà.

– Moi, dit une blondinette, toute ébouriffée, avec une chevelure extraordinaire qui entourait sa tête comme d’un nimbe d’or, et tombait en cascade ruisselante sur sa robe de dentelle ajourée, on m’a trouvée dans un beau parc, sous une rose ; mais pas une rose ordinaire comme vous en voyez ici chez les fleuristes : une rose merveilleuse, énorme, avec des pétales embaumés ; c’était dans un jardin féerique où papa et maman se promenaient après leur mariage, pendant ce temps qu’on appelle la lune de miel, parce que tout ce qu’on mange est sucré.

» C’est maman qui, la première, m’a aperçue sous le rosier où je dormais : – Oh la jolie petite fille ! monsieur le jardinier voulez-vous me la vendre ? – Je veux bien madame, a répondu le jardinier, mais, cette année, les petites filles sont très chères. Le temps a été sec, et c’est mauvais pour les petites filles. Ah ! si vous vouliez un petit garçon... – Non, non, a dit maman impatientée, ce n’est pas un petit garçon qu’il

nous faut ; c'est une petite fille, et c'est celle-là que je veux, car elle est blonde, potelée, en un mot elle me plaît ; et je ne regarderai pas à la somme. Alors le jardinier a dit : – Eh bien, madame, je vous la céderai pour un million, pas à moins. – Bien, a répondu papa, ça ne me gêne pas. Il a ouvert son portemonnaie, et il a donné le million au jardinier. Maman s'est penchée vers moi, m'a prise sous le rosier – moi je n'avais rien entendu, car je dormais toujours, et elle m'a emportée comme j'étais, toute nue, sans papier de soie, en me couvrant seulement avec des touffes de roses, jusqu'à la maison. Voilà.

Ce second récit eut autant de succès que le premier, et une troisième petite fille écoutait toutes ces belles histoires avec de grands yeux ébahis, et une langue qui sortait un peu. La fillette était pâle, avec l'aspect un peu souffreteux, mise très proprement, mais beaucoup plus simplement que ses petites amies, avec une robe de serge bleue, un col marin, et un canotier de piqué blanc, retenu, derrière les oreilles, sans aucune prétention, par un élastique. Et, comme elle gardait le silence, réfléchissant sans doute à ce qu'elle venait d'entendre :

– Et toi, lui demanda la brunette, où t'a-t-on achetée ?

— Oui, raconte-nous cela, appuya la blondinette.

La petite prit un air très grave, un peu gêné, puis elle dit avec effort :

— Oh! vous savez, chez nous, ce n'est pas comme chez vous. Mes parents ne sont pas bien riches. Alors maman... elle fait ses enfants... elle-même.

LES DEUX PROTECTORATS



DON MIGUEL RAMBA, sous-secrétaire de la commission hispano-américaine, et Archibald Simpson, sortaient, bras dessus bras dessous, de l'hôtel du quai d'Orsay, où la discussion dans la grande salle du rez-de-chaussée avait été vive.

Ramba, le plus jeune du Congrès, était un très joli garçon au teint mat, aux cheveux noir-bleu, avec des ondulations naturelles dans lesquelles se jouait la lumière, à la moustache conquérante retroussée en croc, ayant dans toute sa personne ce je ne sais quoi de décidé, de mâle, d'héroïque, qui distingue les descendants du Cid Campeador. Peu fortuné, n'exerçant, au milieu de ces graves diplomates, qu'une influence infinitésimale, il n'en avait pas moins accepté, avec une vive allégresse, la mission qui lui était confiée, ne voyant dans ce voyage diplomatique que l'occasion d'un joyeux séjour à Paris :

Ô Paris, gai séjour,
Ô ville enchanteresse...

valant bien « Grenade la charmante » chantée par Fragson.

L'autre, Archibald Simpson, présentait avec son camarade un contraste frappant. Déjà chauve, la lèvre glabre, la barbiche en pointe, tout vêtu de noir, il donnait bien l'impression du diplomate de carrière ; mais les yeux pétillaient d'intelligence derrière les lunettes à branches d'or, et sur la riche cravate de satin brillait une perle de prix entourée de diamants magnifiques.

Certainement, la galerie des fêtes au quai d'Orsay était très bien aménagée, et par les cinq fenêtres les yeux pouvaient se reposer sur les ombrages des jardins particuliers du ministre. Il y avait un cabinet de toilette, un buffet desservi par quatre domestiques sous la haute surveillance d'un maître d'hôtel, avec sandwiches à discrétion et Champagne de la bonne marque. Néanmoins, la lecture du rapport de l'amiral Dewey, envoyé de Washington, avait paru d'une longueur fastidieuse, et l'on n'avait pas pu s'entendre pour Cuba, sur les trois solutions suivantes :

- 1° Indépendance absolue de l'île.
- 2° Indépendance sous le protectorat espagnol.
- 3° Indépendance sous le protectorat américain.

Et le sort des Philippines ; et la question de la dette ; et la déclaration du général Merritt, tout cela tourbillonnait dans leur tête, avec des expressions protocolaires, des formules de courtoisie exagérée destinées à masquer l'âpreté des appétits et des intérêts en lutte. Mais bah ! la journée était finie. Au diable le Congrès, et à demain les affaires sérieuses !

La nuit tombait peu à peu, et Paris, si coquet dans sa grâce automnale, s'allumait de mille feux qui, semblables à d'innombrables vers luisants, étincelaient sur les masses sombres des Champs-Élysées. La place de la Concorde, majestueuse et toute illuminée, comme pour une fête, ouvrait ses immenses perspectives, et, de chaque côté de l'obélisque, les deux fontaines de bronze envoyaient dans les airs leur panache d'argent.

— Quelle jolie ville, s'exclama Ramba, et comme il ferait bon d'y vivre !

— Oui, répondit Simpson, ville très riche, mais peuple pas sérieux.

— Qu'importe, les femmes y sont si exquises ! L'œil de l'Américain flamba derrière ses lunettes :

— Ah ! pour cela, je vous le concède. Elles sont peut-être moins régulièrement belles que chez

nous... mais elles sont cent fois plus... comment dirai-je... plus prenantes.

Nos deux diplomates étaient arrivés, par la rue de Rivoli, à la rue Castiglione, et se dirigeaient vers la rue de la Paix, vers cette voie féérique qui conduit aux Boulevards. Dans des radiations d'apothéose, les beaux équipages étaient arrêtés sur trois files, devant les magasins des grands couturiers, des lingères et des modistes en renom. Dans les vitrines brillaient, sous les feux électriques, les colliers de perles, les rivières de diamants, les orfèvreries rares, toutes ces richesses artistiques qui font, de cette partie de Paris, une promenade unique au monde. Et sur les trottoirs une foule oisive, élégante, flânait, avec la joie de vivre : clubmen savourant leur liberté entre deux déplacements de chasse, demi-mondaines revenant du Bois, couples marchant côte à côte, avec des frôlements tendres et se dirigeant à petits pas chez Tanvillier pour y déguster le sherry réparateur.

Ramba et Simpson avançaient, un peu éblouis, au milieu de tout ce mouvement et de tout ce luxe.

Soudain, devant la boutique du coiffeur qui fait le coin de la rue Daunou, ils aperçurent une petite femme blonde qui, arrêtée devant la vitrine, regardait, avec une attention soutenue, les ondulations

impeccables d'une tête de cire. Son costume de drap, orné de biais piqués, était très simple, mais moulait une taille divine. Un boléro à basques arrondies, dessinait les épaules, et d'un col très montant, bordé de zibeline, émergeait la tête riieuse, ornée de fossettes, sous un tricorne de velours noir drôlement campé sur le nez.

— Hein, qu'est-ce que vous en dites ? s'écria Ramba tout à fait emballé ; est-ce gracieux, est-ce délicat, est-ce rose ?

— Oui, répondit flegmatiquement Simpson, elle est tout à fait bien. Il faut l'emporter en voiture.

— Oh, mon cher, les Parisiennes ne s'emportent pas comme ça ! Vous vous croyez encore dans vos pampas. Il faut l'aborder courtoisement, avec les plus grands égards, et si possible, nous efforcer de lui plaire. Voilà le moment de déployer toute notre diplomatie.

Et Ramba jeta un coup d'œil satisfait à la glace de la vitrine qui lui renvoya son visage de bellâtre brun, pâle, avec ces yeux de velours qui avaient tant de succès à Madrid et à Biarritz. Au fond, c'était surtout sur cette force qu'il comptait, en fait de diplomatie, et le bon Simpson, avec sa calvitie, ses lunettes et sa barbiche faunesque, ne pouvait vraiment

pas soutenir la lutte. Et, de fait, Ramba s'approchant de la vitrine, avait commencé une mimique expressive de conquérant habitué à ce genre d'attaque, et la blondinette ayant souri, celui-ci entama immédiatement une phraséologie grandiloquente, pompeuse et dithyrambique pour lui expliquer l'effet foudroyant produit sur ses sens tumultueusement bouleversés par l'apparition d'une aussi ravissante personne.

Et tandis qu'il pérorait, avec de grands gestes, se grisant de ses paroles, étonnant un peu de sa faconde et de son accent ibérien la petite femme, Archibald Simpson intervint, très froid, très calme :

— Au lieu de causer au froid, dehors, nous ferions bien mieux d'aller prendre quelque chose de bon, dans un salon du café de la Paix. Voulez-vous, madame ?

La blondinette regarda l'ami à son tour. Certes, il n'était pas beau, mais on sentait le calme tranquille de l'homme cossu, et la perle de la cravate était splendide.

— Allons, dit-elle en souriant, je ne veux pas me faire prier, et je vous suis.

Dans le cabinet particulier, Ramba continua à être très pressant, très éloquent, très frôleur. Simpson, lui, parlait peu, mais bien. Il commandait avec

autorité au maître d'hôtel, en homme habitué à être bien servi; il dégantait des mains ornées de bagues avec de gros saphirs; pour payer l'addition, il sortait de sa redingote un portefeuille bourré de billets de banque. Et comme l'heure avançait, il crut devoir interrompre le flux de paroles de Miguel, pour bien préciser la question :

— Mon cher, je reprends les termes de notre discussion diplomatique de tantôt; à mademoiselle de choisir entre les trois solutions :

1° Indépendance absolue.

2° Indépendance sous le protectorat espagnol.

3° Indépendance sous le protectorat américain.

La blondinette éclata de rire. Quant à l'indépendance absolue, il n'y fallait pas songer une minute. Quant au protectorat espagnol... évidemment Ramba était bien gentil garçon... mais il ne semblait pas qu'une femme pût compter sur lui. Quant à l'Américain, plutôt laid, mais sérieux, calé, c'était un vrai protectorat.

— Allons, dit-elle à Simpson, emmenez-moi dîner.

Ils partirent, bras dessus, bras dessous, tandis que Miguel Ramba, un peu sombre, réfléchissait à

la force irrésistible des dollars, en ce bas monde, en amour comme à la guerre.

À CAUSE DE DAILLY



A QUOI TIENNENT LES CHOSES, mon bon Toto. Voyais-tu, dans ton idée, quelque corrélation entre le ménage d'Hantrepont et le joyeux Dailly qui vient de mourir, entre ces deux époux, fine fleur du snobisme, et le joyeux comique si drôle en pompier éléphantique? Non, n'est-ce pas? Quoi qu'il en soit, la marquise d'Hantrepont se sépare – elle ne divorce pas parce qu'elle a des sentiments religieux – et elle se sépare à cause de Dailly. Oui, Toto.

La nouvelle a éclaté dimanche soir, à la Comédie-Française, tandis que nous assistions, un peu navrés, à la fête mortuaire organisée en l'honneur de ce pauvre Alfred de Vigny, qui fut cependant, en son temps, lieutenant aux mousquetaires rouges. Ce que c'est que de nous! Donc, on avait retiré du couloir le buste du poète où il fait si triste mine, avec ses longs cheveux à rouleaux naïfs et on l'avait placé sur la scène, au milieu d'un salon tout nu, mais Louis XV; Louis XV, mais tout nu. Et à tour de rôle MM. les sociétaires, en lugubre habit

noir, venaient vibrer, en lisant, à grand renfort de bino-
cCle, des manuscrits qu'ils tenaient à bout de bras.
Puis en s'en allant à reculons, ils se cognèrent tous
dans le buste qu'ils avaient oublié, et qui semblait le
seul meuble du salon tout nu. Pour M. Worms, di-
seur correct et artiste méthodique, le choc fut peu
grave ; mais, pour le tumultueux M. Mounet-Sully, la
rencontre entre les deux génies – si j'ose m'exprimer
ainsi – fut terrible, et je crus, du coup, que le bon Al-
fred, transformé en statue du commandeur – on se
venge comme on peut – allait écraser de son poids
marmoréen le terrrrrrible tragédien.

Agar s'écrie : Ah ! gare ! et hagarde, regarde
Les hallebardes de la garde.
Rrunrrrr !

Mademoiselle Bartet, la seule vraiment tou-
chante, venait de nous émouvoir avec « la Mort de
Jésus », et nous nous dirigeons vers le foyer pour al-
ler féliciter la « divine », lorsque nous rencontrons le
comte d'Esmiral, tu sais, celui que nous avons sur-
nommé au cercle le *Dictionnaire des Potins*. Il était
rayonnant, comme s'il lui était advenu quelque
chose de particulièrement agréable. Car personne
ne justifie mieux que lui la vieille maxime philoso-

phique : « Dans le malheur survenu à un ami, il y a toujours quelque chose qui vous fait plaisir. »

— Vous ne savez pas, nous dit-il du plus loin qu'il nous aperçut, vous ne savez pas? les d'Hantrepont se séparent!

— Allons donc! Les d'Hantrepont! Le seul ménage des Champs-Élysées qu'on puisse encore décentement offrir, comme modèle aux jeunes époux.

— Parfaitement. La mère a été allumée vendredi à l'Opéra, et la mine a sauté ce matin dimanche, à neuf heures de relevée.

— Racontez-nous cela, ô d'Esmiral.

— Eh bien, voici : vendredi dernier, les d'Hantrepont avaient leur loge d'abonnement à l'Opéra, et la marquise se félicitait d'autant plus de cette bonne aubaine que l'on reprenait *Hamlet*, avec la fête du printemps. Elle avait invité quelques amis : madame de Chavibrand, les Latour-Prengarde, le général Rubas du Rampart et moi ; lorsqu'au moment du départ, d'Hantrepont, frisé, parfumé, pomponné, comme jamais il ne l'avait été, paraît se raviser, et tout à coup, il s'écrie :

— Décidément, ma chère amie, ça ne me dit rien du tout de revoir encore une fois cet *Hamlet*, avec le

saucisson à pattes qui évolue dans les fêtes du printemps, au milieu des petits chasseurs.

— Quoi ! Vous auriez préféré l'*Étoile* !

— Je ne dis pas cela, mais, enfin, si vous le permettez, je vous conduirai jusqu'à votre loge, puis je reviendrai vous prendre à la sortie.

— Et vous, où irez-vous pendant ce temps-là ?

— Moi, je ne sais trop, répond le marquis d'un air dégagé... n'importe où, sur les boulevards. Tenez, j'irai en face, aux Variétés. Je serais très heureux de revoir le *Pompier de service*. Ce Brasseur fait ma joie quand il chante :

Donne-moi ton ci-ci, ton né-né,
Ton cinématographe.

— Préférer Paul Gavault à Shakespeare, enfin ! Comme vous voudrez, mon cher ami... et que votre volonté soit faite. Seulement, trouvez-vous bien là à la sortie, à minuit moins dix au plus tard.

— C'est entendu.

Là-dessus, d'Hantrepoint nous serre la main, baise celle de madame de Chavibrand, et s'enfuit léger comme un pinson. Mais, en le voyant s'envoler comme ça, si gai, si joyeux, j'avais de la méfiance,

mais la marquise était pleine de candeur et de foi. La représentation se passe tant bien que mal, le saucisson à pattes exécute ses variations autour du mât enguirlandé, les petits chasseurs font raisonner leurs bottes sur le plancher, les vieux abonnés s'excitent sur le maillot bien rempli – oh combien ! – de mademoiselle Van-Goethen, Hamlet joue la scène de l'éventail, tandis que le général Rubas marmonne ! Ah ! si vous aviez vu Faure là-dedans, si vous aviez vu Faure ! et puis, la toile baissée on reprend les manteaux et les sorties de bal, et l'on descend dans la petite crypte funéraire qui sert aux abonnés de lugubre lieu de repos, à la lueur blafarde des lampes, tandis qu'ils attendent leur voiture.

Les Chavibrand, les Latour-Prengarde, le général Rubas étaient partis ; je restai seul, fidèle au poste, attendant le marquis qui n'arrivait toujours pas. Enfin d'Hantrepont apparaît, très défrisé, très dépomponné, et mon œil inquisiteur aperçoit, par l'entrebâillement du pardessus soigneusement bou-tonné, un plastron chiffonné d'une manière invraisemblable. La marquise, elle, la chère âme, n'avait rien remarqué d'anormal – il y a comme cela des grâces d'état ; elle se contenta de dire d'un ton un peu sec :

— Vous êtes en retard, cher ami.

— Nous étions convenus de minuit moins dix.

— Eh bien, il est minuit cinq.

— Ah dame! j'étais au centre des fauteuils d'orchestre. Je ne pouvais déranger tout un rang de spectateurs, et il m'a bien fallu attendre la fin de l'acte. Mais Brasseur a été étourdissant; et Dailly, non, il fallait voir Dailly en caleçon bleu de ciel! Tenez, ma chère, je ris encore rien que d'y penser!

Je laissai les époux à leurs effusions et je m'esquivai, mais j'avais, quant à moi, ma petite idée sur la canaillerie du marquis. Et puis, voilà que, dimanche matin, les journaux arrivent, et la marquise s'écrie tout à coup :

— Tiens, ce pauvre Dailly est mort!

— Pas possible, réponds monsieur, vaguement inquiet. De mort subite, alors! Il était encore si drôle vendredi!

— Vous l'avez vu jouer vendredi?

— Oui, et il était si gai, si entrain! Ah! le pauvre homme!

Mais madame, pourpre de colère, prit le journal et lut à haute voix :

«... C'est mercredi soir, durant le cours de la représentation, que Dailly ressentit un premier ma-

laise dont il fit part à son directeur. Le lendemain était le jeudi de la Mi-Carême, et Dailly fit prévenir qu'il serait dans l'impossibilité de jouer le soir. Force fut donc de le remplacer...»

— Alors, c'est qu'il avait repris du service le vendredi, essaya de soutenir d'Hantrepont, très ennuyé.

Mais madame continua :

— « L'indisposition s'aggravant, une opération fut décidée qui eut lieu le vendredi, faite par le docteur Campenon, et le pauvre artiste mourut quelques heures après ».

Le marquis était collé, collé comme on ne l'est pas. Il balbutia, bafouilla, perdit la tête, voulut nier quand même, se coupa, tant et tant que madame d'Hantrepont, dûment édifiée, exige une séparation. Demandez les dernières nouvelles, conclut d'Esmiral en s'éloignant d'un air goguenard et visiblement enchanté.

Et, voilà pourquoi, pendant qu'on jouait : *Quitte pour la peur*, à la Comédie-Française, on chuchotait tellement dans les loges. Les marquis du dix-huitième siècle avaient sans doute plus d'indulgence que les marquises d'aujourd'hui. C'est égal, dire que tout cela est arrivé par la faute de Dailly, et que ce gros comique, qui n'aurait pas fait de mal à une

mouche, est aujourd'hui cause que deux beaux yeux pleurent l'inanité des serments humains et le pauvre amour envolé!... Tiens, Toto, il y a des jours où j'ai envie de me faire moine, de me laisser pousser une grande barbe, de revêtir un *suit* de flanelle blanche et d'aller prêcher le carême à Saint-Thomas-d'Aquin.

Ton vieux Tuteur.

SURPRISE D'ARTISTE



DANS UNE GRANDE CHAMBRE à boiseries blanches, avec des corniches ornées de sculptures Directoire, une belle petite vieille, à cheveux blancs d'argent, est assise près d'une fenêtre qui ouvre sur les jardins du Palais-Royal. Voilà bien des années déjà que, ne pouvant pas marcher, elle ne quitte plus ce fauteuil à oreillettes ; mais si les jambes refusent leur service, l'intelligence est restée nette, la vue excellente, en dépit des quatre-vingts ans qui ont sonné le matin même.

Elle promène un regard sur ces galeries historiques dont les balcons dorés ont vu tant de choses, sur ces allées plantées de petits arbres symétriques qui ont abrité jadis tant d'intrigues politiques, et tant d'amourettes, sur ces noms qui semblent rappeler tout le passé joyeux du Paris d'autrefois : *Véfour*, *Corazza*, *Frères Provençaux*, *Rotonde* ; et je ne sais quel singulier sourire erre sur ses lèvres au souvenir de ce Palais-Royal d'antan.

Puis, redevenant sérieuse, elle examine cette chambre claire et gaie, où se sont écoulées tant

d'années de sa vie, et qui constitue aujourd'hui tout son horizon. Voici les portraits de ses enfants accrochés à la muraille, et à la place d'honneur le plus jeune, le bien-aimé, le fameux Lucien Tréguy, dans ses principaux rôles. Le voici dans *Kean*, dans *Gismonda*, dans *Izeïl* et dans *Amants*, avec son profil accusé, sa bouche narquoise souriante sous la moustache, les cheveux noirs plantés bas sur le front étroit et têtue.

Ah ! celui-là, c'est le Benjamin, le grand artiste, l'honneur de la famille. Tout ici raconte sa gloire, jusqu'à cette couronne en feuilles d'argent posée sur un coussin, souvenir d'un merveilleux bénéfice donné au Théâtre Michel, lors de son départ de Russie ; elle figure comme un trophée au milieu des bouquets, qu'on a adressés à la vénérable femme, pour fêter son anniversaire.

Lucien lui a envoyé deux immenses gerbes de lilas blanc qui envoient vers le plafond, orné d'amours, leurs liges élégantes et ténues. Aux gerbes enrubannées était joint un billet :

« Chère maman, » Je viendrai déjeuner ce matin avec toi : arrange-toi pour que nous soyons tous les deux, rien que nous deux, en tête à tête, car je veux

te faire une surprise. Bonne fête, mère chérie. À tout à l'heure.

» LUCIEN. »

Et alors madame Tréguy s'est faite belle, car les jours où son fils vient sont ses jours de grande réception. C'est une bouffée d'air extérieur qui lui arrive, lui apportant l'écho de tout ce qui se passe, de tout ce qui se dit, tous les récits de ceux qui sont sur la brèche, et continuent vaillamment et dans la joie du succès la lutte pour la vie. Elle a revêtu une grande robe de satin évêque, sorte de douillette sans taille, avec petit collet ruche et orné d'entre-deux de dentelle noire. Elle a fait poudrer ses cheveux à frimas, mis ses bagues à ses mains restées très belles, très blanches et ornées de fossettes ; et ainsi attifée, elle rappelle un peu la douairière de Brionne ou la duchesse de Rhéville, de plus récente mémoire.

Un coup de sonnette magistral, puis la porte s'ouvre brusquement. C'est lui, Tréguy :

— Bonjour maman !

Il saute au cou de la chère vieille, et, dans ce mot de «maman», on sent comme une pointe d'attendrissement. Dans le baiser échangé, il

éprouve un sentiment, indéfinissable de fraîcheur et de bien-être. Il se fait en lui un apaisement et comme un silence, et, tout au fond de l'homme fait, il sent se remuer le bambin naïf et tendre qu'en pareil jour, il y a une trentaine d'années, on apportait à sa mère, tout petit, dans sa longue chemise blanche, et le cœur gros de joie et d'impétueuse reconnaissance. La vie jetée au vent, chaque jour, serait un rêve sans ces haltes régulières où l'on reprend haleine et conscience de soi. Que de souvenirs, et qu'un serrement de mains rappelle d'épreuves subies en commun ! Ici est la source de toute valeur et de tout mérite. Bien à plaindre qui n'a pas un coin comme celui-ci pour se reposer, se retremper, et repartir plus fort et plus sûr de lui-même, car nous ne valons, en somme, que par qui nous élève, qui nous console et surtout qui nous aime.

— Qu'est-ce que c'est que ce petit rouleau que tu as sous le bras ? demanda la bonne vieille.

— Chut, répond Lucien avec un doigt sur les lèvres, ça, c'est ma surprise, mais déjeunons d'abord.

La camériste a dressé la table tout auprès de la fenêtre, dans un beau rayon de soleil qui fait étinceller les cristaux et l'argenterie. Déjeuner simple, mais exquis, avec toutes sortes de bonnes petites choses

déliçates, que la chère femme sait appréciées de son fils. Dès qu'elle a su la nouvelle, elle a en effet cherché dans sa tête ses plats préférés, le vin de Bourgogne à sa marque, ainsi que les châtteries qu'il aimait étant enfant.

Au dessert, en l'honneur de sa fête, elle avale un doigt de Champagne, et alors, les joues roses, l'œil brillant, absolument heureuse, elle dit encore :

— Et la surprise ?

— Patiente encore un peu. Après le café, le temps de fumer une cigarette, et je suis à toi.

— Bien, bien, je ne suis pas pressée. Le plaisir de l'avoir auprès de moi me suffit amplement.

Pourtant, malgré elle, elle jette instinctivement un regard vers le petit rouleau mystérieux qui apparaîtrait là-haut, entouré d'une belle ficelle rouge, sur le secrétaire. Lucien a fait honneur au déjeuner. Il a repris deux fois du soufflé aux abricots – une merveille – et fait honneur aux vins poudreux de la cave.

La cigarette fumée, il a enfin pitié de la curiosité très surexcitée de la maman, et, se levant, il défait le rouleau, qui laisse voir trois gros cahiers recouverts d'une couverture bleue, avec, écrit en ronde : *Acte I, Acte II, Acte III.*

— Qu'est-ce que c'est ça ?

— Ça, ma chère maman, c'est *Georgette Lemeunier*, la pièce que je vais bientôt jouer au Vaudeville : je sais combien tu connais le théâtre, combien, prisonnière dans ton fauteuil, tu es privée de ne plus pouvoir entendre les œuvres nouvelles, et surtout de ne plus me voir dans mes rôles. Eh bien, cette pièce, que tu ne pourras pas voir, je vais la jouer tout entière pour toi toute seule, te donnant une primier que personne n'a encore eue à Paris, personne, pas même notre oncle Sarcey, pas même l'indiscret et spirituel Théodore Massiac ! Ce matin, je transforme ton siège d'octogénaire en excellent fauteuil d'orchestre, place réservée, au premier rang. Attention, maman ! Je frappe les trois coups : pan, pan, pan, et je commence.

Alors, prenant le manuscrit, Lucien Tréguy se mit, non pas seulement à lire la pièce de Donnay mais à la jouer, nuançant les intonations, mimant les scènes, marchant, s'asseyant, gesticulant, passant avec la même aisance du père noble à l'ingénue et du rastaquouère au jeune premier, tantôt comique et tantôt ému, tour à tour grande coquette, diplomate, vieille douairière ou amoureux, interprétant une quinzaine de rôles, dans lesquels il mettait non seulement tout son talent, toute sa science consom-

mée de la mise en scène et du théâtre, mais encore tout son cœur.

Jamais il n'avait été meilleur. Jamais il n'avait joué avec plus de naturel et ne s'était rapproché davantage de la vérité et de l'humanité. Madame Tréguy, bien installée dans son fauteuil, regardait de tous ses yeux, écoutait de toutes ses oreilles, tantôt riant aux éclats des mots dont l'œuvre était semée, tantôt applaudissant à la suite de quelque scène magistrale qui l'avait transportée. Tout cela est si beau, si intéressant... et surtout si bien joué ! Elle est persuadée que la pièce est un chef-d'œuvre.

— Un point c'est tout, rideau, dit enfin Lucien, en se laissant tomber sur un fauteuil, et en épongeant son front trempé de sueur. Eh bien, maman, es-tu contente de la surprise ?

La bonne vieille joignit les mains, extasiée :

— Oh Lucien, mon Lucien bien-aimé, tu es le meilleur artiste que je connaisse. Il n'y a personne qui soit aussi bon, aussi beau, aussi grand que toi !...

— Bah ! dit Tréguy en riant, si j'ai bien récité ma leçon ce matin, j'ai droit, comme jadis, à deux bons points.

Et prenant la tête de sa mère entre les deux mains, il l'embrassa sur chaque joue, à pleines lèvres.

FÉERIES !



AU MILIEU DE LA TRISTESSE des temps actuels, après avoir bien pataugé dans nos boues matérielles et morales, avec des regards éperdus jetés vers un ciel tout gris, déversant sur la pauvre humanité sa brume humide et glacée, je ne saurais rendre l'impression bienfaisante de sérénité joyeuse, apportée par une bonne soirée passée à l'audition d'une féerie. C'est comme une trouée d'azur. L'échine bien emboîtée dans son fauteuil, l'œil suivant vaguement les défilés somptueux et les péripéties d'une action incompréhensible ; on abdique toute volonté, toute préoccupation ; cela se déroule comme un rêve, où des personnages brillamment vêtus s'agitent dans un perpétuel changement de tableau.

On vit dans un monde enchanté où tout paraît facile, où l'homme malheureux, persécuté, ou tout simplement amoureux, n'a qu'à implorer les fées pour les voir accourir à son secours et entamer pour lui le bon combat, comme au beau temps chanté par Alfred de Musset.

Où cent mille dieux n'avaient pas un athée.

Mythologie curieuse, où l'influence chrétienne se mêle à la mythologie païenne. Plus un être est pur, plus il est éloigné de nous, c'est-à-dire qu'il plane au-dessus des dryades des bois, des nymphes de l'onde amère, des faunes, des sylvains et des satyres. Le sylphe effleure seulement la terre, tandis que le gnome vit dans ses entrailles. La fée amoureuse du soleil, habitante du ciel bleu, aime les fleurs de lys d'or de la France chrétienne; c'est une créature tutélaire qui, par une espèce de polythéisme, personnifie la sagesse divine éparse dans le monde. Dans les féeries de Shakespeare, Titania est la gardienne charmante de la nature et fait la toilette du printemps, apportant, non seulement le calme des éléments, mais la paix des cœurs. Nous nous représentons ces créatures surnaturelles, apparaissant dans des radiations lilas de lumière électrique, somptueusement vêtues ou, mieux, déshabillées par Landolff, tenant d'une main leur longue traîne, et s'appuyant de l'autre sur la baguette magique, haute canne dorée, enrubannée, enguirlandée, qui est l'emblème de leur puissance... et qui enlève toute gaucherie à la pose.

Il n'est pas besoin pour personnifier une fée, d'avoir passé par le Conservatoire et d'avoir pris des leçons de M. Le Bargy. Il suffit d'être une belle fille, bien en chair, avec des jambes fines, une poitrine en parade, et une tête un peu forte, capable de porter, sans écrasement, les perruques rutilantes et les diadèmes éblouissants de pierreries. Rien d'éhonté, rien d'impudique, tant ces formes divines ne laissent à l'esprit satisfait et reposé que des idées de noblesse et de perfection; on oublie qu'on a vu la Fée des Neiges se moucher aux Acacias, et la Fée Frivoline manger des sandwiches rue de la Paix, pour ne plus admirer que les intermédiaires extra-terrestres entre l'homme et le monde invisible, entourés d'un halo de pourpre et rayonnant comme l'étoile qui endiamante leur couronne.

Et non seulement, il y a des fées pour le plaisir des yeux, mais il y a aussi des rois et des reines, et des princes Charmant, beaux comme l'était Louis le bien-aimé.

Notre vieux cœur latin, épris du spectacle des rues, des pompes royales et des riches cortèges, retrouve là tout ce qu'il regrette des anciennes monarchies, par un atavisme inconscient. Où sont les haliebardiens qui défendaient nos rois, et les gardes

d'honneur, pages, chevaliers, mousquetaires, ou gardes du corps, qui leur faisaient une suite triomphale? Où sont les seigneurs de la chambre, les dignes maîtres des cérémonies, les chambellans, les coureurs, les dames d'honneur, tout ce qui composait ces cours merveilleuses, spirituelles et galantes qui faisaient l'admiration et l'envie de l'Europe?...

Tout cela a disparu, emporté par le souffle de nos révolutions, et par l'esprit démocratique. Le peuple n'a plus pour se distraire que la vue du landau présidentiel, le frac noir du chef du protocole, et l'uniforme des cavaliers de la garde républicaine, contemplé cependant avec admiration, parce qu'il a conservé quelques vestiges des luxueuses fanfreluches d'autrefois. Mais dans la féerie, il revoit tout, cela, et les boudoirs somptueux, et les salles de fête à vastes perspectives où se dansent des passe-pied, des menuets, des pavanés comme à la cour des Valois, et les escaliers profilant leur blancheur marmoréenne sur les masses sombres des vieux arbres, sous lesquels se déroulent d'interminables farandoles. Les palais sont soutenus par des colonnes d'or, et les murs sont taillés dans les pierres précieuses; la cuisine elle-même est admirable, avec son étincelante batterie éveillant l'idée de festins pantagruéliques,

ses chapelets d'oiseaux et sa haute cheminée avec son jeu compliqué de poulies, où des cerfs rôtissent devant d'immenses brasiers. Pour quelques heures, ces splendeurs arrachent aux arides et prosaïques soucis de la réalité les âmes fatiguées d'une vie monotone et ouvrent des perspectives d'idéal qui reculent l'horizon borné où la raison se brise. Et l'ouvrier oublie sa mansarde, et le politicien oublie la Chambre, et... en lorgnant les jambes de Lise Fleuron ou le nez fripon de Jane de Luxille, les antisémites les plus convaincus ne songent plus à l'odieuse « affaire ».

Parfois les auteurs nous emportent dans quelque pays pittoresque, oriental ou barbare. Sous les hauts portiques mauresques, le long des escaliers de marbre rose, les cortèges défilent, hérauts nubiens, noirs sous la peau de tigre qui entoure leur tête, aux sayes blanches rayées de rouge, soufflant dans d'étranges trompettes recourbées à têtes de dragons ; puis les prêtres à longue barbe à mitre de forme bizarre, majestueux et gouailleurs comme ces pontifes à figures de faunes qui officient dans les charniers de Tiepolo ; puis des guerrières aux cheveux crépus, la masse d'arme au poing, l'arc et la flèche à l'épaule, ou encore, comme contraste, aux sons des fanfares,

tout un gracieux peloton de belles amazones, avec des cuissards d'or sur la maille dorée, de longues flammes de drap rouge dentelé flottant sur les cheveux épars, et, dans la main, quelque haute lance ornée à la hampe par des ailes de vautour.

Parfois, au contraire, comme dans la dernière féerie du Châtelet, les librettistes évoquent ce charmant XVIII^E siècle, dont Talleyrand a pu dire : « Ceux qui n'ont pas vécu dans ce temps-là n'ont pas connu la joie de vivre », une joie de vivre qui ne ressemble assurément pas à celle de M. Zola. Jamais une époque n'a trouvé si complètement son type définitif, son mode d'expression le plus fidèle, et avec une telle originalité et une telle perfection, que le XVIII^E siècle, avec ses porcelaines. Pour la première fois, l'art descend des sphères éthérées, du plafond des palais ou des parois d'église et abandonne les grandes machines de piété pour pénétrer chez tous : fidèle image des choses et des gens de ce monde, il s'y mêle sous les formes les plus usuelles, pendules, surtout de table, vases de cheminée, chandeliers, bergères d'étagère et Olympe de poche.

Et comme il se retrouve là, tout entier, dans le défilé de l'autre soir, ce délicieux siècle, vivant mieux que dans ses livres, mieux que dans ses tableaux!

Rêves de bonheur, billevesées philanthropiques, tout ici a pris un corps dans ce décor de pâte tendre, orné de petits nègres empanachés, où à travers des treillages tarabiscotés, apparaissent des montagnes en camaïeu bleuâtre. Amoureux devisant, bergères bien poudrées, mais en guimpe défaits et jupon court, bergers décolletés dont les jambes sortent nues de leurs chausses de satin. Partout un va-et-vient étourdissant de hautes pendules, de candélabres, de cornets, de salières ou de pièces monumentales de quelque gigantesque service de table; marquis en pourpoints, marquises en paniers, la bouche en cœur et les pieds en dehors; le violoneux et les baillis eux-mêmes sont du dernier galant. L'idéal de ce siècle aimable est réalisé là, sous toutes ses formes, dans tous ses raffinements, dans toutes ses délicatesses; une seule idée, un seul sentiment: plaire et être heureux. Plaisir d'aimer? pas même; l'amour est plus inquiet, la passion plus désordonnée. Ici tout est repos, satisfaction, parfait équilibre et exprime le plaisir de vivre, d'être jeune et jolie, et d'éprouver les voluptés de l'amour physique avec le moins de préoccupations possibles. Après nous le déluge!

Mais, après mille péripéties, le prince a fini par épouser la bergère ou la princesse, dans une sorte de Walhalla fantastique, où des femmes nues, suspendues dans les airs, semblent chanter une ode sensuelle à la chair et font pleuvoir des pétales de roses sur le couple extasié. La dernière fanfare a retenti, le rideau est tombé, et je rentre dans la vie réelle, avec ses passants mal vêtus, de couleur sombre, ses rues humides et noires, ses fiacres, ses tramways tigrés de crotte et ses camelots hurleurs.

C'est égal! Par la porte de la douce féerie, on entre dans le domaine du rêve; on aspire un opium dont il est prudent de ne prendre que quelques petites doses, de loin en loin; mais on y trouve des jouissances de songe, à condition de se préparer la résignation du réveil...

LES DEUX BALCONS



P UISQUE, CELLE que nous appellerons, si vous le voulez bien, Paolina, va se remarier ; puisque celle qui fut si longtemps la Rosine du *Barbier*, la *Traviata*, *Linda*, et surtout *Juliette*, veut, bien que frisant la soixantaine, roucouler encore l'air du Balcon avec un nouveau Roméo, je crois le moment venu de raconter les motifs bizarres qui décidèrent son premier mariage avec le fameux ténor Thomazini.

C'était, il faut bien le reconnaître, une nature essentiellement poétique, qui continuait, même dans la vie réelle, le beau rêve commencé à la scène avec la musique de Rossini, de Bellini ou de Gounod. La cantatrice voulait bien être aimée, mais avec toutes les adorations, tous les égards dus à une héroïne qui plane au-dessus des misères humaines ; n'avait-elle pas inventé, un jour, de terminer une lettre à un de ses admirateurs par : « Deux coups de bec et un coup d'aile » remplaçant heureusement le *shake hand* ou le *truly your's* habituels ? Je ne sais si, comme la belle Otéro, elle eut tiré un coup de revolver sur un amant

s'oubliait devant elle jusqu'à manifester sa joie par quelque incongruité sonore, mais certainement la fâcheuse détonation eût tué l'amour.

Or, à l'époque dont nous parlons, Paolina était courtisée à la fois par deux hommes qui étaient, chacun dans leur genre, des soupirants de marque. L'un était ce Thomazini, ce ténor dont toutes les femmes raffolaient, avec son beau profil de gentilhomme, son élégance à porter le petit toquet à plume et la grande rapière, et surtout avec la manière passionnée dont il savait nuancer les sérénades et les romances d'amour. Quand il chantait, c'était comme un frisson qui passait dans la salle, et les belles abonnées des loges sentaient courir le long de leur épiderme, un doux frémissement; c'était comme un fluide qui coulait dans leurs veines avec de délicieuses et lancinantes titillations. Dans le rôle de Roméo surtout, il était merveilleux, et Paolina n'avait pu rester insensible au charme de l'entrevue sur le balcon, à la clarté de la lune, pendant la belle nuit étoilée. Tout son cœur allait vers lui, lorsque, la pressant sur son pourpoint satiné, l'enveloppant à moitié dans son grand manteau couleur muraille, il lui disait :

Non, ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette,
C'est le doux rossignol...

Elle se sentait toute prête à défaillir. Mais, en même temps que Thomazini, il y avait un autre soupirant, un diplomate dt carrière, ministre plénipotentiaire, le marquis de Palangridaine, l'un des membres les plus considérables du Jockey-Club. C'était un grand seigneur dans toute la force du terme, avec des manières exquises et une galanterie raffinée qui, elle aussi, avait bien son prix. Il avait une façon de s'incliner en baisant la main respectueusement qui la ravissait, et le chatouillement de la fine moustache produisait sur la vibrante Paolina – ai-je dit qu'elle était vibrante comme une harpe éolienne? – les mêmes effets lancinants que le chant chaud et velouté de Thomazini.

Les choses en étaient là, et Paolina, secouée par des frissons différents, restait très perplexe, bien décidée, d'ailleurs, à n'accorder les suprêmes faveurs de son alcôve embaumée qu'après avoir passé devant M. le maire; lorsqu'un soir qu'on jouait Roméo, le ténor risqua une facétie d'un goût douteux. Juliette, vêtue de blanc, était à son balcon, attendant le bien-aimé, et les électriciens de l'Opéra avaient répandu

sur toute la nature une lumière lilas et vert-pâle d'une poésie intense. D'un autre côté, en prévision du ballet, les arroseurs du théâtre avaient tracé sur les planches ces gracieux méandres dont ils ont le secret : or, Roméo, avisant une flaque d'eau un peu plus importante, juste au pied du balcon, n'eut-il pas l'infamie de demander à voix basse à Juliette, avant d'entamer son duo d'amour, et en lui désignant la flaque d'eau :

— Est-ce vous qui avez fait ça ?

Pour le coup, Paolina fut outrée, indignée, et, devenue insensible à l'amour, la vérité nous oblige à dire que ce soir-là elle fut exécration, et chanta comme une seringue, si j'ose m'exprimer ainsi ; mais toutes les grandes artistes la comprendront. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, ce soir-là, les actions de Thomazini baissèrent considérablement – la poignée de main échangée devant la loge du concierge Hugonningue, sous l'œil du chat Nelusko, fut plutôt froide –, et avant de se coucher, comme elle ne chantait pas le lendemain, elle n'eut rien de plus pressé que d'inviter à dîner Palangridaine. La lettre fut portée à la première heure par le valet de chambre, et le marquis répondit immédiatement qu'il acceptait avec joie, ivresse et lyrisme.

Il arriva à huit heures dans le petit hôtel de l'avenue Friedland, fringant, parfumé, pomponné, irréprochable dans son frac de bonne coupe au revers fleuri, et le torse sanglé dans ce gilet blanc qui constituait son uniforme de soirée. Paolina ne put s'empêcher de trouver que dans le costume de ville, il avait autrement bonne façon que Thomazini, et qu'au fond, le cabot était toujours le cabot, même chez les plus grands artistes. De son côté, elle s'était faite très belle, avec une robe de velours épinglé rose, brodée d'incrustations de fleurs de guipure; le corsage en mousseline de soie rose était recouvert de tulle pailleté de nacre, et ses bras nus émergeaient de manches en Venise également brodées de nacre. Au cou, les agrafes de diamants qu'avait données Palangridaine, et au côté, un gros bouquet de roses Niel.

Le dîner fut d'une délicatesse exquise, comme seule la sensuelle Paolina savait le commander.

La nappe disparaissait sous les fleurs. Sur la table, dans un cadre de porcelaine de Saxe, le menu semblait un duo ingénieusement combiné, amalgame savant de plats mâles et de chatteries féminines : les rissoles à la Pompadour, fantaisie légère, succédaient à la solide truite saumonée Chambord; de même, les noisettes d'agneau un peu matérielles

précédaient les cailles à la Souvarow plus suaves. Les vins montraient également la plus savante gradation : Xérès pour commencer ; Lur-Saluces 1861, au relevé ; Château-Laffitte aux entrées ; Romanée-Conti 1863, au rôti ; puis après, comme vin de Champagne, une certaine cuvée de la réserve que Paolina ne servait que tout à fait aux grands jours.

C'était l'été ; il faisait très chaud et le marquis fit honneur, non seulement au repas somptueux, mais surtout au Champagne frappé qu'il trouva fort à son goût et dont il vida maintes coupes, en l'honneur de la belle. Il était d'ailleurs beau buveur, et, lorsqu'on se leva de table pour passer dans le salon, et qu'il offrit son bras à la cantatrice, rien ne montrait qu'il eût même la plus petite excitation artificielle. Les fenêtres du balcon ouvraient sur l'avenue, juste en face du grand parc de la terrasse Salomon de Rothschild ; la nuit était superbe, et, au loin, un rossignol faisait entendre sa chanson dans les grands arbres.

C'était tout à fait le cadre rêvé pour une poétique soirée d'amour. Paolina se mit au piano, et, dans le silence, elle se mit à jouer des fragments de mélodies, les airs s'enchevêtrant l'un dans l'autre au gré des souvenirs, quittés et repris au hasard de la conversation tendre. Palangridaine se leva du canapé

et vint s'asseoir sur le tapis, à ses pieds, la contemplant. Qu'il était bien ainsi, bercé par ces airs mélancoliques, grisé à demi par le parfum de sa robe rose, remué dans son être par les ondulations de ce beau corps élégant et souple. N'était-ce pas au dernier acte de *Don Juan* qu'il avait vu ces grands candélabres à flamme vacillante ? N'était-ce pas dans un dessin de Deveria qu'il avait vu une femme habillée comme Paolina, ayant un homme à ses genoux dans un haut salon, la fenêtre ouverte sur la nuit, avec les cristaux du lustre étincelant dans l'ombre ? Jamais ils n'avaient éprouvé, l'un et l'autre, une émotion semblable. Ils s'assirent à nouveau l'un près de l'autre sur le divan, elle, de plus en plus câline. Mais lui, à mesure que l'heure avançait, devenait contraint et gêné, comme s'il eût éprouvé quelque vague malaise. Peut-être le crépitement des vins mousseux qui lui montaient au cerveau, peut-être la lutte entre l'ardent désir éprouvé, et le respect qu'il voulait, quand même, conserver pour son hôtesse... Un moment, comme s'il n'y tenait plus, il se leva brusquement et enlaçant Paolina d'une dernière étreinte, il prit congé d'elle ; elle lui tendit gentiment ses lèvres, et ce fut un baiser exquis, savoureux, presque un bai-

ser de fiançailles, car le marquis était charmant et décidément son choix était fait.

Palangridaine s'arracha précipitamment de ses bras, – sans doute craignait-il d'aller trop loin – et il s'élança hors du salon, comme un fou. Dès qu'il fut sorti, la cantatrice s'accouda toute palpitante sur son balcon, voulant prolonger la vision du bien-aimé. Elle le vit qui refermait la porte de l'hôtel, mais là, – ô horreur ! – il se précipita dans un petit édicule voisin, analogue à ceux qui ont illustré Vespasien et M. de Rambuteau. Effarée, rouge de honte, Paolina rentra dans son appartement. Le marquis ne pouvait-il donc pas aller plus loin ! Quel goujat ! C'était encore pis que la plaisanterie du ténor.

... Et voilà pourquoi elle épousa Thomazini.

OÙ EST LA MARIÉE ?



DANS LA BOUTIQUE de la rue de Provence :
— Bonjour, ma bonne madame Manchaballe ! voici le jour de l’an qui s’approche et je viens examiner vos petits bibelots.

— Ah ! vous arrivez bien, monsieur Richard ! Vous achèterez vos bibelots plus tard... vous verrez j’ai un lot de petits Saxes et de petites cafetières tripodes en argent... mais aujourd’hui il faut songer au plus pressé, et courir immédiatement chez M. Hansen ou chez un général.

— Allons bon ! Qu’est-ce qu’il y a encore de cassé ? Gautier d’Aquitaine ne veut plus des jambes de vos filles ?

— Ce barbare serait difficile. Non ; seulement Judith qui remplace Cléo dans le rôle de la mariée va avoir une amende formidable à cause des grands-ducs et de Zizi Foucart.

— Je ne vois pas le rapport entre ces hauts personnages et le jeune lieutenant de chasseurs que vous appelez Zizi ?

— Tenez, asseyez-vous derrière le paravent, je vais vous conter ça. Voulez-vous ma chaufferette ?

— Merci, je n'ai pas froid.

— Donc vendredi dernier, on avait repris l'*Étoile* à la grande joie des abonnés. C'est gai, l'*Étoile*, surtout depuis qu'on est débarrassé de la perruque rousse de la mère Mauri.

— On ne dit pas : *Potius Maury quam Zambelli*.

— Est-ce du latin ou de l'italien ce que vous me racontez là ?

— C'est de l'hébreu, madame Manchaballe, mais continuez de grâce.

— Donc, il y avait une jolie salle, et un joli foyer. Tous ces messieurs étaient là, surtout les vieux, à cause du second tableau avec les petites ; je ne vous dirai pas leurs noms parce que vous les citeriez et ça leur ferait avoir des scènes dans leurs ménages.

— Rassurez-vous, madame Manchaballe, je les connais, tous les vieux marcheurs... mais j'ai le respect des cheveux blancs.

— Enfin, ces dames apparaissent une à une au foyer de la danse dans leur coquet costume Directoire, avec les tailles courtes, les turbans empanachés, et les longues traînes portées sur le bras gauche, de manière à faire tendre l'étoffe sur la

croupe. On appréciait beaucoup cet effet-là après la Terreur. Ça s'appelait : « Notre dôme de Thermidor ». Parfaitement. Pourquoi riez-vous, monsieur Richard ?

— Ma digne amie, vos notions historiques sont des plus fantaisistes.

— C'est le baron de Saint-Amand qui m'a donné ce détail sur la croupe de madame Tallien. Mesdemoiselles Lobstein et Piodi s'entraînaient devant la grande glace du fond et répétaient les entrechats six de volée qu'elles devaient exécuter ensuite sous les ordres de M. de Soria, pour la parade des saltimbanques. Madame Invernizzi causait avec l'autre mère, madame Bréju, la joyeuse Torri ; et mademoiselle Robin, très entourée, riait sur les marches de l'escalier, en éclairant toute cette partie de coulisses de ses yeux et de ses dents éblouissantes. Il y avait çà et là des incroyables, des hussards d'Augereau, des grenadiers mêlés aux petits polichinelles gris-perle et aux merveilleuses ; c'était très chatoyant et très gai.

— Et que faisait votre Judith, pendant ce temps-là ?

— Judith, pour changer, buvait les paroles du petit Foucart qui, entre nous, n'est bien qu'en dolman

bleu-de-ciel, et porte l'habit noir comme M. Colleuille.

— Vous êtes dure, madame Manchaballe.

— Je suis juste ; mais M. Zizi n'ose pas venir en uniforme à cause du général Friand qui lui fait un peu peur. Ah ! si le général pouvait lui fourrer une bonne semaine d'arrêt !

— Il ne peut pas, il est en retraite.

— Alors je m'adresserai au général d'Espeuilles, ou au général de Gallifet.

— Ils sont en retraite également.

— Ah cà ! les généraux ne viennent donc à l'Opéra que quand ils sont en retraite ! Quelle drôle de combinaison !

— Les contrôleurs ont des ordres sévères. Question de sécurité publique.

— Ah, vous m'en direz tant ! Enfin tout à coup on voit apparaître M. Charles Rocher, le vénérable doyen des abonnés, qui s'agite, en faisant des grands bras, et qui dit à M. Gailhard :

— Vous ne savez pas ? Le grand-duc est dans la salle ! Baignoire de gauche, à côté de l'avant-scène !

— Nom de Diou ! tonitrué M. Gailhard, ce sacré Boyer ne pouvait donc pas me prévenir !

— Mais non, ça leur a pris tout d'un coup, comme une envie de bisser. C'est le duc de Leuchtenberg qui a eu l'idée. Le grand-duc Wladimir voulait aller à l'Olympia pour applaudir madame Alex dans son tourbillon et dans ses danses russes, car vous savez qu'il faut qu'ils aillent au théâtre tous les soirs, ce ne sont pas des grands-ducs d'intérieur ; mais le duc de Leuchtenberg a dit : « Donc déjà mon cher, il vaudrait mieux aller voir cette petite Zambelli, c'est un amour que cette femme, et j'aime mieux voir ses jambes que la perspective Newski. »

— Et, a demandé M. Gailhard vaguement inquiet, est-ce qu'ils vont venir au foyer de la danse pendant l'entracte ?

— Je me ferai un devoir de les amener.

Et M. Charles Bocher est reparti, en trottinant, tandis que les ordres pleuvaient sur Hansen, sur Colleuille, plus ahuri que jamais, et qu'on recommandait à l'avertisseur Brutus de changer son nom qui sonne mal aux oreilles des princes. Il a choisi modestement César. Et ça n'a pas raté ; aussitôt que Samson a eu ébranlé la voûte du temple avec un potin épouvantable, le grand-duc Wladimir a fait une entrée sensationnelle avec le duc de Leuchtenberg, escorté de MM. Bocher et Rolle. C'était un beau spectacle.

D'ailleurs, on voit que les princes ont l'habitude du monde. Ils se sont tout de suite découverts en pénétrant au foyer, et mademoiselle Salle n'a pas eu besoin de crier – devoir auquel elle n'eût certainement pas manqué : « Ils ont des aigles à deux têtes dans leur chapeau ! » Au fond, je crois que les grands-ducs auraient tout autant aimé causer avec les sujets et faire « leur petit Léopold » si j'ose m'exprimer ainsi ; mais, ils étaient accaparés par un tas de vieux messieurs du club, du petit club et de l'Épatant, qui se présentaient les uns les autres avec des belles courbettes un peu raides : « Monseigneur ! Monseigneur ! » Puis, c'est le baron de Saint-Amand qui est accouru, son claque à la main. Il était venu tout exprès pour présenter ses devoirs à Leurs Altesses Impériales. Et, pendant ce temps-là, le temps passait. M. Gailhard tirait sa montre, Colleuille tirait sa montre ; enfin, tous ceux qui par ces temps troublés en possèdent encore une la tiraient ; mais le protocole s'oppose, paraît-il, à ce qu'on crie devant les princes, en frappant dans ses mains comme le faisait ce pauvre Pluque : « En scène pour le premier ! » Il faut attendre patiemment que les princes aient fini leur bavette, et quand ceux-ci ne savent pas qu'on les attend, l'entr'acte peut durer une heure.

C'est ce qui est arrivé. Le petit Foucart qui, lui aussi, possède une montre – il paraît que c'est nécessaire dans la cavalerie –, s'est écrié tout à coup :

– Sommier élastique moins vingt ! – Je n'ai que le temps de prendre le train de Saint-Germain pour regagner le plumard. Bonsoir, ma Judith.

– Mais, pas du tout, s'est écriée Judith. Je ne te laisse pas partir seul. Zut ! je plaque la mariée de l'*Étoile*, et je me la brise.

Et, trompant ma maternelle surveillance, ils se sont enfuis tous les deux. Et quand il a fallu danser le quadrille, le fameux quadrille de la mariée, il ne manquait... que la mariée ! On criait partout : « Ousqu'est la mariée ? Ousqu'est la mariée ? » – La mariée, a répondu M. Hansen, avec un sourire amer, elle est entre le Vésinet et le Pecq. J'étais rouge de honte. Et MM. Lecerf et Giraudier ont été obligés de danser sans mariée, et d'exécuter leurs ailes de pigeon devant madame Invernizzi seule, enfin seule !

Quel coup pour la fanfare ! Et juste devant Vladimir ! Du coup, Judith a attrapé quinze francs d'amende, et j'ai bien peur d'une mise à pied. Ah ! ce Zizi de malheur ! Voyons, monsieur Richard, trouvez-moi, parmi ceux qui s'intéressent aux choses de l'Opéra, un général à poigne qui ne soit pas en re-

traite. Ça doit pouvoir se trouver. Implorez M. Hansen... et piochez l'Annuaire.

— Je piocherai, madame Manchaballe.

PREMIERS FROIDS



APRÈS UN BON PETIT DÎNER dans un restaurant du boulevard, dîner délicat, succulent, suffisamment épicé et arrosé pour avoir l'âme en joie et le cœur à l'aise, Robert et Germaine avaient envoyé le chasseur retenir une avant-scène pour la nouvelle revue des Folies-Plastiques. Mariés depuis deux ans à peine, il leur plaisait de faire de temps en temps, ce qu'ils appelaient « la fête complète », et de renouveler ces parties en tête à tête, avec cabinet particulier et théâtre qui, aux premiers temps de leur mariage, leur avaient paru si savoureuses, ayant comme un vague relent de fruit défendu. Après les soirées de ce genre, les retours étaient toujours charmants et les nuits très tendres.

Ils étaient là tous les deux, assis très près l'un de l'autre dans la loge, avec une bonne odeur de bonbons vanillés et de violettes de Parme, et écoutaient la scène, si tant est qu'on puisse écouter une revue, lorsque tout à coup mademoiselle Liane d'Esbigny fit son entrée en zèbre. Elle était tout à fait charmante avec ses bras nus, son maillot rose zébré de

gris, qui permettait de suivre dans tous ses détails un corps jeune, nerveux et souple, sa crinière noire qui l'enveloppait comme un chaperon d'onduleuses ténèbres, et surtout – surtout! – avec une queue en panache, plantée triomphalement sur une croupe extra-éthiopienne et qui, à chaque mouvement, flottait comme un drapeau sur un mamelon.

Le dialogue était à la hauteur de la situation, et rempli de ces sous-entendus exquis et profonds qui sont la gloire des revuistes :

– Et vous, mademoiselle, qui êtes-vous ? demandait le compère, en soulevant son chapeau gris avec la grâce du comte d'Orsay.

– Moi, monsieur, répondait Liane d'Esbigny, avec un léger frémissement de la croupe éthiopienne, je suis le zèbre envoyé par Ménélik au président de la République. Si vous voulez monter sur moi, vous verrez comme on est bien.

– Oh, mademoiselle, je n'en doute pas, répétait le compère en saluant derechef – les compères saluent toujours beaucoup – et il ajoutait, en clignant de l'œil pour donner à la question toute la portée intentionnelle voulue :

– Et... est-ce que vous rendez à la main ?

— Oui, monsieur, sans même qu'on ait recours aux aides.

Et il y avait un couplet délicieux, un vrai tour de force, où toutes les rimes étaient en art, c'est-à-dire masculines, ce qui fait toujours mieux dans la bouche d'une femme :

Sans faire de pétard,
Dès que je suis dans les brancards,
Je file dar'-dar'
Comme si j'avais le feu quéqu' part.

Robert avait pris sa lorgnette, et suivait, très intéressé, les mouvements de la queue en panache qui exerçaient sur tout son être comme une attraction instinctive.

— Cristi, la belle fille! ne put-il s'empêcher de murmurer.

Et, ma foi, lorsque le couplet eût été terminé par le trait délicat du « feu quéqu' part », il se mit à crier : *Bis! bis!* en s'agitant tumultueusement dans la loge :

— Ah ça! Robert, pourquoi applaudissez-vous ce couplet? Il est malpropre et idiot.

— Mais non, ma chère, le couplet est ce qu'il doit être. Vous n'entendez rien au dogme spécial des revues.

Mademoiselle Liane d'Esbigny disparut ensuite sous un rythme sautillant, mais elle reparut bientôt en Roue de l'Exposition, en chrysanthème, en Cadet de Gascogne, que sais-je ; et chaque fois Robert braquait sa lorgnette et ne quittait pas une minute la jolie femme qui jouait comme une savate et chantait comme une seringue avec une méthode qui ne procédait en rien du Conservatoire, mais qui se présentait quasi nue, harmonieuse comme une ode, avec cette éloquence de la chair que certains profanes préfèrent à celle de Bossuet.

Germaine finit par s'apercevoir de ce manège, et les observations aigres-douces s'échangèrent entre les époux, elle, le priant d'avoir un peu plus de tenue, au moins lorsqu'ils se trouvaient ensemble, et faisant, avec une petite moue de dédain, une allusion non déguisée à ce cochon, roi de la fête de Neuilly, et que tout homme a dans son cœur ; lui, défendant le droit imprescriptible qu'a tout spectateur de goût à admirer une belle fille, comme on admire un beau cheval, un beau tableau, et à glorifier la beauté impeccable et triomphante partout où on la rencontre.

Sur une nouvelle apparition de Liane, en Tunnel des Batignolles, Germaine se leva, endossa fiévreusement sa grande mante en satin mauve doublée de

chinchilla, et sortit de la loge avec fracas, tandis que Robert, exaspéré suivait en maugréant :

— Mais où allez-vous ? Mais qu'est-ce que vous avez ?

Un moment – oh ! rien qu'un moment – il eut, dans son agacement, l'idée égoïste de la laisser partir ; mais elle ne pouvait déceimment ainsi, en grande toilette, chercher toute seule, une voiture sur les boulevards ; il suivit donc en rechignant et dans un état de mauvaise humeur inénarrable. Le retour dans le coupé fut glacial, avec aucune de ces folies enfantines, de ces mamichades, de ces blottissements auxquels ils étaient accoutumés, chacun des époux conservant un mutisme très digne. De son côté, Robert faisait mille projets de farouches représailles : Ah, si Germaine se figurait qu'elle le ferait aller comme un petit garçon, elle se trompait ! Ce soir, il rentrerait dans sa chambre et ferait lit à part. Il savait que c'était encore là la meilleure vengeance. Germaine détestait dormir seule, ne renonçait que difficilement aux habitudes voluptueuses et toutes les fois qu'ils avaient eu quelques petites bisbilles d'amoureux, et qu'il avait usé du procédé de « privation de dessert », il avait toujours vu le lendemain matin, au réveil – et quelquefois plus tôt – Germaine

venir le rejoindre et se glisser auprès de lui, soumise et repentante.

On arriva à l'hôtel. Germaine pénétra dans sa chambre où flambait un bon feu clair, chambre suggestive, tiède et parfumée, éclairée par une lampe discrète qui projetait des lueurs roses à travers l'abat-jour fanfreluche. Robert aperçut tout cela dans un clin d'œil, par l'entre-bâillement, mais il referma résolument la porte et se dirigea vers sa chambre où il alluma une bougie. Derrière lui, Germaine avait poussé son verrou.

Brrrr! il ne faisait pas chaud. Réveiller Baptiste pour allumer du feu? Il n'y fallait pas songer; cela eut pris un temps énorme avant que la chambre se fût dégelée. Quelle guigne! Hier encore, il faisait si doux. Le mieux était de se coucher bien vite. Une fois sous le couvre-pied piqué, la chaleur animale, la bienfaisante chaleur animale reviendrait sans doute. La lumière de la bougie oscillait lugubrement, laissant la chambre pleine d'ombres fantastiques qui dansaient sur les murailles. Quelle différence avec le petit nid rose de Germaine, si chaud, si lumineux, si gai avec ses boiseries blanches et ses aquarelles du XVIII^e siècle! Mais à quoi allait-il songer? Elle avait été insupportable; il fallait qu'elle fût punie.

Il se glissa dans son lit glacé, essayant, pour se réchauffer un peu, de songer à la plastique du zèbre qui rendait si bien à la main, sans le secours des aides ; mais, par une association d'idées bien naturelle – oh combien ! – cette évocation lui fit paraître encore plus pénible son isolement. Est-ce qu'il allait ainsi rester à grelotter bêtement toute la nuit ? La veille encore, il aurait si bien pu jouer son rôle de justicier, attendant qu'on vînt lui apporter des regrets, sinon des excuses. Mais ce soir, avec les six degrés au-dessous de zéro du thermomètre, est-ce que c'était possible ? Il lui semblait que ses pieds étaient en train de se geler, comme ceux de son arrière-grand-père, au passage de la Bérésina, et, dans son nez, il sentait les picotements précurseurs du fâcheux rhume. Il voulut lutter encore dans l'intérêt de la dignité maritale ; mais, à la fin, il n'y tint plus. Il sauta hors du lit et s'en alla frapper chez sa femme :

— Chérie, je t'en prie... ouvre-moi.

À sa grande joie, la porte s'ouvrit immédiatement, et il trouva Germaine debout, toute emmitouflée dans sa robe de chambre, et qui, lui sautant au cou, lui dit entre deux baisers :

— Figure-toi... j'ai un peu honte à l'avouer... mais j'allais chez toi, te chercher. Je ne pouvais pas m'endormir avant de t'avoir prouvé...

— Prouvé quoi, mon adorée, prouvé quoi?

— Eh bien... que je marchais cent fois mieux que le zèbre.

FIN

TABLE



ÉMOTIONS D'ARTISTE.
ELLE ET LUI.
COMME MOLIÈRE !...
LA VISITE.
LE TRAPÈZE.
LA DERNIÈRE CZARDA.
LA BALLERINE IDÉALE.
LES PETITES MANCHABALLE.
GARE A L'ALLIANCE !
LA VERTU MENAÇANTE.
LES DEUX LANGUES.
UN CONSEIL ?
SOUVENIRS... ET REGRETS.
MONSIEUR CHILPÉRIC.
LA COCARDE.
KIKI ET ZIZI.
PANTOMIME POUR GRUES.
LE SABRE JAPONAIS.
EN DEUX FOIS !
AVANT LA REVUE.
UNE MÈRE, S.V.P.
LE PROCÈS DE CAROLINE.
SUR LA PLAGE.

LES DEUX PROTECTORATS.

A CAUSE DE DAILLY.

SURPRISE D'ARTISTE.

FÉERIES !

LES DEUX BALCONS.

OÙ EST LA MARIÉE ?

PREMIERS FROIDS.